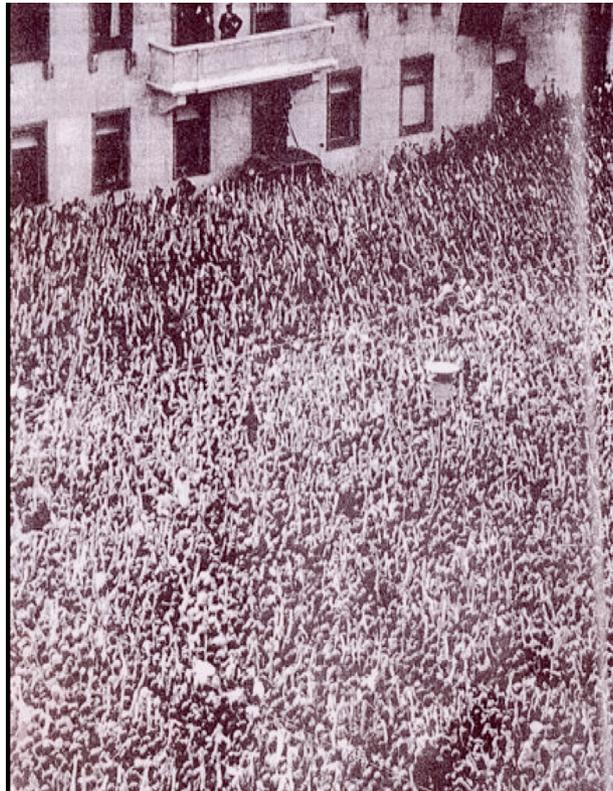


2006/2007

UNIVERSITE ROBERT SCHUMAN
INSTITUT D'ETUDES POLITIQUES DE STRASBOURG
47, Avenue de la Forêt Noire

LE NAZISME: UNE RELIGION POLITIQUE ?



Chloé Lamberger

Mémoire de 4^{ème} année d'I.E.P.

Direction du mémoire : Sylvain Schirmann

Le nazisme: une « religion politique » ?

Chloé Lamberger

Mémoire de 4^{ème} année d'I.E.P.

Sous la direction de M. Sylvain Schirmann

Juin 2007

" L'Université Robert Schuman n'entend donner aucune approbation ou improbation aux opinions émises dans ce mémoire. Ces opinions doivent être considérées comme propres à leur auteur[e] ".

Introduction

Près de soixante ans après sa chute, le régime nazi continue d'exercer une fascination¹ particulière sur une génération qui ne l'a pas connu, comme en témoignent les ouvrages, articles, romans ou films qui, chaque année, continuent à alimenter le « mythe nazi ». Les sources de cette fascination sont multiples, mais la principale consiste peut-être en l'horreur particulière des massacres perpétrés par le mouvement. Avec l'ouverture des camps, la publication de témoignages et de recherches sur les camps d'extermination, s'est posée l'insoutenable interrogation : comment ? Comment un peuple entier avait-il pu se transformer en un peuple responsable de la mort de millions d'innocents ? Car si peu d'Allemands participèrent directement au génocide des Juifs, Tsiganes, homosexuels et malades incurables, la plupart d'entre eux acceptèrent implicitement les discriminations et les violences. Comment, le régime a-t-il pu mener sa politique génocidaire pendant si longtemps, et de façon si poussée ? L'interrogation qui se trouve à l'origine de ce travail n'est pas originale : elle cherche également à fournir une réponse à ce « comment ». Notre motivation première était donc de chercher une explication permettant de comprendre l'adhésion massive des Allemands à un régime sanguinaire ; mais elle était aussi d'étudier les éléments faisant du national-socialisme un régime à la fois terrible et séducteur, capable de fasciner encore, des décennies après sa disparition. Ce travail part en effet de l'intuition que c'est le côté irrationnel et mystique prêté au mouvement nazi qui peut fournir une réponse à la fois à la question de l'adhésion des Allemands durant le IIIe Reich, et à celle de la fascination horrifiée que l'on peut encore constater aujourd'hui.

Les historiens ont apporté de nombreuses réponses à la question de savoir comment le peuple allemand a adhéré en masse au NSDAP et a soutenu Hitler, et les plus développées sont les explications avançant des facteurs socio-économiques. Les

¹ Peter Reichel analyse cette fascination tout au long de son ouvrage *La fascination du nazisme*, Paris, éditions O. Jacob, 1993

conséquences de la crise économique allemande, débutant par l'hyperinflation consécutive à la guerre et renforcée par la crise de 1929, l'humiliation causée par la signature du traité de Versailles, le sentiment du « coup de poignard dans le dos », de la trahison interne, la méfiance envers le système de Weimar, les angoisses liées à la modernité, la peur du communisme... sont autant d'éléments qui permettent d'expliquer le vote massif en faveur du NSDAP. Cependant, ils ne suffisent pas, à notre avis, à expliquer l'attitude de nombreux Allemands à partir de l'accession d'Adolf Hitler au pouvoir. En effet, lorsque l'on se penche sur les éléments de séduction du régime nazi, on s'aperçoit rapidement que celui-ci s'appuyait sur de nombreux emprunts aux religions traditionnelles (et particulièrement aux religions chrétiennes). Ces emprunts lui conféraient une dimension mystique et quasi-sacrée, dimension tentatrice pour des individus sensibilisés à l'extrême par les conditions socio-économiques et historiques ; croire au nazisme, croire en Hitler, n'était-ce pas en quelque sorte croire en une religion temporelle qui leur permettrait de sortir de leur condition et d'atteindre un idéal terrestre ? Fritz Stern note ainsi que « pour beaucoup d'Allemands, sous sa forme pseudo-religieuse, le national-socialisme était une tentation très grande, une promesse de salut national remontant à des illusions et à des espoirs bien plus anciens.² » Finalement, le mouvement nazi peut-il se réduire à un mouvement politique ?

Pour caractériser les aspects religieux de régimes et d'idéologies politiques, le terme de « religion séculière » ou « religion politique » a été forgé. Par la confrontation de deux termes qui, de prime abord, paraissent antinomiques, l'expression cherche à traduire le processus de transfert de la religiosité des grandes religions (dans le cas du nazisme, le christianisme) vers des idéologies et des systèmes politiques totalitaires annexant totalement l'être humain à l'Etat. Par là, « non seulement la frontière entre la sphère civile se trouve brouillée, voire effacée, mais l'objectif est d'extirper la tradition judéo-chrétienne et de la remplacer par une nouvelle religion, que celle-ci relève du nationalisme, du fascisme ou du communisme³ ». Le terme de « religion politique » apparaît en 1938 dans un court

² Fritz Stern, *Rêves et Illusions – Le drame de l'histoire allemande*, essai traduit de l'anglais par Jeanne Etoré, Paris, Les Grandes Traductions, éd. Albin Michel, 1987, chapitre 6 : « Le national-socialisme comme tentation »

³ François Bédarida, « Kérygme nazi et religion séculière », *Revue Esprit* du mois de janvier 1996, p.90

ouvrage de Eric Voegelin rapidement interdit par les autorités nazies ; il y développe l'idée que le national-socialisme ne saurait être compris en termes éthiques car il trouve son enracinement dans la religiosité. Raymond Aron adopte quelques années plus tard l'expression de « religion séculière » dans un article de 1944. « Je propose », écrit-il, « d'appeler religions séculières les doctrines qui prennent dans les âmes de nos contemporains la place de la foi évanouie et situent ici-bas, dans le lointain de l'avenir, sous la forme d'un ordre social à créer, le salut de l'humanité⁴ ». Aron pense alors particulièrement au socialisme dans le sens où il est « religion dans la mesure même où il est anti-religion », c'est-à-dire dans la mesure où il ramène sur terre l'espérance religieuse. En fait, on qualifie de « religions politiques » des idéologies sociales et politiques qui déclenchent chez les individus qui y adhèrent les mêmes comportements que ceux que l'on trouvait jusqu'ici dans la religion : dévouement total à la cause, croyance absolue à la vérité de cette cause, intolérance, voire fanatisme vis-à-vis des autres causes. Selon Jean-Pierre Sironneau⁵, l'objectif premier de ces doctrines (pour le national-socialisme, la victoire du peuple allemand, pour le communisme, la dictature du prolétariat) est un absolu quasi-sacré à partir duquel se définissent le bien et le mal et se justifient les moyens employés. Elles proposent « une interprétation globale du monde » (la « *weltanschauung* » nazie), expliquent les catastrophes présentes et décrivent l'état futur de l'humanité sauvée. En outre, « elles arrachent l'homme à la solitude, l'exaltent par la réalisation de tâches collectives, tout en exigeant les plus grands sacrifices et la foi la plus absolue⁶ ». Ainsi, et malgré leurs différences fondamentales, elles présentent toutes des points communs (une vision du monde manichéenne, une doctrine de salut...), ce qui permet de les ranger sous le concept unique de « religion politique » ou de « religion séculière ».

Les sociologues des religions ont incorporé le terme dans l'ensemble de ce qu'ils nomment les « religiosités séculières⁷ » ; c'est-à-dire que l' « on découvre de la

⁴ Raymond Aron, *L'Age des empires et l'avenir de la France*, Paris, éd. Défense de la France, 1945, p. 288

⁵ Jean-Pierre Sironneau, *Sécularisation et religions politiques*, La Haye, éd. Mouton, 1982, Deuxième partie : « Les religions politiques »

⁶ Idem

⁷ Pour un aperçu d'ensemble des phénomènes de « religiosités séculières », se référer à l'ouvrage d'Albert Piette, *Les religiosités séculières*, Paris, Presses Universitaires de France, collection *Que sais-je ?*, 1993

religion présente, de façon plus ou moins diffuse, implicite ou invisible, dans l'économie, dans le politique, dans l'esthétique, dans le culturel, etc. Plutôt qu'aux relations entre un champs religieux (celui des institutions des religions historiques) qui s'amenuise et les autres champs sociaux (politique, thérapeutique, esthétique, etc.), on est alors porté à s'intéresser aux diverses manifestations subreptices de la religion, dans toutes les sphères profanes (non réputées religieuses) où s'exerce l'activité humaine⁸ ». Les « religions politiques » seraient donc une forme particulière de « religiosités séculières », celles qui se présentent dans le champ du politique. Cependant, en ce qui concerne les ouvrages de sociologie français du moins, le thème a été relativement peu exploré, comme le note d'ailleurs Albert Piette⁹ dans son introduction. Seul le sociologue Jean-Pierre Sironneau a effectué une analyse en profondeur du phénomène de « religion politique » et l'a mis en relation avec l'idée d'une sécularisation de la société occidentale ; il prend notamment pour exemples le national-socialisme et le communisme lénino-stalinien. Il s'agit là du seul ouvrage traitant réellement du national-socialisme comme « religion politique » que nous ayons trouvé, et sur lequel nous nous appuyons régulièrement dans la suite de ce travail.

Du côté des historiens, nombreux sont les ouvrages qui relèvent le côté « religieux » du mouvement nazi. Cependant, cet aspect n'est jamais étudié pour lui-même, mais évoqué dans le cadre d'analyses qui s'y raccrochent ; par exemple, les aspects d'emprunts au catholicisme dans les cérémonies et les rituels nazis sont fréquemment évoqués. De même, lorsque l'on fait référence à l'ardeur passionnée de certains militants, beaucoup d'historiens parlent de « foi », ou d'« ardeur religieuse ». Mais il ne semble qu'aucun ouvrage en français ne fasse l'objet d'une étude approfondie du caractère religieux du national-socialisme en lui-même. Nous nous proposons donc de rassembler les divers éléments pouvant apparenter le nazisme à un mouvement de type religieux, et donc à accréder la théorie des « religions politiques ».

⁸ Akoun André et Ansart Pierre (ss la dir.), *Dictionnaire de sociologie*, Paris, Collection dictionnaires Le Robert /Seuil, 1999, article « Religion » par Danièle Hrevieu-Léger

⁹ Albert Piette, *Les religiosités séculières*, op. cit., « Introduction »

La grande difficulté d'appréhension de ce sujet découle de son caractère interdisciplinaire. En effet, traiter des aspects « religieux » du national-socialisme nécessite l'étude d'aspects très variés et recoupant les champs de disciplines multiples. Le cadre est évidemment historique, mais, comme on l'a dit, la sociologie des religions nous fournit le concept-clé afin d'aborder le sujet. En outre il faut, pour prétendre à l'exhaustivité, se plonger dans des notions de théologie, de philosophie, d'anthropologie. Il s'agit là de la complexité majeure du sujet, mais il en existe une autre, de taille. En effet, la littérature portant sur le thème du national-socialisme est prolifique, tant en français que dans d'autres langues, principalement en anglais et en allemand. Le sujet a été tellement exploré, qu'il est non seulement très difficile d'apporter des éléments nouveaux à la matière, mais également d'appréhender tout ce qui a déjà été écrit. Il résulte de ces deux difficultés que pour fournir un travail suffisamment documenté pour être qualifié de « complet », il faudrait un temps considérable. C'est malheureusement ce temps qui a fait défaut, et c'est pourquoi ce travail demeure lacunaire ; en outre, sans la maîtrise la langue allemande, l'accès à de nombreux ouvrages n'a pas été possible, ce qui a limité une fois encore l'étendue des recherches. Cependant, à partir des ouvrages (pour la plupart, en français) les plus pertinents en ce qui concerne la question des aspects religieux du nazisme et de divers témoignages d'anciens dirigeants ou militants nazis, on a tenté d'appréhender le sujet dans son ensemble.

Dans une première partie, il s'agit de poser quelques prémisses à une « religion politique » nazie ; en effet, le phénomène n'est pas spécifique au régime national-socialiste puisque l'on peut trouver des éléments s'y rapportant dans le culte de l'Être Suprême et de la Raison pendant la Révolution française. L'émergence des nationalismes tend à une « sacralisation » du peuple : la nation devient un élément suprême auquel on voue un véritable culte. Suite à ces bases fondatrices, on peut aborder dans une deuxième partie le thème de la « religion politique » nazie proprement dit : quels sont les éléments d'emprunts du régime aux grandes religions traditionnelles ? On constate que le mouvement a mis en place des rituels, des cérémonies destinés à remplacer, à terme, les célébrations religieuses. Dans une troisième partie, on cherchera à déterminer si l'adhésion des militants aux idéaux

nazis relève de la simple idéologie politique, ou si l'on est confronté à une adhésion si profonde qu'on pourrait la qualifier de « foi ». L'enthousiasme manifesté envers le régime était-il superficiel, simple effet de mises en scène parfaitement réglées, ou a-t-il des fondements profonds ? Enfin, après avoir étudié ces aspects de « manifestation du sacré » dans le mouvement, une analyse plus fonctionnelle fera l'objet d'une quatrième partie ; il s'agira de déterminer quelles sont les grandes fonctions généralement attribuées aux religions, et dans quelle mesure le mouvement nazi a pu y répondre.

Je tiens à remercier Monsieur Sylvain Schirmann, qui a accepté de diriger ce mémoire, pour ses conseils et ses orientations, ainsi que Monsieur Hartmeier, qui a accepté de se constituer membre du jury. Je voudrais également remercier Monsieur Gabbiani qui m'a accordé un entretien ainsi que Madame Sophie Nizard qui m'a fourni des orientations ainsi qu'une bibliographie pour la partie sociologique de ce mémoire. Je témoigne également une grande reconnaissance à Patrick Bardy pour les ouvrages qu'il m'a prêté ainsi que pour les traductions de l'allemand qu'il a bien voulu me faire; enfin, toute ma gratitude va à ma famille et notamment à mon père, qui a relu ce mémoire.

Première partie : Les prémisses à une « religion politique » nazie

Il est nécessaire, avant d'étudier la « religion politique » nazie en elle-même, de s'attacher aux éléments annonciateurs de l'émergence d'un tel phénomène. Les prémisses à une « religion nazie » se retrouvent dès le XVIIIe siècle avec la philosophie des Lumières. En effet, les idéaux démocratiques, et notamment ceux de Rousseau avec le concept de la volonté générale, font germer l'idée que c'est le peuple seul qui est porteur de légitimité. La source de la légitimité sociale se trouve donc au cœur de la population et ne se fonde plus dans le domaine du religieux. À cette idée succède au courant du XIXe siècle l'émergence de courants nationalistes et le concept de l'Etat-nation. Petit à petit, on assiste à une véritable « sacralisation du peuple » en Allemagne, phénomène qui apparaît conjointement à la volonté d'unité. L'émergence de mouvements völkisch incarne la volonté nationaliste de revenir vers un idéal traditionnel et vers une proximité de la nature : l'unité doit se faire, mais elle est avant tout culturelle et doit être mise en place selon des principes conformes à « l'essence » du *Volk*. On assiste donc, bien avant la création du parti national-socialiste, à ce que George Mosse¹⁰ nomme une « religion civique » : le culte de la nation par la nation elle-même, qui se manifeste sous la forme de monuments nationaux, de festivals et autres célébrations.

Cette forme de sacralisation peut se concevoir comme un report du religieux vers le politique dans un contexte de sécularisation. Pour certains sociologues des religions, le « religieux » est en effet un élément qui est inhérent à la nature humaine ; celle-ci ne peut s'en passer, et c'est pourquoi on retrouve dans les sociétés sécularisées, c'est-à-dire dans les sociétés où l'on a pu observer une remise en cause des institutions ecclésiastiques et une baisse des croyances religieuses, un report du « sacré » vers d'autres domaines. Dans le cas qui nous intéresse, il s'agit donc d'un report du sacré

¹⁰ Mosse George L., *Les racines intellectuelles du Troisième Reich – la crise de l'idéologie allemande*, 1964, 2006 pour la traduction française, Paris, éd. Calmann-Lévy/Mémorial de la Shoah

vers le champ politique, qui se manifeste au XIX^e par la « sacralisation du peuple », mais dont une illustration importante se trouve déjà dans le mouvement de la Révolution française.

Il s'agit donc tout d'abord de déterminer si le phénomène de sécularisation constitue « l'agonie » de la religion dans les sociétés occidentales, ou bien s'il fait place à un report du sacré vers d'autres domaines. On pourra ensuite s'attacher à des exemples concrets de ce report, tout d'abord à travers la Révolution française, puis par l'émergence du nationalisme allemand et de la sacralisation du *Volk*.

Chapitre 1 : Processus de sécularisation et permanence du sacré

« Il ne faut pas perdre de vue que durant des millénaires, la religion a été le centre de la recherche d'un sens pour la vie humaine. Aujourd'hui, pour beaucoup de gens, la religion a fait place à un grand vide¹¹ ».

Il est indéniable que l'on a assisté, dans les sociétés occidentales européennes, à un phénomène de sécularisation au cours des siècles derniers, principalement durant le XIXe. Nous entendons ici le terme de « sécularisation » comme le déclin des institutions et des symboles religieux (affaiblissement des soumissions institutionnelles), le recul des croyances proprement religieuses (diminution tendancielle des croyances en dieu), le désengagement de la société et du pouvoir à l'égard des religions (fragmentation des zones de croyances entre le public et le privé et démonopolisation), et enfin la désacralisation du monde et le traitement rationnel de la nature (recul des visions surnaturelles et traditionnelles en général). On ne peut que constater qu'à partir de situations historiquement stables dans lesquelles le religieux et le politique étaient imbriqués (sacralisation du pouvoir), s'amorce à partir de la Révolution française un premier processus de désacralisation ; le pouvoir politique se détache du pouvoir religieux, créant une réelle indépendance entre le temporel et le spirituel et trouvant son apogée en France avec la rupture du Concordat en 1905. En Allemagne, le *Kulturkampf* de Bismarck limite le pouvoir religieux de 1871 à 1878. D'autre part, le déclin de la pratique religieuse s'amorce avant le XIXe siècle, sous la poussée de l'urbanisation croissante, de l'essor de la science et de la raison. Les idées de progrès économique et social se conjuguent avec le concept de laïcisation ; le Vatican se crispe sur des idées conservatrices, notamment dans le Syllabus de 1864 où

¹¹ Norbert Elias, *Norbert Elias par lui-même*, Paris, éditions Fayard, 1991, p. 97, cité in Patrick Bruneteaux, *Devenir un Dieu*, Paris, éditions Publibook, 2005

Pie IX dénonce les « erreurs de notre temps » : rationalisme, libéralisme, laïcisation des institutions, liberté de conscience, socialisme, etc.

Les sociologues et les théologiens de la sécularisation dégagent généralement trois facteurs principaux contribuant à ce processus¹². Tout d'abord, certains théologiens soutiennent l'idée que la religion chrétienne n'est pas une religion comme les autres, voire n'est pas une religion du tout. Cette idée est notamment développée par Karl Barth ; celui-ci oppose la religion et la foi : la religion et la grâce s'opposent car dans l'expérience religieuse, l'homme ne rencontre que lui-même. La religion, pour Barth, n'est que la satisfaction d'un besoin humain universel, le besoin de religion. La foi, en revanche, est l'attitude propre à celui qui écoute la révélation de la Bible, attitude qui n'est apparue que dans la tradition judeo-chrétienne, tandis que la religion est un besoin humain universel comme la faim ou la sexualité. Bonhoeffer rend cette opinion plus drastique encore, en affirmant que la religion n'est pas seulement une illusion, mais qu'elle n'a plus de sens. Ainsi, la foi chrétienne peut rester fidèle à elle-même tout en se « désacralisant », puisqu'elle n'est pas une « religion ».

Le deuxième facteur réside dans la science et la technique, qui vont de pair avec une rationalisation croissante de la vie individuelle et sociale : la science est l'activité rationnelle par excellence. Non seulement la science a brisé l'image sacrale du monde, mais elle a aussi construit un univers technique qui ne permet pas de sacralisation nouvelle. Enfin, le troisième facteur réside dans le mode de vie urbain existant dans les villes industrielles modernes. Les idées de Harvey Cox¹³, notamment, mettent en avant les bouleversements introduits par l'urbanisation : anonymat, mobilité, fonctionnalité, etc.

Le débat qui se trouve au cœur de la question de la sécularisation est celui de savoir si le phénomène de sécularisation va de pair avec une désacralisation de la société ; autrement dit, il s'agit de savoir si le fait que les institutions ecclésiastiques et les pratiques religieuses ont connu un large recul implique également un déclin du sacré dans les sociétés dites « sécularisées ». Derrière ce problème se trouve en fait le problème fondamental consistant à déterminer si le « sacré », qu'on entend ici comme ce qui désigne « les univers de signification que les individus produisent pour

¹² Jean-Pierre Sironneau, *Sécularisation et religions politiques*, 1982, éd. Mouton, La Haye, « Les facteurs de la sécularisation »

¹³ Harvey Cox, *La cité séculière*, Paris, éditions Casterman, 1968

résoudre – sans le secours des grands codes religieux du sens – le problème du mystère, de la transcendance, du sens de la vie et de la mort¹⁴ » est inhérent à la nature humaine ou pas. Il faut donc d’abord se pencher sur la question de la permanence du religieux et du sacré afin de déterminer s’il est possible de parler de « religions ersatz », report du sacré sur d’autres domaines de la vie qui viendrait compenser le vide laissé par le déclin des croyances religieuses traditionnelles.

1) Le débat sur la permanence du religieux

Le débat qui agite peut-être le plus les sociologues des religions est de déterminer quelle est la permanence du religieux et du sacré dans les sociétés humaines. En effet, deux écoles se confrontent, chacune d’entre elles soutenant une conception opposée à celle de l’autre : pour la première, le religieux est en voie de déclin et finira par disparaître totalement de nos sociétés modernes ; pour les autres, le sacré est un phénomène inhérent à la nature humaine, et le déclin des religions traditionnelles se manifeste conséquemment par un report du sacré vers d’autres sphères de la vie collective : politique, sport, musique, etc. Il est intéressant de se pencher de plus près sur ce débat, car il conditionne toute la suite de notre travail. En effet, si l’on considère que le religieux est voué à disparaître et que les phénomènes des « religiosités séculières¹⁵ » ne sont pas des manifestations du sacré, alors on ne peut pas considérer le national-socialisme comme une « religion politique ». Considérer que l’expérience nazie peut s’apparenter à l’expérience religieuse suppose en effet que l’on adhère à l’idée de « permanence du sacré ». C’est pourquoi ce débat se pose comme un préalable à une analyse confrontant un phénomène politique, le national-socialisme, à une expérience religieuse.

La première école exprime le point de vue rationaliste et désacralisant. On la rencontre généralement chez les héritiers actuels de la philosophie des Lumières et dans certains discours marxistes. Elle considère que les métamorphoses du sacré que l’on peut observer à l’heure actuelle sont des « vestiges », des « survivances » de

¹⁴ André Akoun et Pierre Ansart (ss la dir.), *Dictionnaire de sociologie*, Collection Dictionnaires Le Robert /Seuil, 1999, article « Sacré » par Danièle Hervieu-Léger

¹⁵ Albert Piette, *Les religiosités séculières*, Paris, Presses Universitaires de France, collection *Que sais-je ?*, 1993

comportements archaïques, appelés à disparaître devant les progrès continus de la sécularisation et de la rationalisation. Les éléments de « sacré » qu'on retrouve dans le monde moderne occidental ne sont constitutifs que d'un sacré « résiduel » qui ne saurait survivre ; le sacré est rejeté du côté de l'archaïsme de façon définitive et il ne saurait y avoir de « renouveau » pour la religion. Marcel Gauchet, par exemple, soutient que l'on assiste à une sortie de la religion dans nos sociétés occidentales (si l'on met à part le cas très particulier des Etats-Unis), à un éloignement toujours plus grand par rapport à un monde gouverné par les croyances religieuses. Pour lui, ce n'est pas la croyance religieuse qui fait tenir ensemble les communautés humaines, mais l'organisation politique. Les religions ne sont qu'une manière de mettre en forme cette condition politique primordiale. « Ce qui singularise la modernité », écrit-il, « c'est l'émergence d'une organisation du collectif qui, pour la première fois dans l'histoire, s'extirpe de la structuration religieuse et fait apparaître, du coup, son caractère d'institution secondaire¹⁶ ». À propos des manifestations modernes du sacré relevées par les sociologues des religions, comme le culte du sport ou la « religion de la démocratie », il répond que « ces convictions [...] peuvent fonctionner sur un mode assez comparable aux anciens articles de foi, elles peuvent être source, à l'occasion, d'aveuglement, d'irrationalité, voire de fanatisme, au même titre que les dogmes qui nous semblent aujourd'hui les plus étranges. Cela ne suffit pas à en faire des croyances qui relèvent de la religion. Elles relèvent d'un autre ordre. Elles peuvent extérieurement présenter des traits de type « religieux » à cause d'une certaine invariance du comportement humain, et en particulier, du mouvement de croire. Elles relèvent néanmoins d'un registre profondément différent qui est celui de l'idéologie, lequel implique une orientation et une organisation des sociétés aux antipodes des sociétés religieuses¹⁷ ». Ainsi, le phénomène religieux n'aurait plus d'avenir, il ne trouverait pas de renouveau sous une nouvelle forme ; les manifestations qualifiées de « sacrées » que l'on rencontre dans certains domaines du collectif moderne ne sont pas de nature religieuse, ou bien elles ne sont que des résurgences archaïques vouées à la disparition.

¹⁶ Régis Debray et Marcel Gauchet, « Du religieux, de sa permanence et de la possibilité d'en sortir » in *Le Débat*, n°127, Novembre-Décembre 2003, p. 6

¹⁷ idem, p. 8

La deuxième école affiche un point de vue diamétralement opposé : elle considère en effet que l'homme étant « naturellement religieux », « les hiérophanies contemporaines ne sont pas seulement des survivances archaïques en voie de disparition, mais des expressions particulières d'un mode spécifique d'être dans le monde, le monde religieux¹⁸ ». Par conséquent, toute situation sociale est une source potentielle de « sacré » dans la mesure où toute personne humaine, ayant conscience de ses limites et de sa finitude, ne peut pas ne pas rechercher des réponses se fondant dans des puissances supérieures. Ainsi le sacré peut être plus ou moins refoulé, mais il ne peut disparaître ; peut importe d'ailleurs qu'il soit reconnu comme tel. « En effet, l'homme qui participe le plus au sacré moderne, à ses mythes et à ses rites, l'homme qui vit le plus intensément une religion « séculière », n'a, la plupart du temps, pas conscience qu'il s'agit là de mythe, de rite ou de religion¹⁹ ». Régis Debray soutient ce point de vue en mettant l'accent sur les invariants du phénomène religieux dans l'histoire et sur la forte prégnance du phénomène religieux dans le monde contemporain. « je distinguerai les religions au sens clérical, institutionnel ou établi du terme, disons romain, de ce que je nomme la religiosité, où je vois une structure invariante propre à l'être-ensemble qui se module différemment à travers les étapes techniques et politiques. Elle apparaît comme transversale à toutes les sociétés humaines, en tout cas depuis le néolithique²⁰ ». Ainsi, puisque l'on considère que l'expérience du sacré est inhérente à la nature humaine, il produit dans les sociétés sécularisées un report du sacré vers d'autres domaines. Comme l'a écrit Georges Minois dans son *Histoire de l'athéisme*, il s'agit en fait « de trouver une solution au problème de l'anéantissement de l'individu que l'on se refuse à envisager. Certains pensent encore que le véritable athéisme est même psychologiquement impossible²¹ ». L'être humain ne pourrait donc pas ne pas chercher à contrer la question de sa finitude prochaine, et si la solution ne se trouve plus dans les religions traditionnelles, c'est qu'il faut la chercher ailleurs. Le report du sacré se manifeste dans divers domaines et

¹⁸ Jean-Pierre Sironneau, *Sécularisation et religions politiques*, 1982, éd. Mouton, La Haye, « Conclusion », p. 560

¹⁹ idem, p. 560

²⁰ Régis Debray et Marcel Gauchet, « Du religieux, de sa permanence et de la possibilité d'en sortir » in *Le Débat*, n°127, Novembre-Décembre 2003, p. 4

²¹ Georges Minois, *Histoire de l'athéisme*, Paris, éditions Fayard, 1998, p. 362, cité in P. Bruneteaux, *Devenir un Dieu*, op.cit., p. 322

a été appelé phénomène de « religiosités séculières » : science, divertissement...²² mais surtout dans le domaine du politique.

2) Le report du sacré

Nombreux sont les auteurs qui considèrent que l'avènement de sociétés connaissant une remise en cause tendancielle des formes traditionnelles de remise de soi aux institutions religieuses signifie une dilution et un investissement du sacré dans les domaines politiques et sociaux. Patrick Bruneteaux, par exemple, affirme que « la sécularisation tendancielle des sociétés « occidentales civilisées » a abouti en fait au réinvestissement de nouvelles formes du sacré dans l'ordre du politique. Le nationalisme, comme l'a bien vu l'historien George Mosse, est « une religion civique ». [...] L'avènement des Etat-nation s'identifie avec l'apparition des héros allégoriques (Marianne) ou réels (Popieluszko en Pologne)²³. »

Ainsi, après un processus de désacralisation du domaine politique, on assiste à un processus de resacralisation de celui-ci, bien qu'on ne puisse pas parler de « retour en arrière », car les mécanismes sont en fait inversés. Comme le note Jean-Pierre Sironneau²⁴, dans les cas traditionnels où religieux et politique étaient mêlés, la sacralisation s'obtenait par une ouverture de la sphère politique sur une autorité spirituelle et religieuse. Dans l'hypothèse de « resacralisation » œuvrant dans les « religions politiques », il s'agit plutôt d'une fermeture du politique sur lui-même, par une absolutisation du politique, ou, si l'on veut, par une absorption dans la sphère politique d'attitudes et d'aspirations traditionnellement rattachées à la sphère religieuse. Pour combler le « besoin de sacré » existant, on peut donc assister à une « sacralisation » du politique, non pas le sens où les institutions ecclésiastiques disposent d'un poids sur le domaine du politique, mais dans le sens où c'est le politique qui absorbe des éléments empruntés à la religion ; le politique « s'empare »

²² Pour une brève étude des religiosités séculières dans des domaines modernes tels que la science ou le sport, se référer à Albert Piette, *Les religiosités séculières*, Paris, Presses Universitaires de France, collection *Que sais-je ?*, 1993

²³ Patrick Bruneteaux, *Devenir un Dieu – Le nazisme comme nouvelle religion politique, éléments pour une théorie du dédoublement*, Paris, éditions Publibook Université, Paris, 2005, p.18

²⁴ Jean-Pierre Sironneau, *Sécularisation et religions politiques*, 1982, La Haye, éd. Mouton, , « Les rapports du pouvoir et du sacré »

ainsi de caractères qui jusqu'alors relevaient exclusivement du religieux, et qu'on nomme « religiosités séculières ».

Ainsi, le processus de sécularisation d'une part sous-tend la laïcisation des institutions sociales, scientifiques, politiques... désormais dotées d'une autonomie variable par rapport à l'institution ecclésiastique, la perte d'emprise de l'Eglise concurrencée par d'autres systèmes de significations, et le déclin de la plupart des pratiques religieuses. Mais d'autre part, « il suppose aussi le glissement du formalisme ecclésiastique vers l'expérience spirituelle et de nouvelles représentations religieuses tendant à combler l'écart entre l'horizon utopique de la modernité et la réalité quotidienne concrète.²⁵» Autrement dit, quand un dieu n'existe plus vraiment et que la société ne propose plus d'équivalent de transcendance, comme c'est le cas en Allemagne avant 1933, le politique réinvestit la sphère de la toute-puissance et donne la possibilité à ses élus de devenir des parcelles du sacré.

Le problème se situe essentiellement au niveau de la résolution de la question de la mort. En effet, dans les sociétés traditionnelles, l'angoisse de la mort est enveloppée de façon permanente dans une religiosité grâce à des mythes et à des rites. En revanche, dans les sociétés sécularisées, l'angoisse de la mort est toujours présente. Norbert Elias montre que cette angoisse est particulièrement aigue dans les sociétés modernes, et ce pour plusieurs raisons. La principale réside dans la sécularisation des sociétés, puisque la religion n'est plus là pour apporter réponse et réconfort face à l'angoisse de la finitude. Un deuxième facteur aggrave considérablement ce premier : il s'agit du phénomène d'individualisation qui est au cœur des sociétés modernes. « Aujourd'hui », écrit-il, « les hommes se voient trop souvent comme des individus isolés, totalement indépendants les uns des autres. Il apparaît alors qu'un homme ne peut rien faire de plus sensé que de s'occuper de ses intérêts personnels, qu'il considère comme isolables. La quête d'un certain sens pour soi, d'un sens indépendant de tous les autres humains, se présente alors comme la tâche la plus importante de la vie. Il ne faut pas s'étonner que dans leur quête d'un sens de cette sorte, les hommes trouvent leur vie absurde²⁶». Les individus sont jugés en fonction de leurs actes, et la nouvelle rationalité impose la quête du bonheur personnel via

²⁵ Piette Albert, *Les religiosités séculières*, Paris, Presses Universitaires de France, collection *Que sais-je ?*, p.4

²⁶ Norbert Elias, *La solitude des mourants*, Paris, éditions Christian Bourgeois, 1998, p. 50

l'accomplissement des intérêts personnels. Ainsi, l'accroissement de l'individualisation signifie que la légitimité existentielle ultime ne passe plus par Dieu mais par « une construction « personnelle » renvoyant, au-delà du remplissage social, aux intérêts, aux enjeux sociaux, à la capacité de s'inventer une forme de transcendance²⁷ ». Cette individualité se retrouve également dans le passage de la vie à la mort : dans les sociétés traditionnelles, les futurs morts pouvaient compter sur la présence immédiate des villageois. Le « passage » de la vie à la mort se faisait même collectivement et de façon double : au « départ », lorsque le mourant expirait, « accompagné par les autres », mais aussi à « l'arrivée », où il retrouvait les anciens défunts. Cette double présence a aujourd'hui disparu pour un grand nombre de contemporains avec le phénomène de sécularisation. Ainsi Norbert Elias réunit clairement l'angoisse de la mort, le phénomène de sécularisation et celui d'individualisation.

C'est donc parce que le religieux a disparu et que la conscience de la finitude certaine ne peut plus s'apaiser facilement dans la garantie d'un retour à la vie après la mort (que ce soit dans un au-delà ou dans la réincarnation) que des nouvelles formes du « sacré » investissent la société pour combler les besoins laissés en suspens du fait d'un vide créé par la sécularisation. Ce phénomène est renforcé par le processus d'individualisation de personnes qui sont désormais centrées sur leurs intérêts propres. Enfin, il faut ajouter que dans le cas de l'Allemagne, on assiste après la défaite de 1918 à une brusque transformation du paysage politique. Ainsi, et comme l'écrit Patrick Bruneteaux : « là où il y a aujourd'hui consensus [...] c'est bien sur la persistance du sacré dans les mondes modernes alors même que les religions institutionnelles viennent à reculer. La problématique anthropologique de l'angoisse de la mort ne se ramasse plus dans un lieu unique, elle se dilue dans la politique et plus généralement encore dans toutes les dimensions du social.²⁸ »

Nous nous appuyons donc, dans les chapitres suivants, sur l'idée d'une permanence du sacré dans les sociétés sécularisées comme réponse à des besoins religieux (et en particulier celui de répondre à l'angoisse de mort) ; plus précisément, dans le cas du national-socialisme, ce « sacré » se redirige vers une forme politique. On peut donc parler de « religion ersatz » : pour faire face au vide laissé par le déclin du religieux

²⁷ Patrick Bruneteaux, *Devenir un Dieu*, op.cit., « Le dédoublement dans le champ scientifique »

²⁸ idem, p.126

traditionnel, pour s'opposer à une laïcité dans laquelle la population est parfois mal à l'aise, on reporte des formes de religiosités vers le domaine du politique. Le nazisme n'est pas le premier mouvement à avoir concrétisé ce phénomène de « religion ersatz » ; en fait, la Révolution française est déjà un exemple marquant de « religion séculière ». Dès le siècle des Lumières, avec notamment la pensée de Rousseau, se développe l'idée d'une « sacralisation du peuple », idée qui sera exacerbée par l'émergence des nationalismes au cours du XIXe siècle. Le national-socialisme n'est donc pas une nouveauté : il se construit sur des bases déjà existantes.

Chapitre 2 : Etat-nation et sacralisation du peuple

Le national-socialisme n'est pas la première manifestation d'un report du « sacré » vers la politique ; les formes de cultes, manifestations, cérémonies, rituels politiques calqués sur la religion chrétienne²⁹ peuvent déjà se rencontrer dans la Révolution française. La « religion politique » nazie n'est donc pas une forme tout à fait nouvelle de « religion ersatz ». Cependant, le nazisme demeure singulier par son degré : si on retrouve le même de type de substitution du religieux dans le culte politique dans la Révolution française, celui-ci n'a en effet pas perduré. En revanche, le régime national-socialiste pousse la cérémoniel et le rituel de substitution à l'extrême. Il s'agit cependant d'observer de plus près des phénomènes comparables - la Révolution française - pour montrer que le nazisme n'est pas une exception. Une autre prémisses importante à la montée de la « religion politique » nazie est également le processus de « sacralisation du peuple » qui émerge dès la guerre de 1814 en Allemagne ; le nationalisme, exacerbé par la volonté d'unité, se manifeste par des festivals, des manifestations sportives ou des associations qui ont pour but d'exalter le patriotisme et dont on trouve déjà l'éloge dans la pensée de Jean-Jacques Rousseau.

1) De la « volonté générale » à la Révolution française

Le Contrat social de Jean-Jacques Rousseau a parfois été considéré comme le texte fondateur de la République française, non sans malentendus, ou à titre d'accusation de la part des opposants à la République. La théorie de la souveraineté rousseauiste affirme que celle-ci appartient au peuple et non à un monarque ou à un corps particulier. La « volonté générale » n'est pas la somme des volontés particulières, c'est-à-dire la volonté de tous, mais ce qui procède de l'intérêt commun : « ôtez [des

²⁹ Se référer au chapitre 4 : « Rituels nazis et dimension communiale »

volontés particulières] les plus et les moins qui s'entre-détruisent, reste pour somme des différences la volonté générale³⁰ ». Rousseau s'opposait clairement au principe de la démocratie représentative et lui préférait une forme participative de démocratie, calquée sur le modèle antique. En effet, selon lui, l'acte du vote ne constitue que l'accès à une souveraineté intermittente ; quant à la représentation, elle suppose la constitution d'une classe de représentants, nécessairement vouée à défendre ses intérêts propres avant ceux de la volonté générale. C'est donc la « volonté générale », la volonté du peuple, qui fonde la légitimité du pouvoir politique. Il faut ainsi que les forces de l'Etat soient dirigées par cette volonté générale, seule légitime, pour tendre vers le bien commun. « La souveraineté ne peut être représentée », écrit Rousseau, « par la même raison qu'elle ne peut être aliénée ; elle consiste essentiellement dans la volonté générale, et la volonté ne se représente point : elle est la même, ou elle est autre ; il n'y a point de milieu. Les députés du peuple ne sont donc ni ne peuvent être ses représentants, ils ne sont que ses commissaires ; ils ne peuvent rien conclure définitivement. Toute loi que le peuple en personne n'a pas ratifiée est nulle ; ce n'est point une loi.³¹ » C'est donc le peuple qui est source de toute légitimité, et le peuple seul. Dans le régime nazi, on considère que le peuple s'exprime à travers son Chef qui, idée de communion mystique entre le Führer et son peuple, devient le représentant suprême de sa volonté. Hitler est présenté comme le représentant direct du peuple allemand, un représentant dont la volonté est fusionnelle avec celle de son peuple : c'est le *Führerprinzip*. Dans cette vision des choses, la représentation à travers des institutions (comme une Assemblée parlementaire) ne peut que vicier la bonne représentativité de la volonté du peuple, puisque ces institutions constituent autant d'intermédiaires entre le peuple et son représentant suprême, le Führer. Si la représentation de la volonté générale à travers une seule personne a été fermement condamnée par de nombreux philosophes, les juristes nazis percevaient en Hitler une sorte d'allégorie de la nation : ainsi la seule légitimité possible se retrouvait par son accession aux pleins pouvoirs.

Dans la Révolution française, la souveraineté est transférée du monarque absolu à la nation, c'est-à-dire aux citoyens et à leurs représentants. Ceci apparaît clairement

³⁰ Jean-Jacques Rousseau, *Du contrat social*, Paris, éditions Garnier-Flammarion, 1975, Chapitre 3 : « Si la volonté générale peut errer »

³¹ Idem, chapitre 15 : « Des députés ou des représentants »

dans le grand débat des Etats-Généraux, dans l'établissement de la constitution et des lois qui sont l'expression principale de la volonté nationale. Cette volonté nationale se symbolise lors de la fête de la Fédération le 14 juillet 1790, lorsque les députations de toutes les provinces prêtent serment de fidélité à la patrie. On retrouve dans la Révolution française le « nouveau style politique » dégagé par George Mosse³², consistant en un culte national. Ainsi, le culte de la raison doit remplacer les cultes chrétiens ; la Révolution française constitue en fait le premier mouvement moderne où le peuple a cherché à honorer son propre culte : la religion de la « volonté générale ». En quoi se manifeste ce « culte » ?

Le mouvement révolutionnaire se caractérise par une hostilité marquée à l'égard de la religion catholique : fermeture des églises, interdiction du culte, destruction d'images et de statues religieuses, campagne de déprêtrisation, etc. Elle débouche ainsi sur la « production d'un nouveau cadre de vie susceptible de remplacer l'autre, avec de nouvelles valeurs associées au progrès, et à la raison, dont témoigne une nouvelle symbolique tendant à effacer les symboles religieux³³ » : il s'agit donc bien là d'une « religion ersatz », d'un mouvement qui tend à se substituer au religieux traditionnel sur la base d'un violent rejet de celui-ci.

La Révolution prend une dimension religieuse avec « les dogmes obligatoires (la Déclaration des Droits, la Constitution), ses symboles entourés d'une vénération mystique (les trois couleurs, les arbres de la Liberté, l'autel de la Patrie, etc.), ses cérémonies (les fêtes civiques), ses prières et ses chants³⁴ ». À cet égard, Albert Piette relève que dans un pays dominé par « l'habitus chrétien », la symbolique révolutionnaire ne peut s'affranchir, même en tant que mouvement prônant la laïcité, de références chrétiennes ; on peut donc déceler des emprunts et des imitations par rapport au christianisme. Par exemple, le Temple de la Raison (anciennement Notre-Dame), l'autel de la Patrie avec l'exposition du « pain de la Fraternité », la Déclaration des Droits de l'Homme comme « catéchisme national », les hymnes et prières patriotiques, le « sermon civique », l'office du « décadi » proposé à la même

³² George Mosse, *The nationalisation of the masses – Political symbolism and mass movements from napoleonic wars through the third Reich*, New York, Cornell University Press, 1975

³³ Albert Piette, *Les religiosités séculières*, Paris, Presses Universitaires de France, collection *Que sais-je ?*, 1993, « La Révolution française »

³⁴ Mathiez Albert, *Les origines des cultes révolutionnaires*, Paris, éd. Bellas, 1904, cité in Albert Piette, *Les religiosités séculières*, op.cit.

heure que la messe traditionnelle, différentes cérémonies comme le baptême civique (avec le parrain décoré de sa cocarde répandant des gouttes d'eau sur le front du nouveau-né et humectant les lèvres pendant la récitation du Décalogue...) ou des cortèges révolutionnaires, selon un ordre rappelant celui de la procession catholique³⁵. Le vocabulaire conserve également une place prédominante avec les « temples », « autels », « catéchismes », « prières », « cantiques », « sermons », mais aussi d'autres expressions : « évangile républicain », « credo », « pater », « sanctuaire de la Patrie », « sacrilège civique », « missionnaires » (les députés en mission), « martyrs », « sacrements civiques », l'adjectif « saint » accolé à des noms, dates ou idées : sainte Montagne, sainte Journée, sainte Liberté, etc... Ce vocabulaire permet d'apporter une certaine légitimité au culte républicain.

Parallèlement à ces nombreux emprunts, le contenu politique des révolutionnaires français tend vers la recherche d'une certaine transcendance, et notamment la « transcendantalisation de personnages révolutionnaires par l'insertion directe dans le schéma hiéroglyphique chrétien³⁶ » dans la forme et le contenu, avec par exemple la quasi-divinisation de Marat³⁷. Cette « transcendantalisation » du culte républicain se retrouve également par l'assimilation de la valeur « Raison » à une divinité générale.

2) Le culte de la nation en Allemagne

Comme tend à le montrer George L. Mosse dans son ouvrage *The nationalisation of the masses*³⁸, le national-socialisme s'est construit sur les fondations d'un culte national qui avait été mis en place depuis près d'un siècle avant que le mouvement ne soit fondé. Pour pouvoir parler de ce « culte de la nation », il faut au préalable revenir sur l'émergence des nationalismes, exacerbation d'une identité collective qui débouche sur ce véritable « culte du peuple par le peuple ». Le thème du nationalisme

³⁵ Albert Piette, *Les religiosités séculières*, op.cit. « La révolution française »

³⁶ Idem, p. 20

³⁷ « Serment d'élever les enfants dans le « culte » de Marat avec son œuvre pour seul » évangile », élévation d'un autel, valorisation du cœur de Marat assimilé aux « restes précieux d'un dieu », psalmodies et prières comparant Marat à Jésus, identification faisant de Marat un nouveau Messie venu « établir le règne de la justice et de l'égalité », organisation de pompes funèbres mêlant des formes habituelles du culte religieux à des éléments de décors antique et républicain [...], idem, p. 15

³⁸ George L. Mosse, *The nationalisation of the masses – Political symbolism and mass movements from napoleonic wars through the third Reich*, New York, Cornell University Press, 1975

est développé en France au XVIII^e siècle, et c'est la Révolution qui donne aux mots français « nation », « national », puis à « nationalisme » (apparu à l'extrême fin du XVIII^e), une valeur proche de celle des notions de patrie et patriotisme. En Allemagne c'est l'idée de « peuple » qui assume l'unité collective fondatrice de l'Etat. Après la tourmente de la Révolution française, le concept de nation doit concilier les conditions objectives de la géographie et de l'histoire avec une volonté commune, celle qu'exprime le « contrat social », l'association, et bien plus tard, avec l'idée de solidarité. Rapidement, l'idée de nation se répand en Europe, donnant à celles de société et de communauté un dynamisme nouveau³⁹.

En Allemagne, la « nationalisation des masses » s'est mise en place à travers trois grandes périodes. Après les guerres de libération contre Napoléon, la volonté d'une unité nationale déboucha sur une grande insatisfaction suite à la conférence de Vienne de 1815 qui n'apportait ni l'unification, ni le pouvoir au peuple ; cette déception était d'autant plus forte que la solidarité et l'union dans la guerre contre Napoléon avaient été importantes. Les Allemands qui aspiraient à l'unité nationale se tournèrent alors de plus en plus vers la formation d'une cohésion culturelle au sein de la population plutôt que vers une unité politique qui leur apparaissait bien lointaine. Ils conçurent cette unité culturelle en termes de racines nationales et d'opposition à l'étranger. Les révolutions culturelles de 1848, qui semblèrent, dans un premier temps, donner à l'Allemagne une autre chance de réaliser son unité, n'aboutirent qu'à alimenter les frustrations. La recherche de racines nationales s'intensifia entre 1848 et 1870 et s'accompagna d'une opposition croissante à la modernité.

Le Deuxième Reich (de 1871 à 1918) se manifesta par l'échec d'une unification en profondeur. En effet, l'unité politique de la fédération dominée par la Prusse se révéla une déception pour de nombreux Allemands. Il faut rappeler que l'attente de cette unité nationale avait pris « des dimensions quasi-messianiques⁴⁰ », et l'affrontement avec la « Realpolitik sans âme de Bismarck⁴¹ » fut donc une grande déception : « il semblait que l'unification politique n'avait pas apporté cette conscience nationale que

³⁹ Alain Rey (ss la dir.), *Dictionnaire culturel en langue française*, sous la direction, Le Robert, 2005, article « nationalisme » par Alain Rey, p. 890

⁴⁰ Mosse George L., *Les racines intellectuelles du Troisième Reich – la crise de l'idéologie allemande*, 1964, 2006 pour la traduction française, Paris, éd. Calmann-Lévy/Mémorial de la Shoah, p. 20

⁴¹ Ibid

de nombreux Allemands avaient toujours souhaitée⁴² », déception amplifiée par les déséquilibres économiques. Nombre de personnes cherchèrent de nouvelles solutions à la recherche de l'unité à travers l'approfondissement et l'intensification de leur « foi germanique » et en appelant à une unité qui se situerait dans la continuité des valeurs traditionnelles (et donc par le rejet de la modernité et du monde industriel). Se développent alors les mouvements « völkisch ». Il faut rappeler que la notion allemande du « *Volk* » dépasse la simple traduction de « peuple ». En effet, le *Volk* « désigne quelque chose de beaucoup plus général que le « peuple » car, dès la naissance du romantisme allemand de la fin du XVIII^e siècle, ce mot signifiait, pour les penseurs allemands, l'union d'un groupe de personnes et d'une « essence » transcendante [...] unie à la nature la plus intime de l'homme et [qui] représentait la source de sa créativité, la profondeur de ses sentiments, son individualité et son unité avec les autres membres du *Volk*⁴³ ». La relation avec la nature est donc essentielle : l'âme du *Volk* est ancrée dans la campagne dans laquelle il est né. Après la défaite de la Première Guerre mondiale et la création de la République de Weimar, régime caractérisé par une grande faiblesse, ces idées völkisch connaissent un essor considérable. La déception causée par une unité s'écartant des idéaux qu'on s'en était fait ainsi que le rejet de la société industrielle moderne se conjuguèrent pour former une nostalgie d'une unité du *Volk* basée sur le traditionnel et l'authentique. C'est ainsi que se formèrent des mouvements de jeunesse imprégnés des idéaux völkisch : rebâtir l'unité du Peuple en rejetant la modernité pour un retour aux « sources » et à l'« essence » du *Volk* imprégné dans la campagne germanique.

Par l'intermédiaire des liturgies et des symboles politiques, ces idées völkisch furent transformées en une véritable « religion civique ». Comme l'écrivit Joseph Llobera⁴⁴, le nationalisme est la principale forme dans laquelle le sens religieux des êtres humains s'est manifesté à l'époque moderne. En effet, parallèlement à l'élévation du *Volk* comme entité suprême s'opère l'affaiblissement de la foi religieuse ; le monde profane (la nation et le *Volk*) est sanctifié : « on apprend à se sacrifier pour l'Etat, de même qu'on avait appris jadis à se sacrifier pour Dieu, et l'aspiration à la communauté du *Volk* se fait de plus en plus forte, de même qu'on

⁴² Idem, p. 20

⁴³ Ibid

⁴⁴ Cité in George Mosse, *Les racines...* op. cit., p. 12

avait jadis puisé ses forces dans la congrégation des fidèles.⁴⁵ [...] Depuis la fondation du Reich bismarckien les éléments nationalistes et les éléments du Volk avaient été entourés d'une aura religieuse ; la redoutable confusion entre la personne de Hitler et le mystère de la religion avait donc un long passé⁴⁶». De façon générale, dans le monde occidental, le phénomène de sécularisation se caractérisa par un affaiblissement de l'engagement religieux, par le recul de la foi et des pratiques religieuses ; en même temps, certaines institutions laïques et certains éléments de la vie profane se virent conférer une aura jusqu'alors réservée à la vie religieuse : « pendant un siècle, le respect jadis réservé au service de Dieu fut étendu aux institutions et aux pratiques temporelles. L'idéalisme allemand et le protestantisme libéral se joignaient pour prêter à l'Etat leur propre aura. L'Etat de son côté réclamait la vénération, le sacrifice, le service ; il était célébré par des monuments nationaux, des fêtes nationales et des hymnes...⁴⁷ ». Les monuments nationaux sont ainsi devenus les meilleurs exemples de l'auto-représentation de la nation, afin de pénétrer la conscience du peuple et d'exacerber le culte de la nation (on pense notamment aux tours Bismarck). L'idée du culte de la nation par le peuple se retrouve également dans les opéras de Wagner ; par exemple, dans « L'anneau de Nibelung », qui développe le thème de la libération du peuple contre l'oppression féodale : c'est au *Volk* que doit revenir le pouvoir, et le nationalisme n'a pas seulement pour but de libérer la nation, mais aussi de libérer chaque âme individuelle afin qu'elle puisse s'unir avec le *Volk* et devenir ainsi réellement créative.

L'espace « sacré » du monument national a souvent été le lieu de festivals publics. Ces festivals qui ont été essentiels à la politique nazie étaient loin d'être des inventions nouvelles. En effet, Rousseau avait déjà recommandé au gouvernement polonais d'instituer chaque décennie un festival patriotique se tenant autour d'un monument sur lequel seraient inscrits les grands événements de l'histoire polonaise ainsi que les noms qui y étaient associés. Ainsi, les Polonais obtiendraient une meilleure opinion de leurs propres capacités et de celles de leur patrie. Les jeux publics et le sport, les festivals et les cérémonies devraient être inventés afin que le peuple s'emplisse de la

⁴⁵ Stern Fritz, *Rêves et Illusions – Le drame de l'histoire allemande*, Paris, « Les Grandes Traductions », 1987, éd. Albin Michel, « La tentation du nazisme »

⁴⁶ Idem

⁴⁷ Idem

vertu du patriotisme. L'idée de Rousseau était prophétique, puisque les jeux et les compétitions gymnastiques devaient être plus tard mis en place autour de monuments tels que le *Kyffhäuser* et le *Völkerschachtdenhmal*⁴⁸. Le propre modèle de Rousseau était celui de la Grèce antique et de ses festivals à ciel ouvert. Mis en scène avec simplicité, ces spectacles devaient respirer le « charme particulier du patriotisme ». On retrouve donc de nouveau l'idée d'un culte de la nation par la nation elle-même, avec un objet qui n'est pas si différent de celui des rites chrétiens : rendre l'homme plus vertueux. Mais cette vertu doit être reliée à l'idée d'amour de la patrie. Ces festivals devaient se reproduire de façon régulière, comme pour le calendrier des fêtes chrétiennes.

Dès le début du XIXe siècle, Friedrich Ludwig Jahn reprend le concept de Rousseau mais en voulant y introduire la conscience de l'histoire allemande. Ernst Moritz Arndt, un contemporain de Jahn, est peut-être un personnage encore plus important dans la fondation d'un culte politique germanique : il met en œuvre l'idée de célébrer la mémoire de ceux tombés pour la patrie, d'utiliser le solstice d'été, d'inclure des danses et festins... tout en gardant présent le lien historique. Ces diverses célébrations se retrouveront toutes dans le mouvement national-socialiste⁴⁹. Jahn mis également en place des organisations de gymnastique fondées en 1811 et supposées apporter une dimension additionnelle aux festivals : virilité germanique et purification de la jeunesse, désignée pour rappeler les grands événements des guerres de libération. Le premier festival organisé avec pour thème l'aspiration à l'unité se déroule en 1832 à Hambach. George Mosse note que l'idée que de tels festivals étaient nécessaires dans une nation moderne s'éleva de tous les côtés pendant la période du IIe Reich ; il donne notamment pour exemple les propositions avancées par Théodore Herzl pour le futur Etat juif : des festivals nationaux dotés de spectacles gigantesques et de processions colorées ; ces propositions pour la mise en scène d'un état hébreu reflètent la préoccupation générale de cette époque, qui consistait à établir une mystique nationale et un sentiment de sacralisation de la nation au sein des masses.

⁴⁸ George Mosse, *The nationalization of the masses...* op. cit., « Public festivals »

⁴⁹ Voir le chapitre 4

Ainsi, des symboles germaniques rehaussés de romantisme et d'inspiration puisée dans les modèles classiques furent exploités afin de former les bases d'une « religion civique » ; les monuments nationaux devinrent de véritables lieux de culte, endroits où se tint le sacre du peuple par lui-même. Ces cérémonies et festivals épisodiques combinés à la construction de monuments nationaux permanents constituèrent donc des actions symboliques qui cimentèrent l'interdépendance d'un groupe. Pour Fritz Stern, il s'agit des manifestations d'un culte national qui se mit en place suite à un processus de « laïcisation silencieuse⁵⁰ », processus ayant créé un grand vide au sein de la population, et que le parti exploitera. « Les sermons pseudo religieux de Hitler ne pouvaient qu'exercer un réel attrait sur un peuple mal à l'aise dans la laïcité », écrit-il. « Il y a de multiples raisons à l'attraction disproportionnée que les protestants en particulier éprouvèrent pour Hitler, mais nous savons par des témoins individuels que ses promesses pseudo religieuses attiraient plus que tout autre thème de sa rhétorique ou de son programme. »

On peut ainsi déceler le report d'une certaine sacralité vers le politique à travers les mouvements nationalistes et völkisch qui exacerbent la nation comme une entité suprême et mystique. Le mouvement national-socialiste part donc de bases jetées dès le début du XIXe siècle conduisant à la sacralisation du Volk afin d'instaurer sa propre divinisation de la *Volksgemeinschaft*, la Communauté du peuple composée d'êtres supérieurs.

⁵⁰ Fritz Stern, *Rêves et Illusion*...op. cit, « Allemagne, 1933 : cinquante ans après »

Deuxième partie : La fascination du nazisme : **éléments d'emprunts aux religions traditionnelles**

« Et nous, quel programme devons-nous suivre ? Exactement celui de l'Eglise catholique, lorsqu'elle a imposé sa religion aux païens : conserver ce qu'on peut conserver et réformer le reste. Par exemple, Pâques ne sera plus la Résurrection, mais l'éternelle rénovation de notre peuple. Noël sera la naissance de notre sauveur, c'est-à-dire de l'esprit d'héroïsme et d'affranchissement. Pensez-vous qu'ils n'enseigneront pas ainsi notre Dieu dans leurs églises, ces prêtres libéraux qui n'ont plus aucune croyance et qui exercent simplement une fonction ? Qu'ils ne remplaceront pas leur Croix par notre croix gammée ? Au lieu de célébrer le sang de leur Sauveur d'autrefois, ils célébreront le sang pur de notre peuple ; ils feront de leur hostie le symbole sacré des fruits de notre terre allemande et de la fraternité de notre peuple. Mais oui, je vous l'assure, ils mangeront ce pain-là, et alors, Streicher, vous verrez les églises de nouveau remplies. Si nous le voulons ce sera notre culte qui sera célébré dans les églises. Mais ce n'est pas encore pour aujourd'hui.⁵¹ »

Cette citation d'un Hermann Rauschning se remémorant les propos tenus par Adolf Hitler illustre la relation ambiguë de celui-ci vis-à-vis de l'Eglise chrétienne et plus particulièrement de l'Eglise catholique. En effet, s'il est bien connu que Hitler rejetait avec fougue « la prêtraille » et certaines idées inculquées par la doctrine chrétienne (comme la conception d'un homme pécheur devant se racheter), celui-ci admirait néanmoins sa force d'assise et son organisation. Hitler était notamment impressionné par l'ordre des jésuites et par la longévité de la sainte institution : « L'Eglise catholique, c'est une grande chose. Ce n'est pas rien pour une institution d'avoir pu tenir pendant deux mille ans. Nous avons là une leçon à apprendre. Une telle longévité implique de l'intelligence et une grande connaissance des hommes.⁵² »

⁵¹ Hitler cité par Hermann Rauschning dans *Hitler m'a dit*, Paris, Librairie Somogy, collection Coopération, Paris, 1939, chapitre VII « l'Antéchrist »

⁵² Idem

Ainsi, et comme le démontrent les propos rapportés par Hermann Rauschning, si le rejet de l'Eglise est très net, Hitler était cependant conscient qu'on pouvait y trouver de nombreux éléments pouvant être exploités. Ces éléments d'emprunt sont nombreux : il faut suivre le même programme que celui de l'Eglise catholique, lorsque celle-ci s'est imposée aux païens. Les prêtres contemporains n'ont plus aucune croyance profonde et n'exercent qu'une fonction de domination sur la masse, et cette influence doit être mise à bas (« Je leur arracherai du visage leur masque de respectabilité. Et si cela ne suffit pas, je les rendrai ridicules et méprisables.⁵³ »). Paradoxalement, cette mise à bas doit se faire par l'utilisation des propres instruments qu'utilise l'Eglise pour asseoir sa « domination ». Ainsi, le régime national-socialiste, tout en rejetant avec force les ecclésiastiques, va piocher dans la liturgie chrétienne afin d'asseoir son propre pouvoir. D'une part, cela permet au mouvement de se rallier les masses en forgeant avec elles une relation irrationnelle qui s'écarte de la relation politique traditionnelle. L'utilisation de cérémonies, de décorum, de langage religieux afin de créer une véritable communion entre les personnes présentes aux manifestations représente un moyen inédit de marquer leurs esprits, de façon à ce que ceux-ci n'aient pas le sentiment d'avoir simplement assisté à un meeting politique, mais à quelque chose de plus grand, à un vaste mouvement supérieur et irrésistible, qui les englobe et les dépasse. D'autre part, cela permet également au mouvement de démanteler l'influence de l'Eglise sur la population : influence d'autant plus dangereuse que celle-ci se fait dans un sens contraire aux idées nazies (si l'on excepte les mouvements « collaborationnistes » des Eglises, prônant allégeance au national-socialisme avec notamment les *Deutsch-Christen*, adeptes d'un christianisme allemand « épuré de ses origines juives » et d'une foi germanisée). En se substituant à la religion traditionnelle, le nazisme tente d'en évincer l'influence ; ainsi, de nombreuses fêtes sont créées, toujours proches dans le temps des fêtes chrétiennes. De même, le rôle de l'Eglise tant dans les organisations de jeunesse que dans l'enseignement scolaire se voit réduit à une peau de chagrin. Ce sont les idéaux du parti qui doivent mener chaque instant de la vie de l'Allemand, et plus particulièrement de la jeunesse. Le jeune Allemand se voit embrigadé dans des organisations de jeunesse et on lui apprend à donner sa vie pour le Reich, à jurer fidélité au Führer et à toujours

⁵³ Idem

privilegier la vie collective. Ainsi, chaque instant de la vie est monopolisé par le Parti, que ce soit le loisir, le travail, la participation à des manifestations et à des fêtes collectives, mais aussi la vie familiale (baptême, mariage, mort). C'est donc par une mobilisation de chaque instant de la vie que le mouvement tente de se substituer aux Eglises traditionnelles.

Il s'agit ainsi d'analyser plus en détail les emprunts fait au catholicisme en particulier par les dirigeants nazis. D'une part, de véritables mythes soutiennent une idéologie nazie qui tend à décrypter le monde et donc à révéler où se trouve la vérité dans la conduite à suivre ; ces mythes se traduisent ainsi par une explication sur l'origine du peuple allemand, mais proclament également un « kérygme nazi⁵⁴ » annonçant la doctrine du salut qui arrachera à l'erreur pour un monde nouveau, sous la houlette du Messie rédempteur. Pour Norman Cohn, c'est d'ailleurs « précisément cette façon de conférer à des espoirs ou à des conflits sociaux une signification transcendante, le mystère et la majesté du drame eschatologique⁵⁵ » qui distingue le mouvement nazi des partis politiques européens traditionnels. D'autre part, le régime a su organiser des fêtes et des cérémoniels capables de marquer profondément les masses via une esthétisation poussée de la politique⁵⁶, se montrant ainsi sous un jour séducteur tout en créant un sentiment de communion entre des personnes issues de classes sociales très différentes⁵⁷. Il est enfin intéressant de voir comment les Eglises font face à ce phénomène. En effet, elles sont, comme nous l'avons vu, directement menacées par un tel système alliant violence et séduction des fidèles.

⁵⁴ François Bédarida, « Kérygme nazi et religion séculière », Revue *Esprit* du mois de janvier 1996, p. 89

⁵⁵ Norman Cohn, *Les Fanatiques de l'Apocalypse – Courants millénaristes révolutionnaires du XIe au XVIe siècle avec une postface sur le XXe siècle*, Paris, éditions Julliard, Dossiers des « Lettres nouvelles », 1957, « Conclusions »

⁵⁶ Concept développé par Peter Reichel in *La fascination du nazisme*, Paris, éditions O. Jacob, 1993

⁵⁷ Ainsi Rauschning fait dire à Hitler : « Si je me présente devant la masse avec des arguments raisonnables, elle ne me comprend pas ; mais quand j'éveille en elle des sentiments qui lui conviennent, elle suit immédiatement les mots d'ordre que je lui donne. Dans une assemblée de masse, il n'y a plus de place pour la pensée. Et, comme j'ai précisément besoin de créer une telle ambiance, parce qu'elle me donne seule la certitude que mes discours produiront leur effet maximum, je fais rassembler dans mes réunions le plus grand nombre possible d'auditeurs de toutes sortes et les contrains à se fondre dans la masse, qu'ils le veuillent ou non : des intellectuels, des bourgeois aussi bien que des ouvriers. Je brasse le peuple et je ne lui parle que lorsqu'il est pétri en une seule masse. » Cité in *Hitler m'a dit*, chapitre XXV « Le secret de domination des masses ».

Chapitre 3 : Les mythes nazis

Les mythes sont des vecteurs constants aussi bien des sociétés archaïques que des sociétés modernes ; Pierre Ayçoberry les entend comme l'« ensemble des thèmes propres à entraîner les foules vers l'action et traités symboliquement dans des discours, des images et des rites⁵⁸ ». Les sociologues ont pu attribuer de multiples fonctions aux mythes⁵⁹ ; notamment, les mythes permettent d'expliquer le monde (les mythes cosmogoniques, par exemple, apportent une explication à l'origine du monde) ; l'élaboration de mythe ou de l'utopie permet également d'échapper au temps ou au moins de le maîtriser. De même, on a attribué aux mythes une fonction sociologique (ils unifient les croyances d'un même groupe) et psychologique (ils sont l'expression de conflits inconscients et permettent le dépassement de ces conflits). Si les formes des mythes archaïques sont différentes de celles des mythes modernes, les fonctions demeurent. L'idéologie nazie est de ce point de vue intéressante, car elle recèle de véritables structures mythiques (c'est-à-dire une organisation d'éléments à l'intérieur d'une thématique globale). Les grandes structures mythiques s'organisent autour de thèmes permanents : le prestige des origines (l'âge d'or ou la restauration de la pureté originelle), l'attente de la fin du monde (souvent eschatologique et apocalyptique), l'attente d'un sauveur (le messianisme), le royaume millénaire (le millénarisme), le paradis, le Complot, l'Unité, etc. Un discours mythique sera un discours où l'une ou l'autre de ces structures apparaîtra avec une évidence suffisante ; il s'agit ainsi de déceler de telles structures dans le discours national-socialiste. Avant toute chose, il ne faut pas négliger le fait qu'il y a eu un débat important sur le sujet de savoir si le national-socialisme peut être appréhendé en tant qu'idéologie; en effet, certains auteurs contestent l'harmonie et la cohérence de la pensée nazie : pour eux, il ne s'agirait donc pas d'une idéologie au sens propre du terme. Ainsi, Hermann

⁵⁸ Pierre Ayçoberry, *La société allemande sous le IIIe Reich, 1933-1945*, Paris, Editions du Seuil, 1998, p.77

⁵⁹ Jean-Pierre Sironneau, *Sécularisation et religions politiques*, 1982, éd. Mouton, La Haye

Rauschning⁶⁰ soutient que le national-socialisme n'est pas une idéologie mais la manifestation de techniques d'action révolutionnaires sur les masses et des appétits de toute puissance des grands dirigeants nazis. Il met notamment en avant les sources très diverses et parfois contradictoires de Hitler, souvent simplifiées à l'extrême (par exemple, les idées de Nietzsche). Ainsi, le nazisme puise des éléments dans les théories des mouvements pangermanistes, dans les courants antisémites et racistes aussi bien que dans les courants völkish ou chez les chrétiens-allemands. Cependant, cette idée a été remise en cause, notamment par Hannah Arendt⁶¹ : le nazisme a pour prétention, au mépris de l'expérience et des faits historiques⁶², de découvrir la vérité de la nature et de l'histoire en la déduisant d'un principe a priori, celui de l'idée raciste. Il s'agit donc d'un noyau dur qu'aucune expérience nouvelle ne peut modifier. Cette idée se ressent lorsqu'on lit le témoignage de Melita Maschmann⁶³ qui montre bien que l'expérience négative ne remet pas en cause le noyau central de l'idéologie. De même, certaines incohérences s'expliquent simplement par le fait que le régime nazi ne pouvait pas exprimer de façon trop explicite certains de ses objectifs, et devait parfois même les dissimuler ; c'est par exemple le cas de sa politique anti-ecclésiastique⁶⁴ ou encore de la résolution du « problème » juif.

Ainsi, bien qu'il existe des contradictions, on considère que la pensée national-socialiste peut être considérée comme une véritable idéologie, formant un tout cohérent et comportant des grands principes fondamentaux (l'idée de l'existence d'une race supérieure et de celle d'une anti-race, de la régénération du peuple par le sang, de la loi du plus fort pour la conquête de l'espace vital...). Il ne faut pas se limiter aux divergences exprimées dans les pensées particulières de Hitler, ou des grands dirigeants nazis tels que Rosenberg, Himmler ou Goebbels ; il s'agit en fait d'appréhender le national-socialisme dans son ensemble : ainsi, on peut le considérer

⁶⁰ Hermann Rauschning, *La révolution du nihilisme*, Paris, éditions Gallimard, 1980

⁶¹ Hannah Arendt, *Le système totalitaire*, Paris, éditions du Seuil, 1972

⁶² En effet, les historiens nazis n'ont pas hésité à modifier l'histoire afin de la faire « rentrer dans les moules » du national-socialisme. Sur ce point, voir dans le chapitre « Des analyses pour l'action 1922-1945 » le paragraphe sur le « nazisme négateur de l'histoire » in Pierre Ayçoberry, *La question nazie – Essai sur les interprétations du national-socialisme 1922-1975*, Editions du Seuil, 2^e éd., 1982

⁶³ Melita Maschmann, *Ma jeunesse au service du nazisme*, voir chapitre 6

⁶⁴ « J'abord aussi la question de savoir si nous devons, à l'occasion de la fermeture des maisons d'édition, laisser subsister quelques éditeurs chrétiens. Il [Hitler] approuve complètement ma tactique, qui consiste à temporiser sur la question des Eglises. Nous devons faire preuve de souplesse dans ces domaines et éviter de nous enfermer dans le dogmatisme », extrait du *Journal* de Goebbels (1933-1945), p. 94

comme un tout cohérent. C'est dans ce tout que l'on peut distinguer trois grandes structures mythiques reliées entre elles : le thème cosmogonique, le thème eschatologique, et enfin le thème messianique.

Le premier tend à expliquer l'origine de la société allemande (l'Age d'or) et sa pureté originelle qu'il faut restaurer. Le second prédit un bouleversement radical débouchant sur l'établissement d'un monde nouveau et millénaire. Le troisième, enfin, prône l'arrivée du Sauveur ou Messie chargé de guider le *Volk* vers cet idéal rédempteur.

1) Cosmogonie nazie, ou les mythes originels

Les mythes cosmogoniques, ou mythes de la création, décrivent la naissance de l'univers. Les mythes cosmogoniques tendent donc à décrire l'origine du monde mais aussi à expliquer son évolution. Généralement les plus importants dans une culture, ils servent ensuite de modèles, de référents pour les situations historiques à venir et pour les autres mythes. Ils entretiennent souvent des rapports étroits avec les religions ; en effet, de nombreux rites religieux reproduisent certains aspects ou détails des mythes⁶⁵. Le mythe des origines est ainsi essentiel, le présent n'ayant de valeur que dans le sens où il s'enracine dans ce passé originaire. On retrouve ainsi dans le nazisme la tentative de remplacer le mythe judéo-chrétien par un mythe d'origine indo-européenne, antérieur au christianisme, le « mythe aryen ». Léon Poliakov⁶⁶ explique comment ce mythe aryen a toujours été présent dans la société allemande, avec plus ou moins de force, et s'est épanoui avec le réveil des nationalismes. L'aryanisme devient alors une véritable mystique, avec notamment l'émergence d'associations, sortes de sociétés secrètes comme la société *Thulé Gesellschaft* ou de journaux comme la revue *Ostara* de Lanz von Liebenfels, chantre de l'aryanisme. L'idée qu'il faut fonder une nouvelle religion germanique se précise : de nombreux mouvements émergent, prônant le retour à une religion païenne pré-chrétienne. On retrouve une forte opposition entre les conceptions aryennes et les conceptions judéo-

⁶⁵ *Encyclopaedia Universalis*, article « Création – Les mythes de la création », Mircea Eliade, p. 656

⁶⁶ Léon Poliakov, *Le mythe aryen – essai sur les sources du racisme et des nationalismes*, Paris, éd. Complexe, 1987

chrétiennes : il s'agit de prôner la morale germanique de l'honneur et de l'héroïsme et de rejeter les sentiments chrétiens de péché, de faute, de pénitence, de pardon. L'image d'un homme déchu et chassé du paradis après avoir commis le péché originel se heurte avec celle d'un homme supérieur et héroïque. Pour les partisans de la *Deutschreligion*, le christianisme est une idéologie qui a perverti le peuple allemand en lui inculquant des idées de faiblesse et de soumission. L'homme aryen, au contraire, n'est pas faible : il est fort, héroïque, tragique et sait être cruel. « L'Homme nouveau vit au milieu de nous », dit Hitler, « tremblant d'une ardeur extatique ». « Il est là. Cela vous suffit-il ? je vais vous dire un secret. J'ai vu l'homme nouveau. Il est intrépide et cruel. J'ai eu peur devant lui.⁶⁷ », « Dans mes « Burgs » de l'Ordre, nous ferons croître une jeunesse devant laquelle le monde tremblera. Une jeunesse violente, impérieuse, intrépide, cruelle. C'est ainsi que je la veux ; elle saura supporter la douleur. Je ne veux en elle rien de faible ni de tendre. Je veux qu'elle ait la force et la beauté des jeunes fauves. Je la ferai dresser à tous les exercices physiques. Avant tout, qu'elle soit athlétique : c'est là le plus important. C'est ainsi que je purgerai la race de ses milliers d'années de domestication et d'obéissance⁶⁸ ». Ainsi, on tente d'écarter la culture judéo-chrétienne pervertissant le *Volk* au profit d'une culture « originelle », celle des ancêtres purs germains. « Les Allemands, et particulièrement la jeunesse allemande, ont réappris à revaloriser l'homme au point de vue racial ; ils ont commencé à se détourner de la doctrine chrétienne, qui a dominé l'Allemagne pendant plus de mille ans, provoqué la ruine de notre peuple sur le plan racial et aurait fini par provoquer la disparition de notre race⁶⁹ » affirme Himmler aux Jeunesses hitlériennes. « Nous devons en finir de manière encore plus déterminée avec le christianisme. Nous devons en en finir avec ce christianisme, avec cette peste, la pire maladie qui nous ait atteint dans toute notre histoire, qui a fait de nous les plus faibles dans tous les conflits.⁷⁰ » On retrouve nettement ici l'influence de la pensée - déformée - de Nietzsche chez les dirigeants nazis. Ainsi, Nietzsche dresse un tableau accablant de la modernité. Nietzsche interprète la décadence de la société en fonction de sa théorie de

⁶⁷ Hermann Rauschning, *Hitler m'a dit*, Paris, Librairie Somogy, collection Coopération, Paris, 1939, chapitre XL « L'élevage du surhomme »

⁶⁸ Idem, chapitre XLI « Révélation sur la doctrine secrète »

⁶⁹ Discours prononcé par Himmler devant les Jeunesses Hitlériennes, le 22 mai 1936 (pour les discours de Himmler, se référer à l'ouvrage *Discours secrets*, éd. Gallimard, 1978)

⁷⁰ Discours prononcé par Himmler devant les généraux et les chefs de services de la SS et de la police au foyer des aviateurs de Berlin, le 9 juin 1942

la volonté de puissance : la morale est la production idéologique du décadent, lequel, à son tour, n'est que le porte parole d'un certain type de vie. Il reproche ainsi à la morale chrétienne de jouer un rôle essentiel dans l'amollissement de l'homme. Le surhomme se distingue par une totale liberté à l'égard des valeurs traditionnelles. « Il aspire à la force, la vitalité, la puissance. A lui s'opposent les hommes du troupeau, qui se plient encore à la dictature d'un Dieu (inventé) et prônent une morale de la faiblesse et du sentiment⁷¹ ». Il affirme également qu'il ne peut y avoir de surhomme concevable sans une culture sélective, occupée à ennoblir le corps, et sans une politique qui sauvegarde la hiérarchie. La démocratie est de ce point de vue le pire des régimes puisqu'elle accorde des droits égaux à des individus inégaux, et pousse ainsi au pouvoir des médiocres, représentants du grand nombre. Pour lui, le socialisme perpétue le mensonge chrétien d'égalité : le surhomme est supérieur, il doit donc avoir le pouvoir⁷². On retrouve donc que l'idée que la société est décadente car imprégnée de valeurs morales accentuant la faiblesse des individus. Mais Nietzsche fait référence à un Eternel Retour, un ordre nouveau où le surhomme rachète le passé. « La tâche assignée à la Culture consiste à exploiter les coups de chance qui, ici et là dans l'histoire, ont produit des types humains supérieurs et à les sélectionner avec méthode. Une semblable tâche requiert le bouleversement de notre idéal de culture, celui-ci n'ayant été, jusqu'à présent, qu'un idéal de domestication qui provoquait l'hypertrophie de la conscience morale au détriment de la sexualité, au goût de la compétition et de l'égoïsme constructif. Seule une culture noble, axée sur le respect de la hiérarchie, prépare l'avènement du surhomme, parce qu'elle réhabilite le mal, c'est-à-dire les passions dangereuses que l'on a cherché à tuer au lieu de comprendre qu'elles sont l'aiguillon de la volonté de puissance.⁷³ » Cependant, il faut bien noter que chez Nietzsche, le caractère de surhomme n'est pas déterminé par des éléments génétiques ; c'est d'ailleurs l'intellectuel qui est le plus à même d'être surhomme, tandis que dans le national-socialisme, c'est la puissance de combat qui est mise en valeur ; les capacités intellectuelles ne constituent pas une qualité primordiale. De

⁷¹ Peter Kunzmann, Franz-Peter Burkard, Franz Wiedmann, *Atlas de la philosophie*, Paris, collection La poche, 1993

⁷² Jean Granier, article « Nietzsche », in *Encyclopaedia Universalis*, Paris, vol.16, p. 196-202

⁷³ Idem

plus, il faut préciser que Nietzsche fait un « appel à la spiritualisation de l'homme », et non au « dévergondage des instincts⁷⁴ ».

C'est particulièrement chez des hommes comme Himmler et Rosenberg que se retrouve l'exaltation du « nordisme », rattachant le culte nazi du sang et de la race aux vieux récits mythiques germains (il est à noter que Hitler ne s'intéressait pas particulièrement aux mythes germains mais admirait grandement les civilisations antiques romaine et surtout grecque⁷⁵. De plus, méprisait les courants prônant le retour à une religion païenne). Deux thèmes sont notamment récurrents : l'ancêtre primordial et l'exaltation du héros noble.

Tout d'abord, l'ancêtre a un rôle central : il s'agit en effet de renouer avec l'ancêtre Germain, gage de « pureté raciale ». L'antique communauté germanique constitue un idéal à prendre pour modèle, un peuple uni et « pur » vers lequel il faut tendre à nouveau en éliminant les éléments de « souillure » qui se sont infiltrés dans le *Volk* allemand du fait de la pensée judéo-chrétienne. Ainsi pour Rosenberg, l'histoire de l'humanité n'est que l'histoire de la dégénérescence du peuple pur originel, vers lequel il faut revenir afin d'assurer le salut du peuple allemand. Le rôle du sang est capital : c'est en effet le sang qui permet de régénérer le *Volk* ou qui peut au contraire provoquer sa chute. De nombreuses cérémonies attribuent ainsi un rôle central au sang devenu sacré (la célébration du *Blutfahne* en est l'exemple le plus frappant⁷⁶). De même, les événements pouvant affecter « la pureté » du peuple sont pris en charge : ainsi, le mariage est central, puisque c'est du mariage que va être issue la descendance et donc la nouvelle génération allemande. Dans la SS, il faut obtenir une autorisation avant de pouvoir se marier, après avoir fourni des certificats médicaux, des arbres généalogiques et des photographies⁷⁷. Himmler affiche clairement la volonté de créer

⁷⁴ Idem

⁷⁵ « Quant aux fouilles préhistoriques que Himmler faisait faire par des savants, Hitler ne leur épargnait pas non plus ses sarcasmes. “Pourquoi rappeler au monde entier que nous n'avons pas de passé ? Il ne suffit donc pas que les Romains aient déjà été de grands constructeurs à l'époque où nos ancêtres habitaient des cabanes en torchis et à s'enthousiasmer à chaque morceau de terre cuite ou à chaque hache de pierre. La seule chose que nous prouvons par là, c'est que nous brandissions des haches de pierre et que nous nous accroupissions autour de feux de camps, quand la Grèce et Rome se trouvaient déjà au stade suprême de leur culture. Nous aurions en fait toutes les raisons pour faire le silence sur ce passé.” », in Albert Speer, *Au cœur du IIIe Reich*, Paris, éditions Fayard, 1969, p.136

⁷⁶ Voir le chapitre suivant

⁷⁷ Pour un long développement sur l'idée de race et de sa préservation, se référer à l'ouvrage de Cornelia Essner et Edouard Conte, *La Quête de la Race – une anthropologie du nazisme*, 1995, Paris, éd. Hachette

un « ordre », une noblesse nazie exclusivement composée d'éléments « purs ». Il s'agit également de « réactiver » les sentiments primitifs de la population allemande, et très particulièrement de la paysannerie, qui est sensée avoir gardé ancrée en elle l'antique culture sous le vernis de la chrétienté. Ainsi, l'ancêtre est élevé au rang de la perfection, voire au rang du dieu qu'il faut imiter. Cette idée se retrouve clairement dans les discours de Himmler : « Tout ce que nous faisons doit être justifié par rapport à notre race et par rapport à nos ancêtres. Si nous ne retrouvons pas cette attache morale, la plus profonde et la meilleure parce que la plus naturelle, nous ne serons pas capables à ce niveau de vaincre le christianisme et de constituer ce Reich germanique qui sera une bénédiction pour la terre entière. En tant que peuple, tel est notre devoir sur la terre. Depuis des millénaires, c'est le devoir de la race blonde que de dominer la terre et de toujours lui apporter bonheur et civilisation.⁷⁸ »

D'autre part, le thème de l'exaltation du héros noble est également très prisé. Les qualités primordiales sont les qualités chevaleresques du Moyen Age : noblesse héroïque, courage, fidélité, honneur. Himmler exprime clairement le désir de diriger une SS s'apparentant à une noblesse de type chevaleresque avec comme modèle le chevalier Parsifal. « Fidélité, fidélité inconditionnelle au Führer. La devise qu'il nous a donnée pour vous reconnaître en elle : « Mon honneur est la fidélité », doit vous servir de fil directeur. [...] Votre fidélité doit venir du cœur et non de l'esprit, car ce dernier est bien souvent mauvais conseiller. Lorsqu'on a juré fidélité, on doit rester fidèle, que cela tourne à notre avantage ou à notre désavantage.⁷⁹ »

Parallèlement à l'établissement de cette élite nationale-socialiste, on place au rang de héros voire de martyr certaines figures du mouvement « tombées pour la cause ». Jay W. Baird analyse en profondeur l'histoire de ces hommes souvent médiocres élevés au rang de héros et de martyrs⁸⁰. Le plus frappant est probablement le mythe mis en place par Goebbels qui se dégage autour de la personne de Horst Wessel⁸¹, SA assassiné en 1930 et célébré comme un noble combattant mort dans l'héroïsme. Horst Wessel devint une véritable légende, la source d'un mythe célébré à travers des

⁷⁸ Discours prononcé par Himmler devant les généraux et les chefs de services de la SS et de la police au foyer des aviateurs de Berlin, le 9 juin 1942

⁷⁹ Discours prononcé par Himmler devant le 99^e régiment SS à Znaïm (Sudètes), le 11/12/1938

⁸⁰ Baird Jay W., *To die for Germany – Heroes in the Nazi Pantheon*, Bloomington, Indiana University Press, 1990

⁸¹ Baird Jay W., « Goebbels, Horst Wessel, and the Myth of Resurrection and Return », *Journal of Contemporary History*, 17/4 (octobre 1982), p. 647

chansons et des poésies, mais aussi par un film biographique et des rituels au sein du parti. Des parcs, des places et même des unités des forces allemandes et italiennes furent nommées d'après lui, et sa tombe fut considérée comme un véritable mausolée nazi jusqu'en 1945. Une chanson qu'il avait composée devint l'hymne du parti (le *Horst Wessel Lied*), et il devint l'emblème de qualités telles que la bravoure, la camaraderie, l'amour de la patrie ou le sacrifice pour le Volk et le Führer. L'apogée du mythe se situe au 22 janvier 1933, jour commémoratif de Horst Wessel où une mise en scène très élaborée fut mise en place : le SA est élevé au rang de martyr. Le film qui lui est consacré en 1933 dépeint un Horst altruiste, passionné et qui, mourant, prononcera péniblement sa dernière parole : « Deutsch...land ! » ; dans le film, suite au discours prononcé par Goebbels sur sa tombe, un miracle se produit : le héros ressuscite, brandissant un drapeau à croix gammée, et revient célébrer le triomphe du parti avec ses camarades SA marchant sur la porte de Brandebourg, symbolisant ainsi l'immortalité de Wessel par la réalisation du but pour lequel il a donné sa vie⁸².

Les dirigeants nazis font donc appel à de grandes figures héroïques tout comme à un « mythe aryen » et à la restauration de la pureté originelle ; en cela, ils ont su offrir un dérivatif aux frustrations des citoyens déracinés et à ceux qui rejetaient l'industrialisation et l'urbanisation, symbole d'une modernité mal vécue⁸³.

2) Eschatologie nazie, ou l'Apocalypse

« Un thème qui revenait souvent dans ses propos, c'est ce qu'il appelait le « tournant décisif du monde » ou la charnière des temps. Il y aurait un bouleversement de la planète que nous autres, non-initiés, ne pouvions comprendre dans son ampleur. Hitler parlait comme un voyant.⁸⁴ »

⁸² Voir l'article de Jay W. Baird « Goebbels, Horst Wessel, and the Myth of Resurrection and Return », *Journal of Contemporary History*, 17/4 (octobre 1982),

⁸³ Pour une analyse plus précise des rejets de l'urbanisation et de la modernité, lire les chapitres de George Mosse « Du romantisme au Volk » et « Redécouverte des anciens Allemands » à propos des mouvements völkisch (*Les racines intellectuelles du Troisième Reich – la crise de l'idéologie allemande*, éd. Calmann-Lévy, 2006)

⁸⁴ Hermann Rauschning, *Hitler m'a dit...* op.cit., chapitre XL « L'élevage du surhomme »

Les mythes eschatologiques, ou mythes de la fin du monde, décrivent la fin du monde actuel et le renouveau de celui-ci. La description de la fin du monde, cataclysme final, conflagration universelle ou ultime bataille des dieux, est présente dans l'ensemble de la mythologie indo-européenne, et notamment dans sa branche germanique. Il s'agit également de fournir une explication au destin posthume de l'être humain (continuité de l'existence de l'âme ou retour sur terre après un jugement dernier).

Il existe une complémentarité temporelle entre le mythe cosmogonique et le mythe eschatologique puisque l'un décrit le prestige des commencements tandis que l'autre annonce la fin du monde comme condition du royaume à venir. L'eschatologie traite en fait moins d'une fin que de la certitude d'un nouveau commencement (souvent lié à la venue ou au retour d'un messie). Ainsi, les thèmes eschatologiques sont liés de près avec les mythes de la naissance et de la renaissance. Dans l'idéologie national-socialiste, la destruction du monde ancien se traduit par l'avènement d'un royaume millénaire fondé sur la restauration de l'homme dans sa pureté originelle. Il y a ainsi une complémentarité entre l'idéal cosmogonique et sa renaissance à travers le nouveau royaume à venir : les emprunts se font à la fois au mythe aryen et au millénarisme chrétien. Le nazisme s'est notamment réclamé de la tradition millénariste médiévale - Rosenberg se réclame explicitement dans *le Mythe du XXe siècle* des mystiques du XVIe siècle, avec un hommage particulier aux Bégards, aux Béguines et aux Frères du Libre Esprit⁸⁵. Pour François Bédarida⁸⁶, il s'agit d'un véritable « kérygme » nazi : une « proclamation de la bonne nouvelle, c'est-à-dire d'une doctrine de salut qui arrache à l'erreur, aux ténèbres, au mal », et donc une prédication salvifique. Ce kérygme eschatologique annonce l'avènement d'un nouveau millénaire, dont François Bédarida dégage quatre paramètres : un salut de type collectif (la promesse de bonheur n'est pas individuelle mais étendue à toute la communauté aryenne) ; un destin terrestre (la réalisation du royaume à venir adviendra sur cette terre et non dans l'au-delà⁸⁷) ; une transformation totale de la vie

⁸⁵ Se référer à Norman Cohn, *Les Fanatiques de l'Apocalypse – Courants millénaristes révolutionnaires du XIe au XVIe siècle avec une postface sur le XXe siècle*, Paris, éditions Julliard, Dossiers des « Lettres nouvelles », 1957

⁸⁶ François Bédarida, *Kérygme nazi et religion séculière*, Revue Esprit du mois de janvier 1996, p. 89

⁸⁷ Se référer à la troisième partie

grâce au triomphe du bien et à la promotion de l' « Homme nouveau » ; une temporalité imminente.

Le thème fondamental est donc celui de la proclamation d'un monde à venir, le « Reich pour mille ans ». Ce nouveau Reich serait dominé par « l'Homme nouveau » constituant la race des seigneurs, qui dominerait toutes les autres races jugées inférieures. Il est intéressant de noter que dans le millénarisme nazi, la promesse de domination collective remplace l'habituelle promesse de réconciliation dans la jouissance heureuse de biens matériels. Il ne s'agit pas d'un monde où chacun vivrait dans l'aisance et la liberté, mais d'un monde hiérarchisé où l'homme aryen dominerait en toute légitimité l'esclave issu d'une race inférieure.

La venue de ce royaume n'est pas acquise, mais doit se faire par un gigantesque combat manichéen entre la race supérieure assimilée au Bien et les races parasites (ou anti-races) assimilées au Mal : « Le Juif accomplit sa funeste mission jusqu'au jour où une autre puissance se dressera contre lui et le rejettera, après une lutte féroce, lui l'assaillant des cieux, chez Lucifer » écrit Hitler dans *Mein Kampf*⁸⁸. Ainsi, l'aryen doit combattre le Juif pour établir son règne mais aussi pour sauvegarder sa propre existence : il s'agit d'un combat vital⁸⁹ ; en effet, la « race juive » se mêle à la population allemande et conduit à sa déchéance voir à sa disparition en l'avalissant. De prétendues théories biologiques viennent alimenter cette idée du Juif comme représentant du mal suprême, un danger qu'il faut écarter à n'importe quel prix au nom de sa propre sécurité. Par exemple, la théorie de la télégonie prétend qu'une femme allemande ayant eu des rapports sexuels avec un homme juif, ne serait-ce qu'une seule fois, sera « souillée » à jamais. Ainsi, tous les enfants que cette femme mettrait au monde, même issus d'une union parfaitement « aryenne », seraient « contaminés » à leur tour. Ces idées délirantes sont notamment illustrées par des romans : par exemple le roman d'Artur Dinter intitulé *Le Péché contre le Sang* (1917) où le mari aryen d'une jeune allemande découvre avec horreur que le bébé qu'elle a mis au monde est un enfant difforme et très brun, celle-ci ayant été fiancée à un homme juif par le passé⁹⁰. Le peuple juif est ainsi considéré comme une anti-race,

⁸⁸ Adolf Hitler, *Mein Kampf*, traduction française, Paris, Nouvelles éditions latines, 1934, p.751

⁸⁹ « Si le Juif, à l'aide de sa doctrine marxiste, conquiert les peuples de la terre, sa couronne sera la danse macabre de l'humanité, et cette planète sera vide à nouveau de tout être humain, tandis qu'elle voguera à travers l'éther, comme il y a des millions d'années », Hitler, *Mein Kampf*, p.70

⁹⁰ Cornelia Essner et Edouard Conte, *La Quête de la Race... op. cit.*, 123

assimilée à une grande menace et à l'incarnation du Mal absolu. Il ne s'agit pas d'une minorité ethnique mais d'une « race » fomentatrice d'un complot visant à la « contamination » du peuple aryen et donc à terme sa disparition, et ce au-delà des frontières : la « juiverie internationale ». Rosenberg considère d'ailleurs qu'il ne s'agit pas d'un problème spécifiquement allemand, mais qu'il concerne également d'autres nations, l'Angleterre particulièrement. La perception du peuple juif comme Antéchrist prend une forme particulièrement explicite dans les commentaires faits aux *Protocoles des Sages de Sion*, célèbre pamphlet prétendant contenir un plan détaillé pour l'établissement d'une domination juive sur toutes les nations de la terre, plan qu'un groupe de Juifs aurait établi en 1897. Faux vulgaire, il commença à exercer son influence lorsqu'un prophète russe itinérant et bizarre l'incorpora dans un ouvrage religieux écrit par lui sur la venue imminente de l'Antéchrist⁹¹. *Les Protocoles* connurent ensuite une très vaste diffusion et furent largement introduits par les nazis. L'historien Henri Rollin déclare ainsi à la veille de la seconde guerre mondiale qu'« on pouvait considérer les *Protocoles* comme l'ouvrage le plus répandu au monde après la Bible...en Allemagne surtout cet apocryphe est devenue la base d'une mystique aveugle, passionnée, agressive... empreinte de ce même messianisme qu'inspire à l'ardeur fanatique des néophytes la conviction sacrée dévolue par le destin...⁹² » : le Juif, démon, doit être vaincu par les sauveurs désignés par Dieu pour délivrer l'humanité aryenne, qui seule compte. Le commentaire que Rosenberg écrit aux *Protocoles* ne laisse pas de doute à ce sujet : « Tandis que s'effondre l'univers, une ère nouvelle s'instaure...Un des signes précurseurs de la lutte imminente pour le nouveau régime mondial est l'identification du démon qui est cause de nos maux actuels. Alors s'ouvre la voie des temps nouveaux⁹³ ».

Pour remporter ce combat vital et salvateur, tous les moyens sont donc permis. La violence et la guerre sont purificatrices voire rédemptrices puisqu'elle permettent au peuple allemand de se débarrasser de ses « éléments impurs ».

⁹¹ Norman Cohn, *Les Fanatiques de l'Apocalypse – Courants millénaristes révolutionnaires du XIe au XVIe siècle avec une postface sur le XXe siècle*, Paris, éditions Julliard, Dossiers des « Lettres nouvelles », 1957, « Conclusions »

⁹² Henri Rollin, *L'Apocalypse de notre temps*, Paris, 1939, p. 40, cité in Norman Cohn, *Les Fanatiques...*op.cit., « Conclusions »

⁹³ Rosenberg, *Die Protokolle der Weisen von Zion und die jüdische Weltpolitik*, Munich, 1933, p.133, cité in Norman Cohn, *Les Fanatiques...*op.cit., « Conclusions »

Nicholas Goodrick-Clarke⁹⁴ relève que la croisade nazie présente des similarités avec certains thèmes de l'Apocalypse. Le Reich de mille ans s'apparente bien sûr au millenium décrit dans l'Apocalypse ; de même, on y retrouve le combat final du bien contre le mal : le peuple juif, anti-race, prend la place de l'Antéchrist, ennemi suprême qui resurgit au moment du combat ultime. La destruction des armées sataniques dans le lac de feu peut être assimilée à la destruction de la race maudite dans les camps de concentration et les camps d'extermination. La ville de Berlin, dont Hitler voulait faire la nouvelle Paris ou la nouvelle Vienne en modifiant radicalement les plans de la ville et son architecture, s'apparente à la nouvelle Jérusalem, berceau du nouveau monde. Cependant, si les emprunts sont nombreux, il existe des différences fondamentales entre les deux eschatologies. L'eschatologie nazie, on l'a dit, prédit l'avènement d'un royaume hiérarchique, où l'Homme Nouveau aura vaincu son ennemi racial, aurait retrouvé sa pureté originelle, conquis son espace vital et pourrait alors donner la pleine mesure de son « génie créateur ». En revanche, le monde promis par l'eschatologie chrétienne propose un monde où les justes vivent dans la paix, dans l'harmonie et l'abondance matérielle. Il n'existe pas de hiérarchie entre les justes, qui sont ceux qui se conduisent selon la volonté de Dieu, par opposition au coupable ou au méchant qui ne respecte pas la justice. La justice comporte le droit du petit, du pauvre, de la veuve, de l'orphelin ; le juste la respecte alors que le méchant la transgresse⁹⁵. Dans le paradis nazi, c'est le sang sacré qui détermine le bon et le mauvais, pas le comportement. La justification ne peut se faire que par la filiation, et non par la foi, car pour accéder au divin il faut posséder le sang divin : la supériorité est biologique et non morale. Si l'on peut établir de nombreux parallèles entre les deux mythiques, il faut donc garder à l'esprit la différence fondamentale qui les distingue.

Tout comme les thèmes cosmogoniques, le millénarisme nazi a pu s'offrir comme une nouvelle voie pour la population allemande de l'entre-deux-guerres. C'est lorsqu'on se replonge dans le contexte de l'époque et qu'on analyse le mal-être d'Allemands affrontant une grave crise économique et rejetant une démocratie mal

⁹⁴ Goodrick-Clarke Nicholas, *Les racines occultistes du nazisme – Les Aryosophistes en Autriche et en Allemagne 1890-1935*, Paris, éd. Pardès, 1985, « Conclusion »

⁹⁵ Maurice Carrez, *Dictionnaire de culture biblique*, éditions Desclée de Brouwer, Paris, 1993, article « Justice », p. 187

acceptée que l'on peut comprendre l'emprise de ce millénarisme. Tout au long des années 1920 et au début des années 1930, des millions d'Allemands sont en proie au désarroi et à l'angoisse⁹⁶ : beaucoup attendent une foi nouvelle, nationale, communautaire et identitaire. Il faut donc replacer la séduction du mythe eschatologique nazi dans son contexte : l'annonce de la fin de l'ordre existant pour l'avènement d'un royaume millénaire radieux, dominé par la communauté allemande épurée (et donc revenue à ses glorieuses origines) prend une dimension très attirante pour beaucoup d'Allemands.

3) Messianisme nazi : l'attente et l'arrivée du Sauveur

« Mais nous ne devons jamais oublier ceci : ce n'est qu'à des intervalles de milliers d'années que le Destin, que le Seigneur dans sa bonté, envoie à un peuple un homme tel qu'Adolf Hitler. [...] Nous ne pouvons attendre, nous ne pouvons avoir la témérité de penser que dans les siècles ou les millénaires à venir un autre Adolf Hitler surgira, qui possèdera la même grandeur, la même force et le même cœur que lui. »⁹⁷

Le messianisme reprend l'idée que la venue du nouveau royaume sera l'œuvre d'un envoyé de Dieu, roi-rédempteur, sauveur ou juge suprême. Cette figure du Messie a toujours été présente dans les pays chrétiens, souvent confondue avec le personnage mythique de l'empereur endormi. Ainsi, le mythe du Führer n'a pas été inventé par Hitler ou par Goebbels ; depuis le début du 19^e, il est particulièrement mis en avant en Allemagne, dans les racines de la tradition romantique et conservatrice opposée au modèle démocratique français (notamment par le culte de Bismarck). « L'idéal aristocratique était en vogue. L'esprit du « Führer », tel qu'on le prônait dans les associations de jeunesse [...] et dans l'armée était devenue une religion. Les prophètes aux pieds nus, qu'ils aient voulu changer la vie ou chercher la vérité, étaient aussi

⁹⁶ Voir le chapitre « Le nazisme comme tentation » de Fritz Stern dans *Rêves et Illusions – Le drame de l'histoire allemande*, Paris, Les Grandes Traductions, éd. Albin Michel, 1987,

⁹⁷ Discours de Heinrich Himmler prononcé devant des généraux à Sonthofen, le 05/05/1944

appréciés que les jacobins nationaux-populistes et les chefs des corps francs⁹⁸ ». Comme le décrit Peter Reichel, le mythe du Führer se constitue à partir des élections de 1930, puis s'alimente après l'accession à la chancellerie de Hitler, notamment grâce aux nombreuses et grandioses manifestations. Le mythe du Führer, comme on l'a souvent souligné, tient en grande partie du fait que la population lui attribuait les réussites politiques, militaires et économiques tandis qu'elle rejetait les échecs sur les « faisans dorés », « ronds-de-cuir » du Parti⁹⁹. Hitler lui-même se proclamait comme une figure messianique : « il faut que je libère le monde de son passé historique. Les nations sont les matériaux visibles de notre histoire. Il faut donc que je brasse ces nations, que je les remoule dans un ordre supérieur, si je veux mettre une fin au chaos d'un passé historique devenu absurde. Pour accomplir cette tâche, la notion de race est tout à fait utilisable.¹⁰⁰ »

De même, Hermann Rauschning note à plusieurs reprises que Hitler se considérait comme un homme envoyé par la Providence avec pour destin de révolutionner le monde : « Il ne s'expliquait que par l'action de forces cachées la merveille de son propre destin. Il attribuait à ces forces sa vocation surhumaine d'annoncer à l'humanité un évangile nouveau.¹⁰¹ [...] Ce qui n'est pas douteux, c'est qu'il se tient pour un prophète, dont le rôle dépasse de cent coudées celui d'un homme d'Etat. Aucun doute qu'il ne se prenne tout à fait au sérieux comme l'annonciateur d'une nouvelle humanité.¹⁰² »

Cela se traduit notamment par l'emploi d'un langage de prophète dans ses discours¹⁰³, agrémentés de références à des passages des Evangiles selon Saint Luc et Saint Jean. Hermann Rauschning fait référence au testament de Hitler qui illustre parfaitement ce sentiment messianique ; en effet, celui-ci est obsédé par l'idée qu'il n'aura pas le temps « d'achever son œuvre ». On trouve de nombreuses références à cette angoisse dans les témoignages des proches de Hitler (Goebbels, Speer, von Schirach...).

⁹⁸ Peter Reichel, *La fascination du nazisme*, Paris, éditions O. Jacob, 1993, « La personnification de la politique : Hitler et le mythe du Führer »

⁹⁹ Se référer au chapitre 7

¹⁰⁰ Hermann Rauschning, *Hitler m'a dit*, .op.cit., chapitre « L'élevage du surhomme »

¹⁰¹ Idem

¹⁰² Idem

¹⁰³ « Que vous m'avez trouvé jadis et que vous croyiez en moi a donné à votre vie un nouveau sens, lui a fixé une nouvelle mission ! Et il fallu que je vous trouve pour pouvoir vivre et mener mon combat ! » cité in Peter Reich, *La fascination du nazisme*, op.cit.

« Il rêve qu'un troisième septennat lui soit accordé pour accomplir sa tâche la plus haute : la prédication, l'annonciation de la foi nouvelle, la naissance de l'ère hitlérienne qui succèdera à l'ère chrétienne pour des milliers d'années. [...] Enfin, aux dernières pages, la chose la plus importante : l'annonciation religieuse, les premières phrases balbutiées du nouveau Livre Saint qu'il veut offrir au monde s'il reste en vie. Mais il ne restera pas en vie. Il le sent. Il est marqué par la mort. D'autres que lui devront achever son œuvre.¹⁰⁴ »

L'idée d'un rôle messianique a donc pour source la conviction de Hitler lui-même. Mais ce sentiment est fortement renforcé par les partisans qui ont la certitude d'avoir affaire à un nouveau Messie. Ainsi, Goebbels parle dans son journal d'un « *deus ex machina* », vivant dans les nuages mais « déjà si souvent descendu des nuées¹⁰⁵ ». C'est en particulier après l'attentat commis contre Hitler en juillet 1944 que celui-ci apparaît comme un être protégé par la Providence. Il est en effet très étonnant que celui-ci s'en soit sorti quasi indemne, alors que la plupart des personnes présentes à ce moment trouvèrent la mort. Goebbels écrit à cette occasion dans son journal qu'« il faut attribuer à l'intervention de la Providence le fait que le Führer n'ait pas été victime de l'attentat. Il était écrit que nous ne le perdrons pas et, en effet, nous ne l'avons pas perdu. Le destin l'a préservé en vue de hautes missions à l'avenir¹⁰⁶. [...] On ne peut qu'être profondément heureux à la pensée que le Führer s'en soit tiré à si bon compte. [...] Je suis ému au plus profond de mon être de le voir devant moi, parfaitement sain et sauf. Cette scène ne manque pas d'une certaine solennité. J'ai le sentiment de me trouver face à un homme qui travaille sous la protection de Dieu.¹⁰⁷ » De même, et de façon très manifeste, Robert Ley proclame sa foi en le Messie Hitler :

« Adolf Hitler ! Nous sommes liés à toi seul ! En cette heure, nous voulons renouveler notre serment : nous croyons sur cette terre en Adolf Hitler seulement. Nous croyons que le national-socialisme est la seule foi porteuse de salut [*allein seligmachender Glaube*] pour notre peuple. Nous croyons qu'il existe un Seigneur Dieu [*Herrgot*] qui nous a créés, qui nous guide, qui nous oriente et qui nous bénit

¹⁰⁴ Idem, p. 316

¹⁰⁵ Joseph Goebbels, *Journal 1943-1945*, op.cit. p. 739, le 28 mars 1945

¹⁰⁶ Idem, p.558 (23 juillet 1944)

¹⁰⁷ Idem, p.537

manifestement. Et nous croyons que ce Seigneur Dieu nous a envoyé Adolf Hitler pour que l'Allemagne devienne un fondement pour toute l'éternité. »¹⁰⁸

Leni Riefenstahl également fait de Hitler un dieu descendu sur la terre dans son long-métrage « *Le triomphe de la volonté* » : lors des premières séquences, Hitler est montré planant dans un avion au-dessus des nuages, qui s'effacent au fur et à mesure que l'appareil descend sur la ville, pour finalement laisser place au soleil. La réalisatrice écrit elle-même à propos de cette scène, dans un ouvrage publié en 1935 consacré au film que « Le soleil disparut derrière les nuages. Mais lorsque le Führer arrive, les rayons du soleil traversent le ciel, le ciel hitlérien !¹⁰⁹ ».

Ainsi, la figure du Führer a rassemblé toutes sortes de projections mythiques, dérivées de la figure messianique : la communauté populaire trouvera le salut dans le royaume millénaire à venir, grâce au Führer envoyé par des forces supérieures et sous son égide. C'est de cette idée que part un culte divinisateur du Führer : puisqu'on considère que sa destinée est divine et suprême, lui-même doit être érigé à un niveau supérieur¹¹⁰.

¹⁰⁸ Discours de Robert Ley du 10 février 1937, cité in Edouard Conte et Cornelia Essner, *La Quête de la race*, op.cit., p.21

¹⁰⁹ *Hinter den Kulissen des Reichsparteitagfilms*, Munich, 1935, cité in Adelin Guyot et Patrick Restellini, *L'art nazi – Un art de propagande*, Paris, éditions Complexe, 1987, p. 90

¹¹⁰ Voir chapitre 7

Chapitre 4 : rituels nazis et dimension communiale

« Toute révolution crée de nouvelles formes, de nouveaux mythes et de nouveaux rites : il faut utiliser et transformer de vieilles traditions. Il faut créer de nouvelles fêtes, de nouveaux gestes et de nouvelles formes pour qu'ils deviennent eux-mêmes à leur tour une tradition [...] Nous jouons sur toutes les cordes de la lyre : de la violence à la religion, de l'art à la politique¹¹¹ ».

Comme l'indique cette phrase prononcée par Mussolini, les régimes fascistes ont instauré nombre de fêtes et de rituels afin de créer une nouvelle « tradition ». Par là, il s'agissait d'imprégner la vie quotidienne de la « foi » en le mouvement et de l'exalter par des grandes manifestations. C'est particulièrement le nazisme qui a développé ce type de rites et de cérémonies, sous l'égide de grands metteurs en scène tels que Joseph Goebbels ou Albert Speer. Dans ce chapitre, on s'attachera d'abord à décrire la dimension rituelle du régime nazi : de nombreuses célébrations ont été mises en place et ponctuent le calendrier nazi du début à la fin de l'année. Mais ces célébrations ne se limitent pas au calendrier annuel, et c'est la vie même qui est régie par différents rites de passage, comme la naissance, le mariage ou la mort. De plus, nombreuses sont les fêtes dont l'un des buts inavoué est de se substituer aux célébrations chrétiennes. Le régime cherche à attirer les fidèles vers les nouvelles manifestations de façon à ce qu'ils délaissent les cultes traditionnels.

On verra ensuite plus en détail le cérémoniel lui-même : des mises en scènes extraordinaires sont en effet déployées dans le but d'impressionner le spectateur. Plus que cela, on cherche à le plonger dans un véritable état de transe, dans une communion avec ses semblables, mais aussi avec le Führer ; c'est-à-dire que l'on cherche à créer la *Volksgemeinschaft* tant invoquée par l'idéologie national-socialiste pour finalement concrétiser la devise « *Ein Reich, ein Volk, ein Führer* ».

¹¹¹ Citation de Mussolini, in Peter Reichel, *la fascination...* op.cit chapitre 5 « Magie politique et pouvoir militaire »

1) Les fêtes et les rituels nazis

Le régime nazi se caractérise par la mise en place de nombreuses fêtes et célébrations ; on en distingue deux types : les premières s'identifient à des rites de passages (les *Lebensfeiern*) tandis que les secondes sont des manifestations menées à grande échelle (les *Jahresfeiern*).

- *Les Lebensfeiern*

Le mouvement a tenté d'instaurer son « culte brun¹¹² » par la mise au point de cérémonies, en principes privées, devant solenniser les grandes étapes de l'existence du citoyen et dites *Lebensfeiern* ou Fêtes de la vie. C'était surtout la jeunesse qui était ciblée (d'une part en raison de l'importance que le parti attribuait à la jeunesse, mais aussi du fait de l'existence d'un conservatisme religieux dans les milieux ruraux ainsi qu'un certain dédain de la part de la classe bourgeoise). Il s'agissait notamment de renforcer le conditionnement qui était mené dès le début de la scolarité, car il importait au mouvement de s'emparer des esprits enfantins avant que les Eglises ne parviennent à les « accaparer ».

Ces cérémonies avaient en effet pour but de remplacer les sacrements chrétiens ainsi que de célébrer de manière nationale-socialiste les grands moments de la vie : naissance, entrée dans la vie adulte, mariage, mort. Ainsi, le baptême devient *Geburtsfeier*¹¹³, le mariage devient *Hochzeitsfeier* et les obsèques *Totenfeier*. C'est particulièrement Rosenberg qui tente de les imposer à la population et qui incite les membres du parti à pratiquer ces rites, à l'exclusion de leurs équivalents ecclésiastiques. Ces fêtes devaient ensuite se généraliser et tout laisse à penser qu'elles seraient finalement devenues obligatoires après la « victoire finale ».

« L'idéologue du parti part du principe que dans chaque chrétien non pratiquant mais n'ayant pas quitté l'Eglise – qu'il qualifie de “chrétien à certificat de baptême” - sommeille un païen en puissance. La propagation par étapes des *Lebensfeiern* au sein

¹¹² Edouard Conte et Cornelia Essner, *La Quête de la Race*, op. cit., Première Partie « La foi », chapitre 1 « La foi Nouvelle », paragraphe intitulé « le culte brun »

¹¹³ Pour une description détaillée d'un baptême SS, voir annexes

de la “nouvelle communauté” devient ainsi un dispositif agissant de la lutte contre le christianisme.¹¹⁴» On assiste ainsi à une politisation de la vie individuelle et familiale à travers les actes d'état civil. Par exemple, le mariage devient un vœu devant le peuple. On cherche ainsi à codifier chaque cérémonie jusque dans le moindre détail : rites, musique, formules à prononcer, décoration de la salle, remise de certificats ou de brevets, etc... dans un style païen germanique agrémenté de symboles nazis. Melita Maschmann décrit un tel mariage « national-socialiste » dans son ouvrage *Ma jeunesse au service du nazisme* :

« Encore à l'école, j'avais assisté à une bénédiction nuptiale, dans une forêt, près de Potsdam. Je faisais partie du chœur qui participait à la cérémonie. Dans une clairière, sur un autel, brûlait un feu. Deux femmes en longues robes blanches tenaient des coupes remplies de pains et de fruits. L'une de ces deux prêtresses avait ses longs cheveux blonds déployés, l'autre avait les cheveux coupés à la garçonne et portait des boucles d'oreilles, comme on en voit souvent aux filles de la campagne.

Malheureusement, je n'ai plus en mémoire les formules prononcées par le jeune couple. L'homme portait l'uniforme des S.S. du Führer, la jeune fille était tout de blanc habillée, avec une couronne de fleurs. Tous deux, devant l'autel, s'apostrophaient, la tête haute, avec des citations de l'Edda [recueil de mythes scandinaves] : “Toi, la plus merveilleuse des épouses...”¹¹⁵ »

C'est dans la SS que le rituel est pratiqué le plus assidûment. Himmler ayant voulu transformer l'organisation en un véritable « Ordre » rassemblant la nouvelle noblesse nazie, la codification est poussée à l'extrême, transformant l'organisation en une sorte de secte détenant ses cérémonies propres. Ainsi, le mariage religieux est remplacé par des « noces ancestrales », similaires à celles précédemment décrites : « au cours de la cérémonie présidée par le chef d'unité SS, les époux échangent les anneaux et reçoivent de la SS, en présent, du pain et du sel. La présence du clergé interdite au mariage l'est également aux autres occasions, telles que baptêmes ou décès¹¹⁶ ». A la naissance du premier enfant, le Reichsführer fait parvenir au couple un gobelet et une cuillère en argent en provenance des fabriques SS à Allach. Au quatrième enfant, les parents reçoivent un candélabre avec pour inscription gravée la devise : « Tu n'es qu'un maillon dans la chaîne éternelle de la tribu ».

¹¹⁴ Idem, p. 27

¹¹⁵ Melita Maschmann, *Ma jeunesse...* op.cit., p. 70

¹¹⁶ Heinz Höhne, *L'Ordre noir – Histoire de la SS*, éditions Casterman, 1968, p. 99

Ces pratiques restent confinées au sein des inconditionnels du parti. Pour le reste de la population, la « conversion » reste à faire ; mais les dirigeants nazis (particulièrement Himmler, Rosenberg et Darré) peinent à convaincre les Allemands de célébrer ces cérémonies. La plupart d'entre eux n'y voient pas un substitut suffisant à une véritable célébration religieuse et restent plutôt sceptiques. De plus, les dirigeants veulent inciter la population à imiter les initiés, mais craignent que les orateurs ne se transforment en « ratichons » : ainsi Himmler dénonce toute attitude allant dans ce sens¹¹⁷ tandis que Rosenberg préconise des *Lebensfeiern* dans un « style simple et proche de la vie » afin de ne pas créer de distance entre célébrants et spectateurs.

Il est très difficile d'obtenir une statistique précise quant à la diffusion de ces *Lebensfeiern* dans la population : beaucoup avaient lieu plus ou moins secrètement au sein de la SS ou du parti ; de plus, les dirigeants ont agi avec une certaine dissimulation afin de ne pas trop mécontenter les Eglises. Cependant, en 1943, les statistiques régionales fournies par le SD estiment à plus de 20 000 le nombre de *Lebensfeiern* célébrées dans le Reich. Du fait de la brièveté du régime (d'autant plus que la propagation de ces nouveaux rites n'est engagée que vers le milieu de la guerre) et des précautions prises, on peut donc considérer qu'elle obtinrent un écho peu négligeable.

- ***Les Jahresfeiern***

Les *Jahresfeiern*, quant à elles, étaient des fêtes publiques. Elles punctuaient le calendrier tout du long de l'année, et sont remarquables par leur nombre. Le calendrier débutait par la célébration de la prise du pouvoir, le 30 janvier. Puis, le 24 février, on célébrait la fondation du NSDAP. En mars, on commémorait les héros et on organisait les serments de la jeunesse. Le 20 avril était l'anniversaire du Führer. Le premier mai était un jour férié national, suivi de la fête des mères puis en juin du solstice d'été. Début septembre, on fêtait le Congrès du Parti durant huit jours ; en octobre, on

¹¹⁷ « Je ne veux absolument pas que les responsables de la formation fassent naître un nouveau sacerdoce. Je n'ai aucunement l'intention de le permettre. Cette invention diabolique ne doit pas avoir la possibilité de se développer. L'ancienne prêtraille nous suffit, nous n'avons pas besoin d'en créer une nouvelle. », discours prononcé par Himmler devant des généraux SS le 18 février 1937

célébraient une fête de remerciement pour les récoltes puis le 9 novembre la commémoration des hommes tombés pour le mouvement. Enfin, l'année se terminait par le Noël national-socialiste du peuple. On constate que certaines de ces célébrations étaient temporellement très proches des fêtes religieuses chrétiennes. De plus, il ne faut pas oublier les nombreuses « fêtes du matin » et fêtes dominicales qui entraient en concurrence directe avec la messe chrétienne.

On peut regrouper les fêtes en trois grands types de célébrations : les célébrations politiques, les célébrations de la vie et les célébrations de la mort.

Dans les célébrations de la vie, on retrouve la fête des mères, à l'occasion de laquelle le régime encourage la natalité, notamment en attribuant des permissions aux soldats, et décore les mères de famille nombreuse. Cette fête se déroule dans un climat global « d'approbation de la vie¹¹⁸ ». Toujours dans cette catégorie, la fête de remerciements pour la récolte, fastueuse célébration en l'honneur de la paysannerie durant laquelle Hitler traverse les campagnes et les villages avant de solennellement s'emparer d'une couronne d'épis, symbole de la récolte « offerte à la nation » par les paysans. Enfin, le premier mai devient l'occasion de célébrer le printemps et la vie en s'inspirant de l'Antiquité germanique (gommant toute la signification politique de ce jour !). Le solstice d'hiver devient le Noël germanique, « fête de la lumière montante, de la vie renaissante ». D'après Goebbels, elle est dissociée de la naissance du Christ. Cet antirite est destiné à se confondre le moment venu avec Noël qui, en attendant, voit sa vieille appellation germanique de *Jul* détournée au profit de la célébration du solstice, dite aussi *Julfeir*¹¹⁹. Le solstice d'été est également destiné à célébrer la vie et la puissance solaire¹²⁰, avec notamment des célébrations nocturnes utilisant la pyrotechnie¹²¹.

Les célébrations de la mort sont également très importantes ; la plus spectaculaire est celle de la commémoration des hommes tombés pour le mouvement le 9

¹¹⁸ Peter Reichel, *La fascination du nazisme*, op. cit., « Magie politique et pouvoir militaire »

¹¹⁹ Edouard Conte et Cornelia Essner, *La quête de la race*, op.cit, p.24

¹²⁰ « Les fêtes du Solstice expriment plus qu'une reconnaissance superficielle des hommes pour l'action du soleil. Le solstice annonce un événement, un événement dans la SS : le combat du solstice. Les meilleurs de chaque régiment apparaissent au grand jour. Le solstice, la Fête du Solstice, permettent au meilleur de remporter le prix et [...] réaliser le miracle suivant : rendre vie et fécondité à un peuple moribond. C'est dans cette idée que nous célébrons le solstice d'été et le solstice d'hiver dans la SS. » Discours prononcé par Himmler devant un public inconnu à Alt-Rehse, en 1938

¹²¹ Pour une description plus détaillée, voir annexes

novembre¹²² (on remarque la proximité de cette commémoration des morts avec la fête de la Toussaint. Goebbels avait d'ailleurs l'intention de combiner les deux). La ritualisation est très forte lors de cette cérémonie qui constitue sans doute la plus belle illustration du rituel national-socialiste ; il s'agit de commémorer les seize soldats morts pour « la fondation » du Reich lors du putsch de la Brasserie en 1923. Les corps sont déposés dans des sarcophages de bronze, et après des coups de feu, on clame un par un les noms des héros, auxquels la foule répond « présent ! ». Une à une, les dépouilles sont déposées dans le « saint des saints », deux temples identiques carrés à ciel ouvert et aux colonnades de marbre blanc près de la Maison brune (siège du NSDAP). Le 9 novembre 1933, Hitler proclame dans son discours que « leur sang qui coula est devenu eau baptismale pour le Reich [...] Pour nous, ils ne sont pas morts ¹²³», reflétant ainsi l'idée de la résurrection par le sang : le peuple est immortel, car au-delà de la mort, la pureté du sang conservera le peuple à travers les âges. Edouard Conte et Cornelia Essner montrent que le *Blutmythos* (« mythe du sang ») nazi est construit par l'« amalgame de symboles empruntés », procédant en particulier des représentations catholiques de la transsubstantiation, c'est-à-dire la transformation du pain et du vin en chair et sang du Christ lors de l'Eucharistie. Ainsi, le « corps du peuple » relève de deux espèces constitutives : le corps du guerrier et martyr, périssable, et le sang qui lui perdure à travers les âges grâce à sa pureté. « Ce fluide, divin de son origine, spécifique dans sa qualité, matérialise une consubstantialité partielle et précaire de Dieu et de l'Homme allemand. Ainsi, la mort des individus ne met nullement en danger la survie du peuple, car sans renouvellement des générations aucune transmission du sang ne peut s'opérer. Pour conserver son essence divine première, le sang doit passer pur à travers les âges. Dès lors, sa circulation annule le temps biologique collectif. Il doit donc être mis à l'abri et protégé¹²⁴. » C'est dans cette logique que s'opère la célèbre cérémonie du drapeau de sang (*Blutfahne*), point culminant du rituel sacré nazi. Selon la légende nazie, lorsque le porte-drapeau Andreas Bauriedl fut mortellement blessé en 1923, son sang se répandit sur l'étendard. Le drapeau devient alors une véritable relique qui est utilisée pour donner

¹²² Pour une description très détaillée, se référer à Baird Jay W., *To die for Germany – Heroes in the Nazi Pantheon*, Indiana University Press, 1990, chapitre 3 « Sacrifice at the Feldherrnhalle – The nazi immortals of 9 November 1923 »

¹²³ Cité in Edouard Conte et Cornelia Essner, *La quête...* op.cit.

¹²⁴ Idem

le « baptême » aux fanions des nouvelles unités SA et SS. Hitler en personne touche de l'étoffe sacrée chaque nouvelle enseigne qu'on lui tend :

« Le chancelier saisit d'une main le drapeau de sang, et de l'autre les étendards nouveaux qu'il devait consacrer. Par son intermédiaire, un fluide inconnu doit passer, et la bénédiction des martyrs doit s'étendre désormais aux symboles nouveaux de la patrie allemande. Cérémonie purement symbolique ? je ne le crois pas. Il y a réellement, dans la pensée de Hitler comme dans celle des Allemands, l'idée d'une sorte de transfusion mystique analogue à celle de la bénédiction de l'eau par le prêtre ; si ce n'est, osons le dire, à celle de l'Eucharistie. Qui ne voit pas dans la consécration des drapeaux l'analogie de la consécration du pain, une sorte de sacrement allemand, risque fort de ne rien comprendre à l'hitlérisme.¹²⁵ »

La *Blutfahne* restera la seule relique « de premier ordre » sanctifiée par le pouvoir nazi¹²⁶. Conservée dans la Maison brune, l'enseigne n'est montrée que deux fois par an : l'une, le 9 novembre, l'autre à l'occasion du Congrès Annuel du Parti à Nuremberg, où Hitler officie en personne ; les délégués des sections locales du Parti accourus de tout le Reich lui présentent les nouvelles bannières, carrés d'étoffe à croix gammée sur fond rouge portant souvent l'incantation *Deutschland erwache* (« Allemagne, éveille-toi ! ») mais sans « pouvoir » intrinsèque. Le Führer, le regard ténébreux, voire absent, les met au contact, pièce par pièce, avec la *Blutfahne*, le sang séché des Seize. Il crée ainsi des reliques « de second ordre », imprégnées par effleurement du fluide vital des martyrs.

¹²⁵ Robert Brasillach, *Notre avant-guerre*, p.277, cité in Guyot Adelin et Restellini Patrick, *L'art nazi – Un art de propagande*, Paris, éditions Complexe, 1987, p.45

¹²⁶ « Ce drapeau était le symbole sacré du mouvement. Hitler le confia à la protection de la S.S. qui venait d'être fondée. Il bénit les drapeaux et les étendards des nouvelles unités de S.A. en les touchants avec le « drapeau sanglant ». pour nous, jeunes gens, c'était là un acte sacré. Dans de tels moments, Hitler nous semblait être plus qu'un politicien. », Baldur von Schirach, *J'ai cru en Hitler*, Librairie Plon, 1968, p.38



Les sarcophages dans le *Feldherrnhalle*, tiré de Gamm Hans-Jochen, *Der Braune Kult*, éd. Rütten & Loening, Hambourg, 1962, p.134



« Il n'y a pas d'autre remerciement que notre promesse de continuer à combattre pour l'Allemagne pour laquelle vous êtes morts » tiré de *l'Art Nazi – Un art de propagande*, Adelin Guyot et Patrick Restellini, Paris, éditions Complexe, 1987, p.189



Hitler salue les seize Immortels au Temple de l'Honneur, Königsplatz, Munich, 9 novembre 1936 (Bayerisches Hauptstaatsarchiv), tiré de Jay Baird, *To die for Germany – Heroes in the Nazi Pantheon*, Bloomington, Indiana University Press, 1990

Enfin, les célébrations politiques visent à glorifier le parti et sont un prétexte à de gigantesques manifestations. La plus importante reste celle du Congrès du Parti, qui ne dure pas moins de huit jours, et lors duquel la mise en scène est monumentale. Le Congrès du Parti à Nuremberg occupe un rôle central dans la communication symbolique et rituelle et dans la mise en scène audio-visuelle d'une nouvelle Communauté du peuple. Peter Reichel le décompose en quatre éléments : une partie politique, un élément pseudo-sacré et religieux (avec, comme on l'a vu, la consécration du *Blutfahne*), une partie réservée à la fête populaire (avec feux d'artifice, flambeaux, opéras de Wagner...) et enfin un élément paramilitaire (nombreux défilés SA et SS). Lors de ce Congrès, l'important n'est pas de représenter l'unité du parti avec sa direction, mais de créer l'unité du parti avec la masse du peuple, en le faisant participer tout entier et en concrétisant ainsi la *Volksgemeinschaft*.

« Poussant une comparaison que j'ai été, je crois, le premier à faire et qui est devenue maintenant banale, on soutiendrait aisément que le congrès de Nuremberg est le concile annuel de la religion hitlérienne. Là se définissent les dogmes, là sont lancées les encycliques. Le national-socialisme ne s'offusque pas, bien au contraire, de voir sa foi représentée comme celle d'un mouvement religieux. Il est un croyant, un apôtre et un fanatique.¹²⁷»

2) Cérémoniel et dimension communiale

C'est précisément cette unité que l'on recherche, et ce à travers de nombreuses formes d'esthétisation du politique. Pour cela, on emprunte à la codification religieuse, afin de créer un mouvement de ferveur analogue à celui d'un peuple en communion. La préparation des cérémonies prend vite une telle ampleur qu'un comité d'organisation sera créé pour les préparer, le « comité permanent pour la préparation du congrès ». Mais le cœur de la cérémonie consiste en un rituel qui sera répété chaque année. La cérémonie nationale-socialiste peut se présenter sous la forme d'une manifestation dynamique (défilés, parades dans les rues de la ville), d'une

¹²⁷ *Revue de Paris* du 15 octobre 1937, Fernand de Brinon cité in Guyot Adelin et Restellini Patrick, *L'art nazi – Un art de propagande*, Paris, éditions Complexe, 1987, p.30

manifestation statique (l'élément majeur étant la harangue de Hitler), ou bien d'une manifestation combinant les deux.

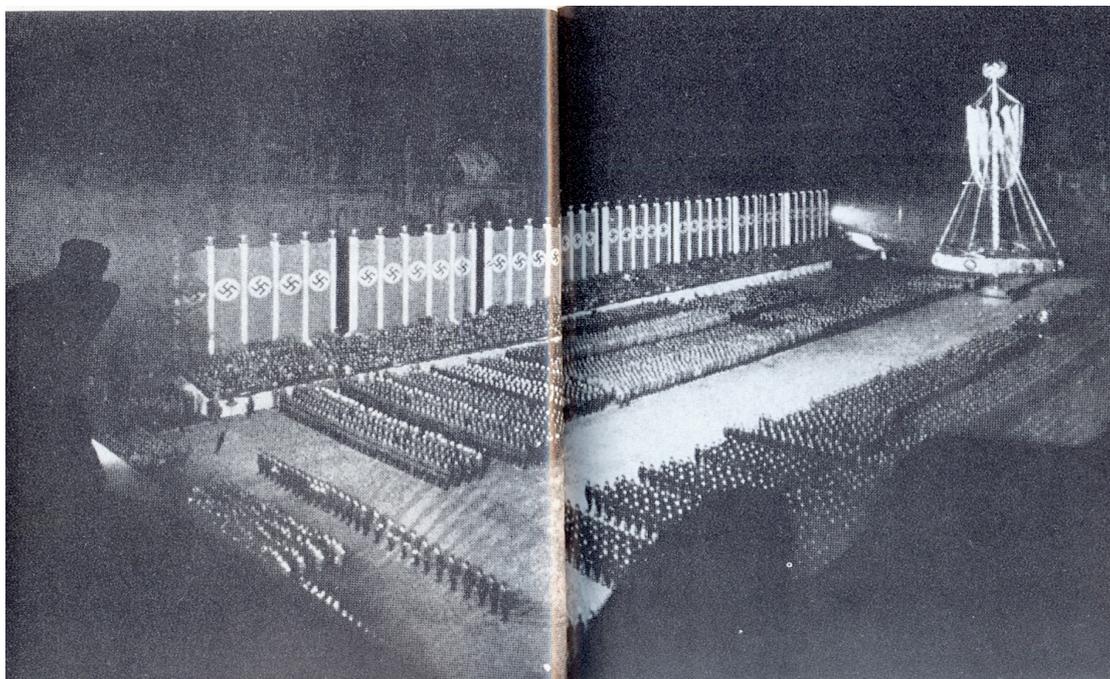
Tout d'abord, il faut noter que les liturgies nazies ne sont pas les premières fêtes politiques de l'époque moderne : il faut remonter à la révolution française pour voir naître ce style de fête politique où l'enthousiasme populaire est mis au service d'un messianisme politique et social. Cependant, ces fêtes apparaissent rapidement comme un échec, car en dépit de la volonté initiale d'hommes comme Robespierre, elles deviennent des commémorations sages et n'ayant pas le caractère religieux qu'on avait voulu leur donner. Il en va tout autrement pour les cérémonies nazies ; nombreux sont les témoins à en avoir exprimé la tonalité religieuse et la capacité à provoquer l'ivresse. La fête nazie est menée de façon à être perçue comme un drame sacré : « pour transformer l'idéologie en religion politique, on a utilisé des formes d'expression sacrées. La chorégraphie et la dramaturgie des manifestations de masse faisaient forcément appel aux techniques de l'art et la représentation et de la mise en scène théâtrale.¹²⁸ » On retrouve en effet lors de ces cérémonies des ingrédients qui accompagnent généralement les fêtes religieuses : chants, défilés, musique, marches, processions, drapeaux, lumière, gestes collectifs et simultanés, symboles, slogans répétés inlassablement, etc. La résurgence du sacré apparaît avec évidence : les organisateurs font très souvent appel à des éléments tels que le culte du feu, du sang, de l'arbre...et apprécient particulièrement les manifestations de nuit, toujours plus aptes à impressionner le spectateur-acteur et à le plonger dans une extase communielle. Ces fêtes prennent ainsi la forme de manifestations archaïques, amplifiées par les moyens techniques modernes, qui leur confèrent une force particulière. L'admiration sans borne que vouait le Führer aux opéras de Wagner est un fait bien connu; cette influence se retrouve dans les célébrations nazies : il s'agit de faire appel à tous les sens. Par ailleurs, les nazis ont parfaitement saisi l'importance de la nuit ; souvent, on repousse la fête jusqu'au soir : Hitler prononce alors son discours, auréolé de la lumière des projecteurs, au milieu des drapeaux. La nuit magnifie l'usage de la pyrotechnie : torches, bûchers, croix gammées enflammées, confèrent une dimension solennelle et mystique à la manifestation. Les drapeaux sont également

¹²⁸ Peter Reichel, *La fascination...* op.cit chapitre 3 « Communauté du peuple et culte de la personnalité »

utilisés à profusion : Hitler s'est inspiré pour cela des drapeaux des églises catholiques, des aigles des légions romaines et surtout des étendards fascistes.

« Le cérémonial de l'inauguration pour le Parti, le deuxième jour, relevait de la messe politique solennelle [...] L'espace gigantesque de cet ancien hall d'expositions était intégralement tendu de soie blanche. Depuis le mur frontal, d'un rouge très sombre, s'élevait, majestueuse, bien au-dessus de l'estrade où siégeait la direction du Parti, une grande croix gammée dorée, elle-même entourée de feuilles de chêne vert - la symphonie des couleurs était ainsi parfaite. Cette féerie scénique était aussi dispendieuse que calculée. Le public du Parti devait être époustoufflé avant même que ne débute le premier discours [...] Les nazis étaient des pyromanes sans scrupules. Ils ressortaient leurs cortèges aux flambeaux et leurs feux d'artifice partout où ils pouvaient. La symbolique du feu, les projections et les rituels de crémation faisaient partie du monde imaginaire, mystique et irrationnel, du magasin aux accessoires des metteurs en scène nationaux-socialistes.¹²⁹ »

En lisant cette description, on fait facilement le parallèle avec la décoration d'une église catholique : soie blanche, contrastant avec le rouge sombre, mais surtout la gigantesque croix gammée dorée occupant une place centrale ; ce nouveau crucifix est précisément placé au-dessus de l'estrade où siège la direction, office où se déroule la « messe politique ».

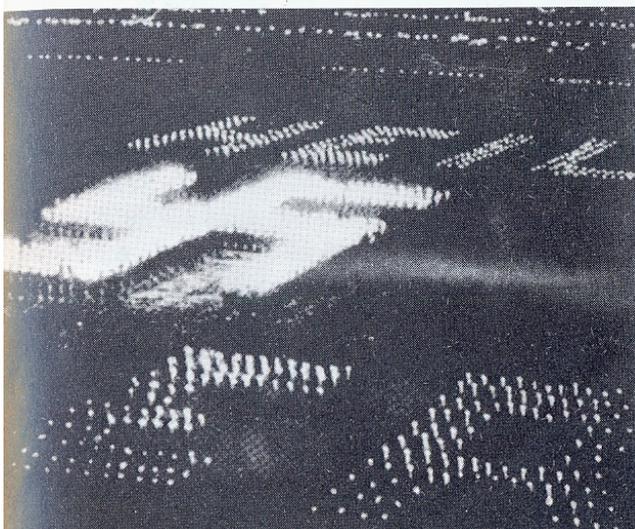


¹²⁹ Peter Reichel, *La fascination...*, op.cit. « Communauté du peuple et culte de la personnalité- Quand un régime se met lui-même en scène »

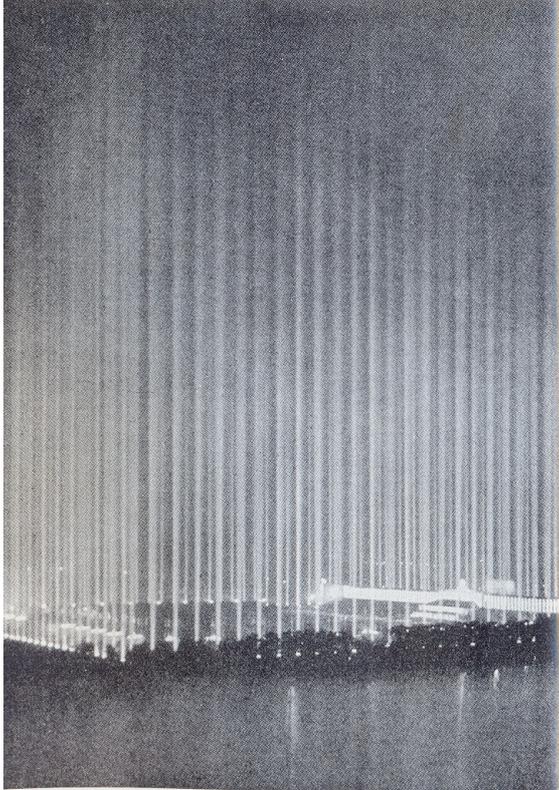
Page précédente : célébration du 1^{er} mai 1936 à Nuremberg, tiré de Guyot Adelin et Restellini Patrick, *L'art nazi – Un art de propagande*, Paris, éditions Complexe, 1987, pp. 34-35. Cette photographie rassemble divers éléments de la cérémonie nazie : on peut observer l'utilisation des projecteurs, qui rehaussent la série des immenses drapeaux à croix gammée. Les hommes sont disposés en colonnes, prêts à défiler.



Ci dessus : marche commémorative du Feldherrnhalle à Munich le 9 novembre 1933 (Stadarchiv München) tiré de Gamm Hans-Jochen, *Der Braune Kult*, éd. Rütten & Loening, Hambourg, 1962, p.56. La colonne défile sur l'avenue, encadrée par une foule silencieuse. Tout au long du chemin, des centaines de pylônes sont disposés dans lesquels brûle de l'huile afin de créer une épaisse fumée noire qui donne au rituel funéraire une aura mystique. Sur chacun d'entre eux était gravé le nom d'un héros tombé pour le parti. De même, d'immenses drapeaux rouges à croix gammée sont suspendus au-dessus des marcheurs.



« Dans la nuit, lors des grandes parades, les participants brandissent des milliers de torches qui dessinent une immense croix gammée et un « Heil Hitler » flamboyant », tiré de Guyot Adelin et Restellini Patrick, *L'art nazi – Un art de propagande*, Paris, éditions Complexe, 1987, p.41



« La lumière et les illuminations comptent pour beaucoup dans la réussite des fêtes nazies qui se déroulent pendant la nuit. En concentrant les projecteurs sur certains points, les nazis veulent donner aux architectures un relief accru et aux symboles une impression de surnaturel. En 1935, au Congrès de Nuremberg, Speer utilise ces moyens avec efficacité. » tiré de Guyot Adelin et Restellini Patrick, *L'art nazi – Un art de propagande*, éditions Complexe, 1987, p.36

« Le résultat dépassa tout ce que j'avais imaginé. Les 130 projecteurs, placés tout autour de l'esplanade, à 12 mètres seulement les uns des autres, illuminaient le ciel de leurs faisceaux qui, d'abord bien détachés, se fondaient à une hauteur de 6 à 8 kilomètres en une vaste nappe lumineuse. On avait ainsi l'impression de se trouver dans une immense pièce aux murs d'une hauteur infinie soutenus par de puissants piliers lumineux. Parfois un nuage traversait cette couronne de lumière et ajoutait au spectacle grandiose un élément d'irréalité surréaliste. Je suppose que cette « cathédrale de lumière » fut la première architecture lumineuse [...] "C'était en même temps solennel et beau, on se serait cru dans une cathédrale de glace", écrivit l'ambassadeur britannique Henderson.¹³⁰ »

¹³⁰ Albert Speer, *Au cœur du IIIe Reich*, op.cit. p. 85

Le but de ces mises en scène était bien entendu d'agir sur les masses. Il s'agit « d'élever », de « réveiller » la masse, de la plonger dans un état extatique de communion en gommant les classes sociales : ainsi la Communauté est créée. La capacité de Hitler à agir en ce domaine était impressionnante, particulièrement du fait de son talent d'orateur. Il était en effet parfaitement conscient du rôle des masses dans la politique moderne et des moyens de déclencher dans une masse d'hommes cette ivresse collective.

« On m'a reproché de fanatiser la masse, de l'amener à un état extatique. Le conseil des psychologues subtils est qu'il faut apaiser les masses, qu'il faut les maintenir dans un état d'apathie léthargique. Non, Messieurs, c'est exactement le contraire qu'il faut. Je ne puis diriger la masse que lorsque je l'arrache à son apathie. La masse n'est maniable que lorsqu'elle est fanatisée. [...] J'ai fanatisé la masse pour en faire l'instrument de ma politique. J'ai réveillé la masse. Je l'ai forcée à s'élever au-dessus d'elle-même, je lui ai donné un sens et une fonction. On m'a reproché de réveiller dans la masse les instincts les plus bas. Ce n'est pas cela que je fais. Si je me présente devant la masse avec des arguments raisonnables, elle ne me comprend pas ; mais quand j'éveille en elle des sentiments qui lui conviennent, elle suit immédiatement les mots d'ordre que je lui donne. Dans une assemblée de masse, il n'y a plus de place pour la pensée. Et, comme j'ai précisément besoin de créer une telle ambiance, parce qu'elle me donne seule la certitude que mes discours produiront leur effet maximum, je fais rassembler dans mes réunions le plus grand nombre possible d'auditeurs de toutes sortes et les contrains à se fondre dans la masse, qu'ils le veuillent ou non : des intellectuels, des bourgeois aussi bien que des ouvriers. Je brasse le peuple et je ne lui parle que lorsqu'il est pétri en une seule masse.¹³¹ »

Pour créer une telle masse, il faut fondre les différentes catégories sociales pour ne former qu'un tout, la *Volksgemeinschaft* :

« [...] Notez bien que plus la masse est nombreuse, plus il est facile de la diriger. Plus riche est le mélange des ingrédients humains, paysans, ouvriers, fonctionnaires, plus l'amalgame prend le caractère typique d'une masse désindividualisée. [...] Ce que vous dites au peuple, lorsqu'il forme une masse, alors qu'il se trouve dans un état d'esprit réceptif de dévouement fanatique, cela s'imprime et demeure comme une suggestion hypnotique ; c'est une imprégnation indestructible qui résiste à n'importe quelle argumentation raisonnable. [...] Je peux exiger tranquillement de la masse des privations bien plus

¹³¹ Hermann Rauschnig, *Hitler m'a dit*, op.cit. chapitre XXXV « Le secret de la domination des masses »

pénibles, mais il faut que je lui procure en même temps les suggestions émotives qui lui permettront de les supporter.¹³² »

La technique oratoire est très travaillée ; Hitler savait faire les gestes utiles au bon moment, marteler et répéter sans cesse les même formules stéréotypées jusqu'à provoquer des applaudissements frénétiques. On a souvent décrit comme il procédait : calmement d'abord, puis s'emportant avant de calmer le jeu à nouveau pour, petit à petit, atteindre une violence verbale et des hurlements qui provoquaient des états d'exaltation tellement puissants que les auditeurs perdaient le contrôle d'eux-mêmes. Baldur von Schirach décrit la façon dont Hitler réussit à convaincre des auditeurs parfois a priori sceptiques :

« Son début calme faisait dire à l'auditeur : cet homme pense, il réfléchit avant de parler. La longue première demi-heure, consacrée la plupart du temps à une récapitulation historique ancrant en lui la certitude : cet homme connaît l'histoire ; ses idées ne datent pas d'aujourd'hui. Hitler avait une prédilection pour les mots d'origine étrangère. Et ses auditeurs se disaient : cet homme est cultivé. Hitler s'échauffait, précipitait le tempo dès qu'il en venait aux questions actuelles. Il savait moduler sa voix selon qu'il accusait, injurait ou ridiculisait des ennemis et des hommes d'Etat. Et les auditeurs se disaient : cet homme a raison. [...] La même progression du *pianissimo* au *fortissimo* et au *furioso* se répétait dans le déroulement du discours [...] il avait amené les auditeurs si loin que chaque phrase leur arrachait des applaudissements, les fameuses acclamations sans fin ¹³³».

Le public est d'ailleurs érigé au rang d'acteur participant pleinement à la harangue : souvent, Hitler pose des questions appelant des réponses fermées, fait de grands gestes, parvient à créer un sentiment de symbiose avec la masse à laquelle il parle. Il y a en fait complémentarité entre ces deux éléments indissociables : la masse et le chef, chacun ayant besoin de l'autre pour s'exprimer. Mais cette technique oratoire n'est pas utilisée de manière exclusive : elle ne constitue que l'élément central de la gigantesque mise en scène, parfaitement étudiée pour provoquer des effets sur les personnes présentes. On peut noter les multiples éléments étant susceptibles de provoquer un effet hypnotique et de vertige sur la foule : les propos inlassablement répétés et martelé par le Führer, tout d'abord ; mais également la forêt de svastikas se détachant sur fond rouge, invitant l'œil à poursuivre le mouvement circulaire ébauché.

¹³² Idem

¹³³ Baldur von Schirach, *J'ai cru en Hitler*, op.cit., p.49

Une part importante des meetings consistait à regarder défiler au pas d'interminables colonnes de soldats, ouvriers, jeunes, parfois pendant des heures. A ce rythme s'ajoutait les rythmes musicaux : chants de marche, musiques militaires très rythmées, accompagnées de trompettes et de trombones ; tout est ainsi étudié de façon à ce que la conscience du spectateur soit engourdie, afin qu'il ne réfléchisse plus par lui-même mais développe des automatismes. La marche au pas en est probablement le moyen de plus efficace, mais la répétition automatique de certains gestes (saluts hitlériens le bras tendu, applaudissements) et de certains slogans (« *Sieg Heil* ») y contribuent également. De plus, l'exaltation est non seulement créée par la mise en scène, mais aussi par la foule elle-même ; en effet, il est connu que des groupes d'exaltés propagent facilement autour d'eux leur enthousiasme et arrivent ainsi à créer l'effervescence générale. L'ivresse nourrit l'ivresse, et il est difficile pour le spectateur isolé dans la foule de rester de marbre au sein d'une masse gagnée par un enthousiasme délirant.

Ainsi, le régime nazi a su admirablement combler un vide profond et offrir une réponse au besoin de communion de la population, vécue comme l'union de tous les éléments disparates du pays en vue d'une régénération totale. Hitler est l'élément qui cimentait cette communion, et à travers lui, c'est la foule elle-même qui s'idolâtre ; par un mécanisme de projection-identification, il devient l'incarnation du groupe qui s'identifie à lui, se délivre de ses limites et de ses responsabilités pour former un tout invincible. C'est en effet avant tout parce qu'elle est collective que cette extase est si profonde; la masse qui ressent un besoin d'unité se réfugie furieusement dans la communion, la réconciliation nationale qu'on lui propose. Et c'est peut-être Goebbels qui traduit le mieux ce sentiment dans son journal :

« Une folle ivresse d'enthousiasme s'est emparée des gens, le Horst Wessel Lied s'élève dans le ciel vespéral éternel. Les ondes aériennes portent les voix de ce million et demi de personnes [...] au dessus de toute l'Allemagne, par les villes et les villages, et partout, on entonne cet air. Les ouvriers de la Ruhr, les marins du port de Hambourg, les bûcherons de Haute - Bavière et le paysan solitaire, en haut, près des lacs de Mazurie. Ici, personne ne peut s'exclure, nous sommes tous unis, ce n'est plus une simple manière de parler : nous sommes devenu un peuple unique de frères [...] Berlin ne veut pas aller dormir, et tout le Reich tremble encore, pris d'un tressaillement de l'âme, avec cette ville géante : elle

prend conscience de ce grand moment, qui marque aussi le passage d'une ère à un autre [...] Le soleil s'est de nouveau levé sur l'Allemagne ! ¹³⁴».

¹³⁴ Joseph Goebbels, *Journaux*, op.cit., p. 413

Chapitre 3 : Les Eglises traditionnelles face au nazisme

Dans sa prétention à prendre possession de l'homme « tout entier » et donc à contrôler tous les actes de son existence, le national-socialisme devait nécessairement entrer en conflit avec les organisations religieuses qui prétendaient pour leur part au même contrôle (par le culte, par l'organisation de fêtes collectives ou d'organisations, par l'instauration de règles morales). C'est pourquoi le régime engagea des actions pour lutter contre les rites chrétiens, même s'il dut agir avec une certaine prudence. Il fallait que les Eglises ne puissent pas s'opposer à la restauration de la mentalité germanique dans le peuple : le problème n'était finalement pas la religion en soi, car les dirigeants nazis affirmaient leur croyance en un Dieu¹³⁵ qui leur aurait donné pour mission de purger le monde de l'ennemi juif ; il s'agissait spécifiquement de la religion chrétienne, avilissante et contraire à « l'esprit germanique ». Hitler avait même affirmé devant Albert Speer que l'Allemagne ne possédait pas la « bonne » religion ; en effet, une religion est nécessaire au peuple, mais le christianisme prêche des valeurs contradictoires à celles du national-socialisme : il faut donc le « purger » des esprits allemands. En revanche, une religion en harmonie avec les principes nazis ne serait pas nécessairement mauvaise :

« Nous avons la malchance de ne pas posséder la bonne religion. Pourquoi n'avons-nous pas la religion des Japonais, pour qui se sacrifier à sa patrie est le bien suprême ? La religion musulmane aussi serait bien plus appropriée que ce christianisme, avec sa tolérance amollissante. Aujourd'hui, continuait-il

¹³⁵ « En Allemagne, beaucoup de gens croient devoir nous qualifier, nous SS, de « sans Dieu et sans religion ». Il est juste de dire qu'en tant que Groupe de protection, nous nous préoccupons moins que quiconque de la confession des autres ou de l'Eglise à laquelle ils appartiennent. Notre croyance en un Dieu tout-puissant est extrêmement profonde et nous refusons d'admettre dans nos rangs ces gens prétentieux, arrogants et déraisonnables que sont les athées. Ce serait gravement méconnaître nos méthodes que de croire que sans cette foi, nous nous hasarderions à exécuter des tâches que le Führer nous a imposées et à appliquer les lois que nous nous sommes données. Si nous ne croyons pas en toute humilité à une autorité divine placée au-dessus de nous et à un ordre instauré par Dieu, soyez sûrs que nous ne trouverons pas notre place entre nos ancêtres et nos descendants, entre un passé infini à l'échelle humaine et un avenir éternel – un avenir qui durera pour notre peuple aussi longtemps que subsistera cet astre nommé la Terre. » Discours prononcé par Himmler le jour de la Fête des paysans du Reich à Goslar, le 12 novembre 1939

parfois curieusement déjà avant la guerre, les Sibériens, les Russes blancs et les hommes de la steppe vivent d'une façon extraordinairement saine. Aussi sont-ils capables d'évoluer et d'acquérir à la longue une supériorité biologique sur les Allemands.¹³⁶ »

En outre, une concurrence aux Eglises traditionnelles apparaît sous la forme de courants de résurgence païenne qui émergent depuis la fin du 19^e siècle dans l'idéologie völkish ; ces courants prônent le retour vers un culte antique germanique. D'autres, plus modérés, militent pour un christianisme épuré de ses éléments judaïques : les chrétiens-allemands.

Face à ces menaces directes, comment les institutions ecclésiastiques ont-elles réagi ? Si la plupart des prêtres protestants ou catholiques ont « laissé faire », certains ont cependant élevé la voix afin de mettre en garde contre les dérives pseudo-religieuses du nazisme et leur incitation à se détourner de la véritable foi.

1) Mouvements de concurrence : la « chasse aux prêtres »

- ***Les grandes tendances religieuses « völkish »***

La « foi nouvelle » n'est pas une invention proprement nazie : elle est née d'un courant de renouveau religieux « patriotique » qui émerge sous le *Kulturkampf* instauré par Bismarck (c'est-à-dire une lutte persévérante contre les institutions ecclésiastiques et « l'ancienne foi »). Un « idéal völkisch » s'affirme progressivement au cours de la période wilhelmienne comme le point de référence central de diverses *Bünde* (ligues, associations)¹³⁷. « Entre les dizaines d'associations religieuses ou sectes qui aspirent à la « germanité pure » se dessine un clivage qui allait se maintenir à l'époque nazie. D'une part, on distingue les « modérés », adeptes d'un Christ germanisé, dits *Deutsch-Christen* (chrétiens allemands), désignation introduite en 1913. D'autre part, les « radicaux » ou *Deutschreligiösen* (adeptes de la « religion allemande » ou « croyants-allemands ») qui tendent vers un neo-paganisme

¹³⁶ Albert Speer, *Au cœur du IIIe Reich*, Paris, éditions Fayard, 1971, p.138

¹³⁷ Voir George Mosse, *Les racines intellectuelles du Troisième Reich – la crise de l'idéologie allemande*, 1964, 2006 pour la traduction française, Paris, éd. Calmann-Lévy/Mémorial de la Shoah, chapitre « La foi germanique »

panthéiste ; ils attendront le mois de juillet 1933 pour fonder la *Deutsche Glaubensbewegung* (Mouvement de la foi allemande).¹³⁸ »

Les chrétiens-allemands, dont la devise est : « la croix gammée sur la poitrine et la croix dans nos coeurs¹³⁹ », pensent que le christianisme n'est pas incompatible avec les traditions allemandes. Cependant, la conciliation du germanisme et de la religion chrétienne nécessite une « déjudaisation » préalable de cette dernière : les chrétiens-allemands développent ainsi la vision d'un Christ aryen parmi les sémites, et non pas converti ; en outre, ils soutiennent que l'authentique parole du Messie, compatible avec la germanité, aurait été largement déformée à travers les âges et les apôtres (particulièrement par saint Paul). Ces modérés font allégeance au national-socialisme et se considèrent comme les « S.A. du Christ ». « Le Christ est venu à nous à travers Adolf Hitler ! Quand le peuple allait sombrer, il est apparu. Il nous a tracé une nouvelle voie ; par sa puissance, par son idéalisme, par sa sincérité, ce Rédempteur nous a trouvés... nous n'avons qu'un seul devoir, être Allemands, ne pas être chrétiens.¹⁴⁰ » : tels sont les incroyables propos tenus par le pasteur Leutheuser le 30 août 1933 !

Avec la défaite de 1918, la désaffection à l'égard de la « foi ancienne » s'accroît. Le roman d'Artur Dinter, *Le Péché contre le sang*, y joue un rôle non négligeable : véritable plaidoyer pour l'antisémitisme, le roman s'impose comme livre culte du mouvement *völkisch*. « Jésus, insiste Hermann, le héros aryen du livre, n'était juif que par son éducation et par son appartenance religieuse. » Il était aryen par la race, ou « ce qui revient au même, indogerman », originaire de Galilée septentrionale, terre des Amorites, peuple dont les anthropologues viennent opportunément de découvrir la « nordicité ». La preuve de l'aryanité de Jésus, affirme le « scientifique », nous est donnée par l'analyse psychique, qui, « comme l'eau régale en chimie [est] le mode de vérification le plus indéniable en matière de race »¹⁴¹. Artur Dinter, fondateur de la *Deutsch-christliche Arbeitsgemeinschaft*, commente dans son programme les « fondements chrétiens » de son action ; il fait ressortir l'étroite parenté qui lie

¹³⁸ Cornelia Essner et Edouard Conte, *La quête de la race...op.cit.* « La foi nouvelle »

¹³⁹ John Conway, *La persécution des Eglises 1933-1945*, Paris, éditions France-Empire, 1969, « Grandeur et décadence des « chrétiens allemands » - Désillusion grandissante des Eglises », p. 93

¹⁴⁰ Idem, p. 114

¹⁴¹ Cité in Cornelia Essner et Edouard Conte, *La quête de la race...op.cit.* « La foi nouvelle »

christianisme et germanité : « La religion de nos ancêtres germaniques présente des traits notables conformes à la religion chrétienne : Baldur, [identique à] Siegfried, le fils du dieu suprême, est le champion désintéressé et héroïque de la vérité et du droit, celui qui répand la lumière céleste sur terre. Comme Jésus, il tombera victime de l'égoïsme terrestre. » Ce fut tardivement, poursuit Dinter, que le Christ, dépeint en héros germanique, « se voit affublé de traits douillets et efféminés judéo-orientaux [...] par l'Eglise judéo-pauline¹⁴² ». Par cette critique, Dinter se réclame d'une longue tradition philosophique qui est illustrée par Paul de Lagarde, autorité incontestée de la mouvance *völkisch*¹⁴³ ; les deux auteurs accusent l'apôtre Paul d'avoir perverti la vérité de l'Évangile et « dénaturé le christianisme ».

Le NSDAP aura la volonté de se tenir à l'écart de ces courants religieux. Hitler lui-même semble plutôt absent du débat ; pour lui en effet, le christianisme est une religion datée et vouée à la disparition¹⁴⁴.

D'autre part, les partisans les plus acharnés de la foi germanique se rassemblent en communautés au sein desquelles le Christ est remplacé par Siegfried et Baldur, et qui cherchent à écrire une « bible des Germains » à partir d'écrits d'hommes allemands. L'Edda, recueil de poésies s'inspirant des mythes scandinaves, devient la référence principale des croyances et de l'éthique préchrétiennes. Le groupe de la *Deutsche Glaubensbewegung* (« Mouvement de la foi allemande ») dirigé par Wilhelm Hauer en 1933 regroupe des neo-païens, panthéistes et anticléricaux, prônant un culte de « l'âme et la race nordiques ». Hauer expose la conception de l'univers suivante : « Dieu vit [...] non pas dans quelque ciel lointain [...] mais ici, dans la terre, dans le sol labouré par l'homme vigoureux, dans le soleil, dans les étoiles, dans le ciel bleu et

¹⁴² Idem

¹⁴³ Voir George Mosse, *Les racines intellectuelles du Troisième Reich – la crise de l'idéologie allemande*, 1964, 2006 pour la traduction française, Paris, éd. Calmann-Lévy/Mémorial de la Shoah, chapitre « La foi germanique »

¹⁴⁴ « Laissons de côté les subtilités. Qu'il s'agisse de l'Ancien Testament ou du Nouveau, ou des seules paroles du Christ, comme le voudrait Houston Steward Chamberlain, tout cela n'est qu'un seul et même bluff judaïque. Une Eglise allemande ! Un christianisme allemand ? Quelle blague ! On est ou bien chrétien ou bien allemand, mais on ne peut pas être les deux à la fois. [...] Ce serait folie de notre part de vouloir faire de Jésus un aryen. Ce que Chamberlain a écrit là-dessus est tout simplement idiot ; encore suis-je poli. Ce que nous ferons ? Je vais vous le dire : nous empêcherons que les Eglises fassent autre chose que ce qu'elles font à présent, c'est-à-dire perdre tous les jours un peu plus de terrain. Croyez-vous, par hasard, que les masses redeviendront jamais chrétiennes ? Stupidité ! Jamais plus. Le film est terminé, plus personne n'entra dans la salle, et nous y veillerons. Les curés devront creuser leur propre tombe. » Propos de Hitler cités par Hermann Rauschning in *Hitler m'a dit* op.cit, chapitre « l'Anthéchrist »

dans la mer ondoyante, par orage et tempête, dans le petit brin d'herbe des montagnes éternelles. L'univers est Son corps et l'homme croyant est une partie de ce corps. Sainte est pour nous la terre, car la divinité vit en ses profondeurs. [...] Notre *Weltanschauung* est tragique, car nous ressentons énigmes et antinomies dans le monde...¹⁴⁵». Le mouvement de la foi allemande se constitue rapidement comme organisation de masse, avec une structure similaire à celle du NSDAP. Il attire beaucoup de membres du parti, et Hauer va jusqu'à affirmer que le mouvement est soutenu par cinq millions de partisans en 1935. Face à ce succès populaire, il propose d'approfondir le mouvement : il s'agit de supplanter « les sept sacrements par des rituels symboliques qui nous sont propres, cérémonies (*Weihen*) pour enfants, pour adolescents, nouveaux mariés et défunts¹⁴⁶». C'est pourquoi le NSDAP regarde d'un mauvais œil ce mouvement qui lui est similaire, par son organisation et ses rituels.

- ***Les attaques du régime***

Il a été montré dans le chapitre précédent comment le régime nazi a tenté de mettre en place différents rituels fêtes destinés à attirer la population au détriment de leurs équivalents chrétiens.

La haine de Hitler pour les institutions chrétiennes est un fait connu. Il a en effet affirmé maintes fois son violent rejet, dont on trouve des exemples abondants, aussi bien dans *Mein Kampf* que dans les témoignages de ses proches. Par exemple, Hermann Rauschning rapporte des propos de Hitler sur les pasteurs protestants on ne peut plus explicites :

« Je leur arracherai du visage leur masque de respectabilité. Et si cela ne suffit pas, je les rendrai ridicules et méprisables. Je ferai tourner des films qui raconteront l'histoire des hommes noirs. Alors on pourra voir de près l'entassement de folie, d'égoïsme sordide, d'abrutissement et de tromperie qu'est leur Eglise. [...] Je vous garantis que, si je le veux, j'anéantirai l'Eglise en quelques années, tant cet appareil est creux, fragile et mensonger. Il suffira d'y porter un coup sérieux pour le démolir. [...] À

¹⁴⁵ Cité in Cité in Cornelia Essner et Edouard Conte, *La quête de la race...*op.cit. « La foi nouvelle »

¹⁴⁶ Idem

présent, nous sommes ses héritiers, nous sommes nous aussi, une Eglise. Ils connaissent leur impuissance. Ils ne résisteront pas.¹⁴⁷ »

Les attaques contre les Eglises sont de deux types. Les premières consistent en l'adoption d'une religion germanique analogue à celle du Mouvement de la foi allemande; il s'agit surtout là de la volonté d'hommes tels que Darré, Rosenberg ou Himmler. L'insertion des nouveaux rites se fait de façon progressive : Rosenberg tente de les instiller peu à peu dans le patrimoine des traditions populaires. Juxtaposées aux manifestations par lesquelles Goebbels aspire à rythmer les masses, ces pratiques contribuent à l'élaboration d'une liturgie laïque et pseudo-religieuse qui fait elle aussi partie intégrante du « culte » brun.¹⁴⁸

Rauschning indique que la première étape de la déchristianisation passe par la propagande : par exemple, on envoie des invitations à des « assemblées sans Dieu » et à des « soirées religieuses » où l'on essaye de définir un rituel du nouveau culte. La deuxième étape passe par l'obligation de renier officiellement les Eglises : « on est ou bien chrétien ou bien allemand, mais on ne peut pas être les deux à la fois¹⁴⁹ ». Progressivement, sont insérés des nouveaux symboles qui font place aux crucifix d'abord chez les dirigeants, puis dans la SS, et enfin chez les affiliés du parti. Rauschning témoigne de cette substitution : « j'ai pu m'en rendre compte par l'exemple d'un de mes amis, l'agronome Meinberg, type splendide du terrien allemand. [...] Une nouvelle cheminée fut installée dans sa vieille demeure paysanne en guise de foyer runique ; des runes et des maximes païennes décorèrent les murs. Les croix avaient fait place à d'autres emblèmes pieux. Wotan, le vieux chasseur, retrouva un autel chez Meinberg, et devant son foyer la flamme perpétuelle fut rallumée. [...] Ce fut ensuite le tour des hommes de la SS, et surtout des chefs et dirigeants de toutes sortes, puis des gradés supérieurs de la Jeunesse Hitlérienne.¹⁵⁰ ». L'idée centrale est que le peuple allemand doit retrouver une « foi nouvelle, forte, héroïque, en un Dieu immanent dans la nature, en un Dieu indiscernable de son destin et de son sang¹⁵¹ », et rejeter la « morale servile de la pitié » judéo-chrétienne. Hitler

¹⁴⁷ Hermann Rauschning, *Hitler m'a dit*, op.cit., chapitre VII « l'Antéchrist »

¹⁴⁸ Cornelia Essner et Edouard Conte, *La quête de la race...* op.cit. p. 56

¹⁴⁹ Hermann Rauschning, *Hitler m'a dit*, op.cit., chapitre VII « l'Antéchrist »

¹⁵⁰ Idem

¹⁵¹ Idem

rejette d'ailleurs le christianisme allemand car même purgée de ses « éléments juifs » (la parole de saint Paul notamment), la religion chrétienne reste en contradiction avec la *Weltanschauung* nazie.

L'autre manière d'extirper le christianisme d'Allemagne est plus explicite. Il s'agit d'abord placer les Eglises sous l'autorité de l'Etat et d'établir sur elles un contrôle administratif sévère. Il faut ensuite limiter leur influence en créant un vaste réseau d'interdictions. Ainsi, l'enseignement est tout particulièrement surveillé : une large propagande pour dissuader les parents d'envoyer leurs enfants dans des écoles chrétiennes est mise en place. De plus, l'instruction religieuse dans les écoles est réduite à une peau de chagrin : un décret du premier juillet 1937 retire aux prêtres le droit de s'occuper de cette instruction, réduite à une demi-heure par semaine. Les offices religieux sont interdits dans les écoles et il est interdit d'assister à un culte religieux pendant les heures de classe. Enfin, cette l'instruction religieuse est finalement interdite en mars 1940, « en raison de la guerre ». Dans les écoles, on tenta souvent de remplacer l'enseignement chrétien par la « religion germanique » du Mouvement de la foi allemande¹⁵². Les Christ et les saints furent remplacés par des symboles nazis, les professeurs trop chrétiens furent chassés des écoles, ainsi que des universités ou dans les clubs d'étudiants. En 1938, Rosenberg affirme que « les programmes de toutes nos écoles ont été si profondément convertis à l'esprit anti-chrétien et anti-juif que la génération montante sera protégée contre la filouterie des prêtres¹⁵³ ». On tente de réduire les subsides de l'Etat aux Eglises : dès mars 1935, l'assiette de l'impôt ecclésiastique est réduite d'un cinquième. L'Eglise protestante doit renoncer à son autonomie budgétaire du fait de l'insertion de « sections financières étatiques » dans son administration. Les transactions financières internationales au sein des ordres sont interdites. D'autres séries d'interdictions frappent les Eglises : réduction des deux tiers des publications religieuses ; limitations sévères des processions, des pèlerinages, des retraites, camps et promenades pour adolescents ; interdiction des cours de préparation au mariage ou à la confirmation ; réglementation du déploiement des oriflammes et des bannières ; interdiction de la vente publique d'images ou de brochures religieuses ; interdiction de posséder des bâtiments ou champs en dehors des églises (pas même les cimetières, ce qui permet

¹⁵² J.S. Conway, *La persécution nazie des Eglises*, Paris, éditions France-Empire, 1969, pp. 268-269

¹⁵³ Idem, p. 270

des enterrements païens, les *Totenfeiern*, en terre consacrée, ce à quoi les Eglises s'étaient vivement opposées), etc¹⁵⁴. Baldur von Schirach, chargé des jeunesses, décrit comment il applique ces méthodes, réduisant de façon considérable l'attrait des Eglises en leur interdisant toutes les activités divertissantes susceptibles d'attirer la jeunesse :

« Je tentai de couper l'herbe sous le pied en décrétant que la formation politique et sportive des jeunes relevait exclusivement de la Jeunesse hitlérienne. Les groupes confessionnels devaient se limiter à des activités religieuses et spirituelles, donc pratiquement à la lecture de la Bible et à la messe. Tout ce qui attire les jeunes – le camping et les voyages, les jeux de plein air, le sport, le tir réduit – était réservé à la Jeunesse hitlérienne. À cela s'ajoutaient le port de l'uniforme et des drapeaux ainsi que deux accessoires qui jouaient alors un grand rôle dans la jeunesse en groupes, rôle presque incompréhensible aujourd'hui : la bandoulière et le poignard scout.¹⁵⁵ »

« Les évêques étaient assez prêts à faire preuve de patriotisme mais se refusaient à laisser en plan leurs organisations de jeunes. [...] Je proposais un compromis : j'étais prêt à retirer mon interdiction de double appartenance à une organisation de jeunesse catholique et à la Jeunesse hitlérienne. En échange, les évêques devaient interdire, pour l'été 1934, aux groupes catholiques de voyager, de camper et de porter leur uniforme. Les évêques acceptèrent. Le 29 juin vers minuit, nous nous séparâmes dans les meilleurs termes. Nous devons nous rencontrer le lendemain pour ratifier officiellement l'accord.¹⁵⁶ »

La Posnanie, rebaptisée « Gau du Reich du pays de la Warthe » (*Reichsgau Wartheland*) ou *Warthegau*, est désignée en 1940 comme cible première d'une entreprise de déchristianisation radicale. Or cette expérience s'inscrit dans un dessein bien plus ambitieux visant à faire de cette terre un « Gau modèle » (*Mustergau*) à tous les égards. Arthur Greiser, qui succède à Hermann Rauschning comme président de la ville libre de Dantzig, décrète le 14 mars 1940 une série de dispositions appelée les « Treize Points » : dans le nouveau *Reichsgau*, fait-il savoir, « il n'y a plus d'Eglises du point de vue de l'Etat ; il n'y a plus que des sociétés religieuses ecclésiastiques assimilées à des associations ». Greiser décrète en outre que « seuls pourront devenir membres [des sociétés religieuses] des adultes ayant procédé à une déclaration écrite. [...] Il n'y accéderont donc pas par naissance¹⁵⁷ » (il annule ainsi les effets des

¹⁵⁴ Idem, pp. 258-261

¹⁵⁵ Baldur von Schirach, *J'ai cru en Hitler*, Paris, Librairie Plon, 1968, p. 176

¹⁵⁶ Idem, p.178

¹⁵⁷ Cité in Cornelia Essner et Edouard Conte, *La quête de la race...op.cit.* « La Foi nouvelle »

baptêmes religieux). Autrement dit, on exige de tous ceux qui préfèrent l'affiliation confessionnelle au plein engagement national-socialiste de procéder à leur autodénonciation. Par ailleurs, l'« Eglise catholique romaine pour les Polonais dans le pays de Warthe » dite « Eglise Polonaise » ne jouissait même pas du statut de personne morale de droit privé. 1200 à 1300 églises furent fermées et 500 d'entre elles furent transformées en dépôts de munitions sur ordre du *Reichsstatthalter*. On détruit la plupart des sanctuaires, statues et crucifix érigés le long des voies publiques, et ceux qui tentaient d'assister à la messe s'exposaient à des razzias. Des 841 églises du diocèse de Poznan (Posen) recensées en septembre 1939, seules 30 « polonaises » et 15 « allemandes » resteront ouvertes. Seuls 34 prêtres parmi 800 y restent en fonction. Des 2500 prêtres du *Warthegau*, seul un tiers survivra à la terreur nazie¹⁵⁸.

L'attaque du régime envers les institutions chrétiennes est donc ouverte ; cependant, il ne faut pas perdre de vue que des deux côtés, on recherche la modération. Malgré les graves tensions, tout se passe de façon à ce qu'aucune rupture ne se fasse. Malgré les graves atteintes portées au concordat signé en 1933 entre Berlin et le Vatican, les représentants religieux élèvent peu la voix. De même, Hitler maintient la volonté de ne pas générer un grave conflit avec les Eglises, du moins jusqu'à la fin de la guerre¹⁵⁹. Il faut également noter que dans la plupart des cas, ces mesures étaient appliquées par les plus bas échelons de l'administration et de façon tortueuse, de sorte que les hauts dirigeants, et particulièrement Hitler, paraissaient comme détachés de ces actions.

¹⁵⁸ Cornelia Essner et Edouard Conte, *La quête de la race...* op.cit. « La foi nouvelle »

¹⁵⁹ « J'aborde aussi la question de savoir si nous devons, à l'occasion de la fermeture des maisons d'édition, laisser subsister quelques éditeurs chrétiens. Il approuve complètement ma tactique, qui consiste à temporiser sur la question des Eglises. Nous devons faire preuve de souplesse dans ces domaines et éviter de nous enfermer dans le dogmatisme. » Joseph Goebbels, *Journal 1943-1945* op.cit., le 9 mars 1943, p.94 ; « La guerre est une période défavorable pour intervenir dans la question religieuse. Après la guerre, nous nous occuperons aussi bien du problème des officiers que des curés. Mais aujourd'hui, nous devons faire contre mauvaise fortune bon cœur. », le 4 mars 1944, p. 424



Service religieux dans l'église luthérienne de la garnison de Berlin, en l'honneur du Standartführer Peter Voss, in Michaud Eric, *Un art de l'éternité – L'image et le temps du national-socialisme*, éditions Gallimard, 1996, p. 99. Parfois, l'espace du christianisme est totalement investi par les symboles nazis ; lors de cette cérémonie se situent de part et d'autre de l'autel des étendards à croix gammée, identifiant le *Gottesdienst* (le service de Dieu) au *Führerdienst* (le service du Führer).



« Une salle des fêtes dans une entreprise », tiré de Hans-Jochen Gamm, *Der Braune Kult*, éd. Rütten & Loening, Hambourg, 1962, p. 169. Des salles de fêtes étaient aménagées dans certaines entreprises, calquées sur le modèle des églises. On distingue clairement ici la disposition de bancs de part et d'autre de l'allée centrale menant à l'autel, très similaire à l'organisation d'une église. Au fond, un buste de Hitler et des emblèmes nazis : croix gammée et aigles. De chaque côté de « l'autel », des personnages peints représentent le travailleur allemand. De même, on peut lire au-dessus de cet « autel » une devise glorifiant le travail, tenant lieu de citation biblique.

2) Réactions des Eglises menacées

Face à ces mouvements de concurrence et à la répression nazie, quelles ont été les réactions des Eglises ? Il s'agit de voir comment elles ont pu tenter de contrecarrer la substitution entreprise par le régime national-socialiste, ainsi que l'emprise réelle des tentatives nazies sur la population.

- *L'attitude du clergé et le rejet d'une « religion nazie »*

Les réactions sont divisées au sein des Eglises protestantes : officiellement, on affiche une neutralité politique, mais la secte des *Deutsche Christen* se rallie au

nazisme. Cependant, même en dehors de ce courant extrémiste, le nazisme bénéficie d'un courant de sympathie. L'évêque du Mecklembourg déclare même en avril 1931 que « beaucoup de membres de l'Eglise évangélique vivent aujourd'hui avec toute leur pensée et avec toute leur sensibilité dans le mouvement national-socialiste [...] Le mouvement national-socialiste affirme passionnément l'engagement social, le principe de fraternité.¹⁶⁰ » Il exhorte en outre l'église à « saluer avec gratitude les nobles objectifs du mouvement NSDAP, mais en même temps, au-delà de cet objectif, humain et par conséquent imparfait et inachevé, à proclamer la volonté de Dieu¹⁶¹ ». L'Eglise catholique est également confrontée à des oppositions internes, et ce malgré son système autoritaire : elle ne s'exprime pas d'une voix unifiée avant 1933, ni après. Au début, elle affiche son opposition au national-socialisme, mais le 20 juillet 1933 un concordat est signé entre Hitler et le Saint Siège, garantissant des droits à l'Eglise ; celui-ci ne sera bien sûr pas respecté par les nazis.

Dans l'ensemble, l'Eglise est en perte de vitesse ; Klaus Scholder note que c'est dans le nazisme « que résident désormais la force, la passion et la piété. C'est là que l'on trouve les martyrs, même s'il s'agit de martyrs profanes. Le national-socialisme se veut radicalement eschatologique. [...] L'Eglise, de l'autre côté, cultive un christianisme du salut individuel en même temps qu'une idéologie petite-bourgeoise et l'auto-satisfaction cléricale¹⁶² ».

Cependant, certaines figures ecclésiastiques perçoivent l'opposition fondamentale entre chrétienté et national-socialisme ; la dimension religieuse que se donne le mouvement inquiète certains prêtres qui tentent alors de mettre en garde les fidèles allemands. Ainsi, dans un discours radiodiffusé du 1^{er} février 1933, le pasteur luthérien Dietrich Bonhoeffer dénonce la confusion qui est faite entre le Führer et le messie : « A partir du moment où le *Volksgemeinschaft* est considéré comme une entité divine métaphysique, le Führer qui incarne ce *Geist* assume une fonction religieuse au sens littéral du terme : il est le messie et avec son apparition commence à s'accomplir l'ultime espoir de chacun, et le royaume qu'il apporte nécessairement avec lui est proche du royaume éternel. » Si le Führer accepte de devenir l'idole de ses adeptes,

¹⁶⁰ Fritz Stern, *Rêves et Illusions – Le drame de l'histoire allemande*, « Les Grandes Traductions », Paris, éd. Albin Michel, 1987, « La tentation du nazisme »

¹⁶¹ Idem

¹⁶² Klaus Scholder, *Die Kirchen und das Dritte Reich*, vol 1, Vorgeschichte und der Zeit der Illusionen 1918-1934 (Francfort-sur-le-Main, 1977, p 174 et 179), cité in Fritz Stern, *Rêves et Illusions...op.cit*

« l'image du führer dégénère en celle du corrupteur et il agit de façon criminelle vis-à-vis de ses partisans comme vis-à-vis de lui-même¹⁶³ ». Dietrich Bonhoeffer montre par cette phrase qu'il ne veut pas mettre en doute le caractère « littéral » de la fonction religieuse qu'assumait Hitler dans le mythe nazi : il perçoit que le nazisme s'oppose au christianisme pour prendre sa place institutionnelle et ramener ses principes au niveau de véritable religion nationale, et qu'il s'agit donc d'une grande menace. Le cardinal Faulhaber condamne lui aussi la rivalité : « ce n'est pas du sang allemand qui nous a rachetés, mais le précieux sang de Notre Seigneur sur la croix¹⁶⁴ ».

Par ailleurs, le 14 mars 1937, le pape Pie XI se résout à dénoncer dans son encyclique « *Mit brennender Sorge* » (« Avec une vive inquiétude ») diffusée auprès de l'épiscopat allemand et mondial, les violations multiples et caractérisées du concordat de 1933. En effet, si l'Eglise a multiplié les courriers et les protestations contre les mesures prises en sa défaveur, le régime nazi est demeuré muet. C'est ainsi que, rédigé exceptionnellement en allemand avec l'aide des cardinaux Faulhaber et Pacelli (futur Pie XII) ainsi que d'autres prélats allemands, le texte pontifical souligne l'incompatibilité entre la foi chrétienne et la *Weltanschauung* nazie ; notamment, elle reproche avec force à celle-ci de pervertir des concepts aussi intangibles que « foi », « éternité » et « révélation ». Le pape en appelle aux fidèles pour maintenir leur vraie foi et pour résister au culte idolâtre de la Race ou du Peuple ; il s'agit de résister à tout travestissement des doctrines et de la morale chrétienne. Cette encyclique montre que le clergé avait pleinement conscience de la dimension religieuse que se donnait le nazisme ainsi que ses emprunts au christianisme, qu'il dénonce avec fougue :

« Seuls des esprits superficiels peuvent tomber dans l'erreur qui consiste à parler d'un Dieu national, d'une religion nationale ; seuls ils peuvent entreprendre la vaine tentative d'emprisonner Dieu, le Créateur de l'univers, le Roi et le Législateur de tous les peuples, devant la grandeur duquel les Nations sont " comme une goutte d'eau suspendue à un seau " (Is., XL, 15) dans les frontières d'un seul peuple, dans l'étroitesse de la communauté de sang d'une seule race. [...] Quiconque prend la race, ou le peuple, ou l'État, ou la forme de l'État, ou les dépositaires du pouvoir, ou toute autre valeur fondamentale de la communauté humaine - toutes choses qui tiennent dans l'ordre terrestre une place nécessaire et honorable,- quiconque prend ces notions pour les retirer de cette échelle de valeurs, même religieuses,

¹⁶³ Cité in Stern Fritz, *Rêves et Illusions op. cit.* chapitre 6 « Le national-socialisme comme tentation »

¹⁶⁴ Cité in Eric Michaud, *Un art de l'éternité – L'image et le temps du national-socialisme*, Paris, éditions Gallimard, 1996, p. 91

et les divinise par un culte idolâtrique, celui-là renverse et fausse l'ordre des choses créé et ordonné par Dieu : celui-là est loin de la vraie foi en Dieu et d'une conception de la vie répondant à cette foi.¹⁶⁵ »

L'encyclique marque la volonté ferme de refuser tout parallèle entre le mouvement national-socialiste et la religion chrétienne. Elle dénonce notamment l'emploi abusif et la mauvaise interprétation de termes religieux par les dirigeants nazis, et expliquent pourquoi l'adhésion à l'idéologie nazie ne peut en aucun cas se substituer à la foi chrétienne.

« Il vous faudra veiller d'un oeil particulièrement attentif, Vénérables Frères, à ce que les concepts religieux fondamentaux ne viennent pas à être vidés de leur contenu essentiel et détournés vers un sens profane.

" Révélation ", au sens chrétien du mot, désigne la parole dite par Dieu aux hommes. Employer ce même mot pour les " suggestions " du sang et de la race, pour les irradiations de l'histoire d'un peuple, c'est, à coup sûr, créer une équivoque.

La " foi " consiste à tenir pour vrai ce que Dieu a révélé et propose par son Église à la croyance des hommes. C'est la " conviction solide des choses invisibles ". (Hebr., XI, 1.) La joyeuse et fière confiance dans l'avenir de son peuple, qui tient au coeur de chacun, signifie tout autre chose que la foi dans le sens religieux du mot.

[...] " Immortalité ", dans le sens chrétien, veut dire : continuation de la vie de l'homme après la mort terrestre, dans sa personnalité individuelle, pour son éternelle récompense, ou pour son éternel châtiment. Quiconque ne veut désigner par le mot : " immortalité " que la continuation ici-bas de la vie collective dans la durée de son peuple pour un avenir d'une longueur indéterminée, celui-là renverse et falsifie l'une des vérités fondamentales de la foi chrétienne, il touche aux bases mêmes de la conception religieuse de l'univers, qui exige un ordre moral dans le monde. S'il ne veut pas être chrétien, qu'il renonce au moins à enrichir le vocabulaire de son incroyance en puisant au trésor des concepts chrétiens.¹⁶⁶ »

Le texte s'attaque également au dénigrement de l'idée chrétienne que l'homme est pécheur et qu'il doit se racheter par la pénitence et la prière. Le nazi oppose en effet l'homme aryen, fier et héroïque à l'homme chrétien, faible et repentant. Cette opposition est centrale dans la propagande anti-chrétienne qui tourne en ridicule le

¹⁶⁵ Lettre Encyclique aux vénérables Frères, Archevêques et Évêques d'Allemagne et autres Ordinaires en paix et Communion avec le Siège Apostolique sur la situation de l'Église catholique dans l'Empire allemand, « *Mit brennender Sorge* », Pie XI, le 14 mars 1937, disponible sur :

<http://lesbonstextes.ifastnet.com/pximitbrennendersorge.htm>

¹⁶⁶ Idem

supposé « asservissement » imposé par les dogmes chrétiens, particulièrement vis-à-vis de la jeunesse.

« Le " Pêché Originel " est la faute héréditaire, bien que non personnelle, des descendants d'Adam, qui "ont péché en lui" [...] La foi à ces vérités, qui sont aujourd'hui en butte, dans votre patrie, à la facile raillerie des adversaires du Christ, appartient au contenu inaliénable de la Religion chrétienne.

L'humilité, dans l'esprit de l'Évangile, et la prière pour obtenir le secours de la grâce de Dieu peuvent parfaitement s'unir à l'estime de soi-même, à la confiance en soi, à l'héroïsme. L'Église du Christ, qui à travers tous les temps et jusqu' au présent le plus récent compte plus de confesseurs et de martyrs volontaires que toute autre collectivité morale, n'a besoin de recevoir de personne des leçons sur l'héroïsme des sentiments et des actes. Dans sa misérable façon de railler l'humilité chrétienne, comme une dégradation de soi-même et une attitude sans courage, l'odieux orgueil de ces novateurs se couvre lui-même de ridicule. [...] On vous parle beaucoup de la grandeur héroïque, que l'on oppose consciemment et mensongèrement à l'humilité et à la patience évangéliques. Pourquoi donc vous taire qu'il y a aussi un héroïsme des luttes morales ? ¹⁶⁷»

Enfin, le peuple aryen ne peut pas être considéré comme un peuple « supérieur » du fait de son « Sang ». En effet, « mettre sur le même plan la grâce surnaturelle et les dons de la nature, c'est un abus du vocabulaire [...] Les pasteurs et gardiens du peuple de Dieu feront bien d'opposer une action vigilante à ce larcin fait aux choses saintes et à cette confusion des esprits. ¹⁶⁸ » La grâce chrétienne ne s'obtient pas par « les dons de la nature », c'est-à-dire par le Sang, mais par la foi religieuse et l'observation des principes énoncés par Dieu dans les textes sacrés. L'encyclique veut ainsi couper court à toute idée de « religion nazie » : le national-socialiste n'est rien qu'un mouvement politique propre à enthousiasmer les foules, dont les emprunts au vocabulaire, aux cérémonies et aux rituels chrétiens sont des abus propres à semer la confusion dans les esprits. Non seulement ces termes sont utilisés de façon abusive, mais en plus leur signification est détournée. L'Église tente ainsi de mettre en garde contre la confusion possible et conclut en affirmant que, quelles que soient les prétentions nazies et leurs promesses, il n'existe qu'une véritable foi, la foi chrétienne : « Aucune puissance coercitive de l'État, aucun idéal purement humain, si noble et si élevé soit-il en lui-même, ne sera jamais capable de remplacer en fin de

¹⁶⁷ Idem

¹⁶⁸ Idem

compte les suprêmes et décisives impulsions que donne la foi en Dieu et au Christ. ¹⁶⁹»

- ***La portée des actions nazies sur l'influence des Eglises***

Malgré ces dénonciations, les Eglises restent globalement immobiles et ne seront pas en mesure de générer une franche opposition au régime au sein des fidèles allemands. Les actions précédemment citées n'ont qu'une faible portée, et les déportations de prêtres ainsi que les mesures de répression et de restrictions des libertés des Eglises continuent de s'appliquer discrètement en Allemagne, et surtout en Pologne occupée. Malgré ces échecs, que peut-on dire du succès des nazis à « extirper » le christianisme hors du Reich ? En fait, l'incapacité des nazis à articuler dans un esprit à la fois « pieux » et « conforme à la nature de la race » les domaines privés et collectif, intime et politique, explique en bonne partie la large désaffection de la majorité face aux *Lebensfeiern*. La gaucherie d'animateurs peu doués dans l'évocation de Dieu, devenu une simple métaphore de l'idée de race, rebute beaucoup d'Allemands qui sont par ailleurs acquis au régime.¹⁷⁰ Ces objections valent aussi pour les *Jahresfeiern* du calendrier rituel nazi. Car si ces fêtes et rituels ont rencontré un écho peu négligeable (voir chapitre 4), la plus grande partie de la population reste sceptique. Les Eglises savent parfaitement tirer avantage de l'incapacité des nouveaux idéologues à pervertir la religiosité populaire ; elles soulignent auprès des fidèles le caractère factice du rituel nazi. Ce rejet se renforce au fur et à mesure que la guerre se prolonge, et les Eglises remportent haut la main les « batailles » du baptême, de la confirmation et, à un moindre degré, du mariage. Le Reichsleiter Martin Bormann, alors successeur de Hess à la chancellerie du Parti, souligne d'ailleurs à quel point les cérémonies nazies « manquent de toute expression religieuse. Le religieux, au contraire, sait répondre avec une assurance allant de soi à toutes les questions relatives à Dieu, au destin, à l'immortalité, etc. et s'assure donc une place dominante dans les régions rurales lors de toutes les célébrations, alors que d'habitude l'orateur national-socialiste évite craintivement de prendre de quelque façon position vis-à-vis du

¹⁶⁹ Idem

¹⁷⁰ Edouard Conte et Cornelia Essner, *La quête...* op.cit. p.109

divin.¹⁷¹ » Il est d'ailleurs parfois difficile de prendre position sur la question de la divinité pour les militants nazis qui ont du mal à situer Dieu dans leur *Weltanschauung*. Par exemple, Melita Maschmann, en tant que représentante de l'autorité dans un village polonais, est poussée par les habitants à faire une prière sur la tombe d'un villageois ; elle décrit son malaise : « Si j'avais voulu éviter de dire moi-même la prière, c'était pour une raison personnelle. Ma position intime vis-à-vis du divin était peu nette. Parfois, je me laissais aller à un panthéisme romantique, parfois je me tournais en toute simplicité (dans nos fêtes du matin, notamment) vers un Dieu unique. Dans un cas comme dans l'autre, j'avais le sentiment confus que je n'accordais pas assez d'attention à ce point capital de l'existence humaine. Je n'avais ni assez de temps, ni assez de courage pour cela. »

Un autre exemple tend à illustrer le relatif échec des nazis à « purger » l'Allemagne du christianisme : au sein même de la S.S., organisation la plus à même de se détourner des valeurs chrétiennes et d'embrasser la nouvelle foi, Himmler se heurte à un échec. 54,2% des membres de la S.S. appartiennent à l'Eglise protestante et 23,7% à l'Eglise catholique romaine. Les tentatives « néo-germaniques » de Himmler ont même un effet néfaste : les prescriptions contre l'Eglise détournent beaucoup d'hommes de la tentation de rentrer dans l'Ordre. Une partie de la noblesse quitte Himmler et trouve place au sein de la *Reichswehr*. Les dons des membres associés tombent de 581 000 marks (1934) à 400 000 marks (1936)¹⁷² !

Si toutes les Eglises chrétiennes étaient partagées et si elles perçurent les dangers de la concurrence nationale-socialiste, il n'y eut pas de déclaration claire dénonçant en la personne de Hitler l'Antéchrist. Au contraire, il y avait pour les deux grandes Eglises une certaine affinité entre le programme de Hitler et leurs propres espoirs d'expulser les éléments marxistes et profanes. Pie XII n'a jamais réellement élevé la voix contre le régime nazi, particulièrement lorsqu'il apparut que l'Allemagne pouvait perdre la guerre, avec pour conséquence d'ouvrir une brèche aux idées communistes¹⁷³. Elles auraient pu écouter la voix de leurs fidèles qui disaient que le nazisme se présentait comme une pseudo-religion, ce qui le rendait d'autant plus

¹⁷¹ Rapport du SD cité in Edouard Conte et Cornelia Essner, *La quête...* op.cit. p.28

¹⁷² Heinz Höhn, *L'Ordre noir...* op.cit, p.100

¹⁷³ Saul Friedlander, *Pie XII et le IIIe Reich – Documents*, Paris, éditions du Seuil, 1964

dangereux ; mais elle refusèrent de reconnaître l'extrémisme de Hitler par peur du communisme ou de l'influence juive ; de ce fait, et malgré les proclamations de neutralité et les quelques prises de conscience, elles favorisèrent plus que n'entravèrent l'ascension de Hitler. Finalement, il s'est installé un mouvement au sein des Eglises qui a conduit à accepter l'idée du nazisme tout en « regrettant ses excès » et en sous-estimant la violence du nazisme, considéré comme un « moindre mal » en comparaison du communisme.

Les mises en garde lancées par l'encyclique du 14 mars 1937 n'eurent pour effet majeur que des représailles du côté des nazis ; et si le Vatican avait en effet perçu la dangereuse dimension religieuse du national-socialisme et l'avait fougueusement rejetée, les résistances effectives dans les paroisses furent bien trop timides.

Troisième Partie : La « foi nazie »

Nous avons dégagé dans la partie précédente les nombreux emprunts faits par le régime national-socialiste à la religion, et en particulier aux religions chrétiennes. Ces emprunts avaient pour but de substituer la doctrine nazie à la religion traditionnelle, considérée comme « avilissante » et « contraire » au principe de l'Homme nouveau. D'autre part, ces emprunts avaient pour base la conscience des dirigeants nazis, et notamment de Hitler, que la liturgie et le cérémoniel religieux exerçaient une force d'emprise particulière sur les esprits des communiants ; les manifestations nazies étaient particulièrement bien élaborées, et suscitaient l'enthousiasme des foules jusqu'au délire. La question qui se pose alors est de déterminer quel a été le degré d'adhésion aux idées national-socialistes. Cette adhésion était-elle superficielle, simple effet d'un engouement généralisé et de cérémonies impressionnantes ? Relevait-elle du même type qu'une adhésion politique « classique » ? Ou bien peut-on déceler dans le cas du national-socialisme une adhésion plus forte, une croyance si profonde qu'elle se mue en une véritable « foi » ? Il s'agit donc d'étudier si la croyance en l'idée nazie est de type limitative, ou si elle acquiert une dimension supérieure ; autrement dit, on cherchera à savoir si un militant nazi fermement engagé peut se comparer à un militant politique traditionnel. Il est relativement intuitif de penser que non ; en effet, et comme le montrent les chapitres précédents, le national-socialisme se présentait comme une *Weltanschauung*, une « vision du monde » globale, définissant le « bien » comme « le mal », ainsi que la conduite à adopter dans chaque moment de la vie. Un individu qui adhère à cette idéologie est donc entièrement investi de son adhésion : celle-ci ne se limite à aucun domaine de sa vie.

Deux directions sont à distinguer dans la recherche d'une adhésion si profonde qu'on la qualifierait de « foi ». La première est à rechercher dans le corpus des idées propres à l'idéologie national-socialiste : il faut voir quel est le degré d'adhésion à ces idées, c'est-à-dire jusqu'à quel point certains militants ont pu pousser leur

Weltanschauung. La seconde se caractérise par une confiance absolue en la personne du Führer, Adolf Hitler. L'important culte voué à ce dernier pendant la période nazie est un fait bien connu, mais quelles en sont les bases, et quel est le sentiment qui y est lié ? En effet, la « foi nazie » est indissociable de la « foi en Hitler », ce dernier étant l'incarnation même du Parti et de l'idéologie national-socialiste. Il est d'ailleurs à noter que la « foi en Hitler » était plus forte, voire était la base de la « foi » en la doctrine nazie. Un phénomène d'adhésion similaire aurait-il pu être observé si l'Histoire avait placé Himmler ou Goebbels à la place du Führer ? Idéologie national-socialiste et « foi » en Hitler sont donc deux composantes indissociables de ce qu'on qualifie de « foi nazie ».

Chapitre 6 : la croyance en la cause nazie

« L'œil qui, fasciné, contemple un point qui lui semble refléter toute la lumière du monde, est aveuglé par cette quantité de lumière, et devient également aveugle à tout ce qui n'est pas issu de cette lumière. Nous étions aveuglés par le mystère qui se cachait sous l'expression « la grande Allemagne », avec une puissance magique¹⁷⁴ [...] La plupart des dirigeantes de la Jeunesse avaient, comme moi, "le feu sacré"¹⁷⁵. »

Le mouvement national-socialiste a mis en place de nombreuses manifestations à caractère cérémoniel destinées à placer le spectateur en condition d'extase et de communion, comme il a été décrit dans un précédent chapitre. Hitler, dans son rapport ambigu avec l'Eglise catholique (entre fascination et rejet) a en effet pratiqué de nombreux emprunts à cette dernière : « L'Eglise catholique, c'est une grande chose. Ce n'est pas rien pour une institution d'avoir pu tenir pendant deux mille ans. Nous avons là une leçon à apprendre. Une telle longévité implique de l'intelligence et une grande connaissance des hommes. ¹⁷⁶ » On cherche ainsi à recréer entre le régime et les Allemands le type de relation irrationnelle qui existe entre un peuple et ses prêtres. Cependant, si on peut aisément admettre que de telles mises en scènes ont pu exercer une fascination sur les masses allemandes et développer des sentiments d'enthousiasme allant jusqu'au délire, peut-on considérer que cet enthousiasme révèle une croyance profonde pouvant être assimilée à la croyance religieuse, une « foi » nazie ?

Qu'entend-on par le terme de « foi » ? Habituellement, le mot comporte deux sens fondamentaux, un sens subjectif et un sens objectif. Il désigne d'une part le fait de

¹⁷⁴ Melita Maschmann, *Ma jeunesse au service du nazisme*, Paris, éd. Plon, 1964, p. 209

¹⁷⁵ Idem, p. 268

¹⁷⁶ Hermann Rauschning, *Hitler m'a dit*, chapitre « l'Antéchrist », Paris, Librairie Somogy, collection Coopération, Paris, 1939

croire, de faire confiance ; plus particulièrement, c'est le fait de croire en une autorité divine, avec une confiance et une conviction plus ou moins grandes. Toutefois, l'attitude du croyant, du sujet qui croit, est difficilement séparable de l'objet auquel il croit. Aussi le mot « foi » désigne-t-il d'autre part ce qui est cru et dont le contenu est plus ou moins étendu et diversifié : un disciple du Christ professe la foi chrétienne qui se distingue objectivement de la foi juive, et un catholique convaincu est tenu de croire tous les articles de la foi catholique.

« Dans l'Ancien comme le Nouveau Testament, la foi comporte ces deux éléments fondamentaux : d'une part, la foi est confiance en Dieu, fidèle et sûr, engagement personnel du croyant qui s'abandonne au Seigneur qui le sauve [l'hébreu : *batah*]. D'autre part, la foi est la reconnaissance du Dieu vivant et vrai, accueil de sa parole qui révèle au croyant la vérité de son être et de sa destinée plus fermement et sûrement que les doctrines humaines et les apparences du monde [l'hébreu : *aman*]. Ces deux composantes de la foi, confiance et reconnaissance, ne peuvent être dissociées, car elles s'enveloppent et s'approfondissent mutuellement : comment faire confiance à Dieu sans accepter les promesses et le message qu'il fait connaître par sa parole, et comment tenir pour vrai ce que Dieu propose en Jésus-Christ sans se fier à lui ? il est donc essentiel à la foi, comme relation personnelle de l'homme à Dieu, d'être un mouvement du cœur et un dynamisme de la volonté par lesquels on croit en Dieu qui révèle, aussi bien qu'une démarche de l'intelligence et une adhésion de l'esprit par lesquelles on croit ce que Dieu révèle, à savoir lui-même et son dessein de salut.¹⁷⁷ »

Peut-on dire que la croyance nazie s'apparente à une véritable « foi » ? La croyance est composante de la foi, « démarche de l'intelligence et une adhésion de l'esprit par laquelle on croit ce que Dieu révèle ». Mais la foi dépasse la croyance par sa dimension de confiance : on parle ainsi de « croyance-confiante »¹⁷⁸ ; la croyance est « l'échelon le plus bas pour lequel on puisse utiliser du mot de foi¹⁷⁹ » : elle est une base. Sur cette base, s'ajoute la dimension affective de la confiance absolue, « un mouvement du cœur » qui se traduit par une grande passion, voire une violence du

¹⁷⁷ Paul Poupard (ss la dir.), *Dictionnaire des religions*, Paris, Presses Universitaires de France, 1984, article « foi »

¹⁷⁸ Alain Rey (ss la dir.), *Dictionnaire culturel en langue française*, Paris, Le Robert, 2005, article « foi »

¹⁷⁹ Ibn Khaldûn, *Discours sur l'histoire universelle*, trad. V. Monteil, t. III, p. 970, cité in Alain Rey (ss la dir.), *Dictionnaire culturel en langue française*, Le Robert, 2005, article « foi »

sujet qui « croit », un sentiment d'obéissance et de conviction qui dépasse la raison. La foi prend un caractère absolu, extrême, accompli, par rapport au doute et à l'incertitude, et peut déboucher sur le fanatisme.

Ainsi, il faut rechercher un sentiment qui non seulement dépasse le simple enthousiasme provoqué par d'habiles mises en scène, mais également la conviction, la croyance profonde que ce que prône le mouvement est juste. La croyance en la doctrine national-socialiste s'accompagne-t-elle d'une confiance aveugle, confiance qui est telle qu'elle n'a besoin d'aucune démonstration, et qui ne peut être remise en cause ? On ajoutera à cette définition de la « foi » une dimension transcendante : le croyant qui possède la « foi » ressent le sentiment de croire en un contenu qui possède une dimension sacrée, supérieure.

En ce qui concerne le nazisme, le terme de « foi » est très fréquemment utilisé, tant par les historiens, que par les dirigeants nazis eux-mêmes. Ainsi, Himmler a souvent fait référence à cette « foi » dans ses discours : « [...] jamais notre foi ne nous abandonnera, jamais nous ne serons infidèles, jamais nous ne serons lâches, jamais nous ne serons de mauvaise humeur : nous nous efforcerons de nous montrer dignes de vivre sous Adolf Hitler et de pouvoir combattre avec lui. », « [...] Pas une seconde ma foi en la victoire ni ma foi dans le Führer n'ont chancelé, même au plus profond de moi-même, et je suis absolument convaincu que ce fut un miracle : le Seigneur et le Destin sont avec nous. Nous qui faisons partie de son entourage, nous devons maintenant nous montrer loyaux et dignes de notre Führer Adolf Hitler¹⁸⁰ ». On retrouve dans ces phrases la notion de fidélité, de constance dans la croyance, mais aussi de sacré : Himmler parle en effet de « miracle », de « Seigneur » et de « destin » qui « sont avec nous », et donc d'une autorité transcendante qui légitime le combat mené et lui donne ainsi une dimension sacrée.

C'est en lisant les témoignages d'anciens militants nazis que l'on peut tenter de comprendre quelle était la nature de leur attachement. Nombreux furent en effet les Allemands qui se dévouèrent entièrement, dans un renoncement total de leur personne, et ce du fait d'une croyance absolue à la vérité de leur « cause », absolu quasi-sacré à partir duquel on définit le bien et le mal et qui justifie n'importe quels moyens.

¹⁸⁰ Discours prononcé devant le corps des officiers d'une division de grenadiers sur le champ de manœuvre de Bitche, le 26 juillet 1944 (in *Discours secrets*, éd. Gallimard, 1978)

1) Les bases de la « foi » nazie : la recherche d'une cause supérieure

La doctrine nazie peut être perçue comme une religion dans le sens où elle donnait une signification particulière à la vie de ses « croyants » : tout d'abord, elle leur permettait de se décharger en fournissant une vision définie du monde prétendument « vraie » et « juste » et à laquelle, par conséquent, on ne pouvait déroger. Cette vision du monde qui établissait le bien et le mal constituait une sorte d'échappatoire à des militants pour lesquels bien des questions se trouvaient résolues en se contentant d'obéir aveuglément à des ordres provenant d'hommes qui, par définition, ne pouvaient que vouloir le salut de l'Allemagne. Ainsi, cette « foi », ce dévouement total leur permettaient de s'arracher à la solitude d'une société individualisée et de trouver la plénitude dans la réalisation de tâches collectives : sentiment d'être utile, sentiment d'oeuvrer pour une cause fraternelle envers son peuple, grande et noble.

Comme le souligne Fritz Stern, la tentation était grande de s'en remettre à un dictateur et de croire au miracle. « Hitler évoquait à la fois la volonté humaine et la providence divine. Pour des êtres apolitiques, étrangers à la réalité, coupés du monde et en même temps peut-être accoutumés au rêve de l'irrationalisme héroïque, l'élément religieux et mystique du national-socialisme était dangereusement attirant. On était tenté de s'abandonner à ce délire national – en dépit (ou justement à cause) de la menace de violence¹⁸¹ ». Stern évoque à ce sujet l'aphorisme de Nietzsche : « la lassitude qui, d'un bond, veut atteindre l'ultime, d'un bond mortel, une pauvre lassitude qui ne voudra plus jamais rien vouloir : c'est ce qu'ont engendré tous les dieux et autres mondes¹⁸² ». Cette « tentation » avait été particulièrement bien saisie par le prix Nobel Thomas Mann qui écrit dans son *Journal* : « Mais l'Allemand ne veut pas penser en termes économiques. Et il ne pense pas non plus sur le mode politique, il pense sur le mode tragique, mythique, héroïque... Le démembrement de l'Allemagne et une dépolitisation forcée seraient un immense soulagement

¹⁸¹ Fritz Stern, *Rêves et Illusions*, Paris, *Les Grandes Traductions*, éd. Albin Michel, 1987

¹⁸² Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, Paris, Livre de Poche

psychologique pour ce peuple.¹⁸³ » Le parti nazi représentait en effet un moyen de se donner un sens à sa vie, de se donner corps et âme à une « cause » supérieure. Patrick Bruneteaux¹⁸⁴ met ainsi en relief la nécessité de se « dédoubler » afin de contrebalancer la peur de la mort inéluctable, l'angoisse de la finitude de l'être ; en accomplissant des actes de « dédoublement », on se hisse au niveau du dieu et on acquiert de cette façon une immortalité qui peut prendre différentes formes, mais qui a toujours pour but de calmer l'angoisse de la mort d'individus vivant dans une société sécularisée. Ainsi, le don de soi pour la « cause supérieure nazie » peut être perçu comme un dédoublement « positif », c'est-à-dire comme la recherche d'une action transcendante qui permettrait de taire l'angoisse continue vécue par ces personnes¹⁸⁵. Cet aspect doit notamment être compris dans son contexte historique : les graves difficultés économiques causées par la défaite de 1918 et la crise de 1929, le désarroi face aux pertes de repères, la méfiance voire la haine envers le régime de Weimar, le sentiment d'humiliation créé par Versailles ainsi que celui de « trahison », la hantise du bolchevisme...sont autant d'éléments qui ont créé un sentiment d'extrême angoisse et de désarroi dans la population allemande au lendemain de la première guerre mondiale. Dans un ouvrage rédigé sous forme de lettre adressée à une amie d'enfance juive, Melita Maschmann raconte comment elle a vécu ces douze années de domination nazie ; très tôt attirée par le nazisme, elle occupe rapidement un poste de responsabilité au sein de la Jeunesse Hitlérienne, et va diriger des camps dans le *Wartheland*. Près de vingt ans plus tard et après une « rémission » complète, hantée par les souvenirs, elle témoigne en insistant sur le fait qu'elle ne tente pas de se justifier, mais simplement d'expliquer comment elle a vécu ces années et pourquoi elle a cru à la vérité de sa « cause ». « Ces gens dont je parle » écrit Melita Maschmann à propos de ceux qui continuent à vivre dans le passé après la guerre et qui regrettent le temps de Hitler « ont vécu, pendant le Troisième Reich, la grande aventure de leur vie. Je ne veux pas dire qu'ils exerçaient peut-être un emploi qui les flattait, ou qui leur donnait l'agrément d'exercer une certaine puissance ; mais ils

¹⁸³ Thomas Mann, *Journal 1933-1939*, Paris, éd. Gallimard, 1985, cité in Fritz Stern, *Rêves et Illusions...op.cit*

¹⁸⁴ Bruneteaux Patrick, *Devenir un Dieu – Le nazisme comme nouvelle religion politique, éléments pour une théorie du dédoublement*, Paris, éditions Publibook Université, Paris, 2005

¹⁸⁵ Se référer au chapitre 9

croyaient à « quelque chose », qui les sortait des limites étroites de tous les jours et les plaçait dans une position où ils pouvaient se surpasser eux-mêmes.¹⁸⁶ »

C'est donc la recherche d'un but, d'une cause supérieure qui permet à la fois d'atteindre un « dédoublement positif » mais aussi de proposer une *Weltanschauung* expliquant le bien et le mal, la façon dont il faut agir ou dont il ne faut pas agir, pour le « salut » du peuple allemand. Fritz Stern¹⁸⁷ perçoit parfaitement cette idée lorsqu'il écrit que les personnes comme Melita Maschmann, c'est-à-dire celles qui y ont cru et qui se sont ensuite « repentis », « confirment mon idée que le national-socialisme pouvait être une tentation très forte et qu'un certain type d'idéaliste succombait à l'attrait du mouvement en y voyant un moyen de s'identifier à nouveau avec la nation, de restaurer un sentiment d'appartenance collective qui avait cessé d'exister sous Weimar, de découvrir une cause qui réclamerait le sacrifice - et non pas pour des raisons de carriérisme mesquin. Les plus prudents cédèrent mais avec réserve ; les plus idéalistes, lorsqu'ils cédèrent, mirent toute leur ferveur dans cette fascination... »

2) La croyance absolue

« Je me suis maintes fois sauvée du désespoir en me répétant dix ou quinze fois : « Tu dois croire en l'Allemagne, avec fermeté, clarté, netteté, comme tu crois au soleil, à la lune et aux étoiles. Tu dois croire en l'Allemagne comme si l'Allemagne était toi en personne, de même que ton âme croit à l'éternité. Tu dois croire en l'Allemagne, sinon tu vis seulement ta propre mort, tu dois combattre pour l'Allemagne jusqu'à l'aurore. »¹⁸⁸ »

La teneur religieuse de la croyance nazie réside dans la puissance des sentiments qu'elle déclenche dans l'âme du « fidèle » ; elle reflète un embrassement total de la cause à poursuivre et la croyance absolue à la vérité du mouvement. En s'appuyant sur le témoignage de Melita Maschmann, on peut dégager des exemples reflétant particulièrement bien la force de cette croyance.

¹⁸⁶ Melita Maschmann, *Ma jeunesse.... Op. cit.*, p. 254

¹⁸⁷ Stern Fritz, *Rêves et Illusions – Le drame de l'histoire allemande*, essai traduit de l'anglais par Jeanne Etoré, Paris, Les Grandes Traductions, éd. Albin Michel, 1987

¹⁸⁸ Idem, p. 54

- *Un caractère absolu*

D'une part, la certitude de poursuivre la cause juste est ici si profonde que tous les actes et toutes les pensées de la vie sont modelés par la *Weltanschauung*. Le sens de la vie est désormais d'œuvrer autant que possible et par tous les moyens à la cause. C'est ainsi que lorsque Baldur von Schirach, promoteur de la Jeunesse hitlérienne et qui resta à sa tête jusqu'à la fin, déclare au procès de Nuremberg : « Ma faute consiste en ce que j'ai fait, des jeunes gens de mon pays, des millions d'assassins » la jeune Melita et ses compagnes croient qu'il ment par soumission devant les vainqueurs. « Cette phrase frappa beaucoup d'entre nous, comme d'un coup sournois. Je m'étais glissée hors de la salle et, assise dans un coin sombre, derrière un pilier, je rougissais de honte, en pensant à la veulerie que j'attribuais à mon ancien chef, le plus élevé en grade [...] Me levant, j'entendis une voix [...] qui disait : « Est-ce que cela t'étonne ? Depuis des années il était devenu un véritable bonze ! Ces gens-là ne peuvent résister à l'épreuve de la captivité »¹⁸⁹. »

Même après la chute du régime, la croyance demeure, intacte : « Aucun doute, le national-socialisme a échoué, en ce qui concerne le renouvellement de la race, l'Empire de la Grande Allemagne, et l'Europe unie. Maintenant il est devenu la tête de turc de tous les ennemis de l'Allemagne, qui l'envient et désirent se venger. Mais un jour il sera prouvé que ce fut l'une des plus grandes conceptions politiques des temps nouveaux [...] Nous nous considérions comme les « fidèles au pays », attachés à nos croyances ; nous sauvions l'honneur de notre peuple, à une époque où les opportunistes et les dénonciateurs avaient avant tout le champ libre¹⁹⁰ ». Les jeunes nazies refusent catégoriquement de renier leur croyance : elles méprisent les lâches qui, par confort et de ce fait par trahison, acceptent la « conversion » au principe démocratique¹⁹¹. Leur sentiment est celui de la légitimité de leur combat¹⁹² et du rejet

¹⁸⁹ Idem, p. 242

¹⁹⁰ Idem, pp. 243, 244

¹⁹¹ Des vigoureuses campagnes de dénazification et de promotion de la démocratie sont menées dans les camps américains où sont internés les militants nazis à la fin de la guerre, et ce avec une efficacité très discutée.

¹⁹² « Ce point de vue était renforcé par le sentiment de la légitimité de notre cause, sentiment qui s'était développé pendant notre captivité », idem p. 250 ; « La force dont j'avais besoin pour vivre, je la tirais

de l'Américain vulgaire et calomniateur qui, à grand renfort de photographies, veut leur « ouvrir les yeux » et les faire passer dans le camp de la démocratie ; finalement, ne sont-elles pas, comme le laisse entendre le témoignage de Melita Maschmann, de véritables martyrs de la foi nazie ? Dans ce raisonnement, on retrouve une forte idée de légitimité : le combat nazi ne doit pas être renié car il s'agit d'un combat non seulement juste, mais aussi sacré. « A cette idée de « race de seigneurs » s'ajoutait, pour moi, le rêve d'une Allemagne appelée, comme une sorte de Messie, à guider le reste du monde. Celui-ci devait guérir au contact des Allemands¹⁹³ », écrit Maschmann, soulignant ainsi la dimension sacrée que les militants attribuaient à leur cause. Le peuple allemand est chargé d'une mission par la Providence et c'est donc par la volonté divine qu'il poursuit son combat, destiné à sauver l'humanité. De plus, on constate ici la confiance absolue qui est placée dans le contenu de l'idéologie nazie et ses promesses : même après la chute du régime, la jeune femme est convaincue que « un jour il sera prouvé que ce fut l'une des plus grandes conceptions politiques des temps nouveaux ». Ceci montre que malgré l'expérience, l'adhésion irraisonnée demeure ; c'est donc que cette adhésion se fait « aveuglement », c'est-à-dire qu'elle n'a pas besoin de démonstration ou d'arguments pour perdurer, et ce malgré l'expérience négative. On retrouve ainsi dans l'adhésion des militants des caractéristiques essentielles de la foi chrétienne : croyance en la doctrine, confiance absolue en les succès du mouvement et du Führer¹⁹⁴, dimension sacrée du combat mené.

- *Le rejet de la critique*

alors de ma révolte contre cet état de choses, et de la certitude de faire partie d'une « communauté » qu'aucun ordre ennemi ne pourrait détruire. Cette communauté était devenue invisible, mais elle seule pouvait, pendant des années encore, répondre à la question que chaque jour je me posais : « Quel est le but de mon existence ? » Par exemple, je continuais à vivre en ascète, alors que depuis longtemps, j'aurais pu mettre du beurre sur mon pain, à la place de la margarine. Il y avait trop de famille de mes anciens camarades, dont les enfants mouraient de faim parce que le chef de la famille était tombé ou se trouvait en prison. Il aurait fallu me forcer pour les oublier et pour m'accorder quelque douceur, qu'il s'agit de vêtements, de nourriture ou de logement. », idem p. 248

¹⁹³ Idem, p. 267

¹⁹⁴ La confiance en Hitler sera étudiée plus en détail dans le chapitre suivant

D'autre part, cette croyance est si puissante qu'elle se traduit par le rejet de toute critique et par l'action intolérante. En fait, toute remise en cause représente un véritable danger pour l'équilibre psychologique du « croyant », puisque toute la vie de celui-ci tend à la poursuite de sa cause et à la réalisation de son but, et tend ainsi à un véritable fanatisme. Réfuter toute critique, même évidente, constitue ainsi un véritable mécanisme de protection. Non seulement on ne « veut » pas croire, mais on ne « peut » pas croire non plus. Les jeunes nazies ne croient pas une seconde aux images atroces qu'on leur fait regarder : celles des camps de concentration ; elles vont même jusqu'à concevoir des explications moins vraisemblables que la douloureuse réalité¹⁹⁵, ou les considèrent comme de pures inventions. Melita Maschmann décrit ainsi le mécanisme qui la conduisait à repousser toute critique, par auto-défense : « Pendant ces semaines qui précédèrent l'effondrement de l'Allemagne, je ne me souviens pas que nous ayons, une seule fois, reconnu que la défaite était possible [...] nous étions plongés dans une sorte d'hypnose, uniquement requis par la tâche du moment présent. Nous nous trouvions à deux doigts de l'abîme. Mais cela, nous ne voulions ni le voir, ni l'entendre, ni le penser. Pendant toute l'année, les sentiments de doute qui montaient de notre subconscient avaient été soigneusement étouffés. » En effet, la croyance permet de justifier les sacrifices immenses qui sont faits par les militants idéalistes ; la foi permet de « tenir bon », en particulier lorsque la situation devient très difficile en Allemagne. « Tant d'horreurs et de menaces ne pouvaient être supportées que si l'on ne donnait pas prise au découragement ; il fallait être illuminé par la foi, penser que cette misère avait un sens et que la victoire justifierait tous ces sacrifices.¹⁹⁶ » Dans ces conditions, comment concevoir que l'on puisse être dans le tort ? On constate ici que la « foi » national-socialiste occupe une fonction de soutien, qui permet de faire face aux difficultés et de garder espoir ; la promesse d'un salut dans le futur Reich millénaire gouverné par la communauté des aryens supérieurs fait contrepoids aux souffrances endurées, tout comme les fidèles chrétiens se raccrochent

¹⁹⁵ Par exemple, l'idée que les images sont des montages qui ont pour but de diffamer les nazis en les présentant comme des monstres; qu'elles ne proviennent pas d'Europe mais d'un pays sous-développé qui a connu une grave famine ; encore l'idée que ces corps sont ceux des innombrables victimes du bombardement de Dachau déterrés et rassemblés (la maigreur des corps entrant en contradiction flagrante avec cette explication).

¹⁹⁶ Idem, p. 227

à la promesse d'une vie meilleure dans l'au-delà en temps de crise¹⁹⁷. Paradoxalement, la foi était ici la cause directe des souffrances, qui elles-mêmes, en retour, nourrissaient la foi par ce mécanisme de rejet de toute remise en cause ; plus on souffre, et plus le besoin que cette souffrance ait un sens est puissant. De même, plus on se réfugie dans la foi, et plus les sacrifices augmentent.

- *Le cynisme des dirigeants*

À l'idée de croyance-confiance, il faut opposer le cynisme de certains militants, et notamment de certains dirigeants. En effet, tous les adhérents du Parti ne présentaient pas cette même force d'adhésion, cette croyance absolue doublée de confiance en la personne de Hitler et aux idées national-socialistes. En effet, et en particulier à partir du milieu de la guerre, il existe un certain cynisme parmi les dirigeants. Certains conservent leur « foi » jusqu'au bout ; c'est le cas de Goebbels qui affirme encore le 14 mars 1945 que « dans l'ensemble, le Führer me fait de nouveau forte impression. Il est resté inébranlable face aux coups terribles qui nous sont derechef administrés. Il est admirable dans sa fermeté stoïque. S'il est quelqu'un qui maîtrise la crise actuelle, c'est bien lui¹⁹⁸ », montrant le décalage profond entre la réalité et sa perception des faits, « maîtrisés par le Führer ». Néanmoins, ce fanatisme est loin de faire école. Cela se manifeste notamment par les tentatives d'attentat perpétrées contre la personne de Hitler. Quand on lit en particulier les témoignages de Baldur von Schirach et d'Albert Speer, on perçoit une relative mise à distance par rapport à l'idéologie et la personne du Führer. En effet, Schirach reconnaît facilement ses torts au procès de Nuremberg et clame sa culpabilité d'avoir fait « des jeunes gens de mon pays, des millions d'assassins », ce qui lui vaut les noms de « bonze » ou de « veule » : pour les militants imprégnés de la « foi », une telle affirmation équivaut à un acte de haute trahison qui n'a pour but que de satisfaire l'ennemi. « Lors de mon interrogatoire du 24 mai 1946 », écrit-il, « je dis devant le tribunal : « c'est le meurtre collectif le plus grand et le plus satanique de l'histoire de l'humanité. Höss ne fut que le bourreau, c'est Hitler

¹⁹⁷ Il s'agit d'une des fonctions sociologiques de la religion : la réponse à des besoins affectifs (se référer au chapitre 8)

¹⁹⁸ Goebbels Joseph, *Journal 1943-1945*, Paris, éditions Taillandier, 2005, le 14 mars 1934, p. 713

qui a ordonné le meurtre. Lui et Himmler ont commis ensemble ce crime qui restera pour toujours une tache dans notre histoire. [...] J'étais un National-Socialiste depuis ma jeunesse et donc aussi un antisémite. Mais la politique raciale de Hitler fut un crime, cette politique qui a coûté la vie à plus de cinq millions de juifs et qui fut fatale aux Allemands.¹⁹⁹ » Goering, n'ayant pas été présent car malade, déclarera à la lecture de cette déclaration : « je tiens cette déclaration de Schirach pour indigne ». La clairvoyance de Schirach passe pour une veulerie digne de la plus grande honte. En lisant son témoignage, *J'ai cru en Hitler*²⁰⁰, on perçoit une lucidité qui entre en contradiction directe avec le fanatisme d'un Goebbels ou d'un Himmler. Par exemple, il refuse de continuer un combat déjà perdu : « nous prîmes congé pour la dernière fois [de Hitler] : lui dans la conviction que j'allais sacrifier la vie de deux millions de Viennois pour prolonger la sienne, moi dans celle que le Reich était perdu depuis longtemps et que je n'avais plus à combattre pour Hitler, mais pour la survie d'une ville et de ses habitants.²⁰¹ »

De même, certaines personnes envisagèrent le national-socialisme comme une perspective carriériste, un moyen de promotion sociale, par exemple en entrant dans la S.S. Certes, les idées paraissaient séduisantes, mais une véritable « foi » n'était pas en jeu. Occuper une position dominante au sein du parti permet également l'accès à de nombreux privilèges dans une période de guerre totale marquée par des restrictions sévères. En revanche, pour celui qui possède la « foi » nazie, la perspective s'inverse : les privilèges et les fêtes sont incompatibles avec l'engagement dans la cause nazie, puisque celle-ci nécessite des sacrifices et une abnégation de soi. « Je pensais qu'il fallait laisser les provisions de textile, de plus en plus réduites, à ceux qui n'étaient pas du Parti », écrit Melita Maschmann. « Les restrictions représentaient un lourd sacrifice pour ceux qui ne comprenaient pas pourquoi il fallait faire la guerre [...] Quant à nous, avoir une nouvelle robe, fumer ou boire du café, tout cela était sans importance. Nous ne souffrions pas de ces privations²⁰² ». L'accumulation de biens par certains dirigeants qui mettent à profit leur position dominante afin de ne pas souffrir des restrictions de la guerre (comme Goering, grand amateur de belles choses) entre donc

¹⁹⁹ Baldur von Schirach, *J'ai cru en Hitler*, Paris, Librairie Plon, 1968 (pour la traduction française), p.

295

²⁰⁰ idem

²⁰¹ Idem, p. 274

²⁰² Idem, p.105

en contradiction directe avec la conception des « fidèles » ; pour eux, le dirigeant est celui qui comprend le mieux le combat sacré, et qui s'y investit donc le plus. Par conséquent, le dirigeant, moins que quiconque, ne peut tenter d'adoucir sa condition au détriment de la Communauté, entité suprême qui passe avant tout intérêt personnel. On perçoit ainsi le paradoxe existant au sein des adhérents : certains se donnent corps et âme à une cause jugée supérieure, tandis que d'autres non seulement ne possèdent pas ce « feu sacré », mais utilisent en plus leur position afin de faire primer leur intérêt personnel sur celui du Volk.

« Pendant les dernières années de la guerre, alors que Baldur von Schirach était gouverneur de Vienne, des amis autrichiens m'avaient écrit, un peu inquiets, qu'il menait une vie de bâton de chaise. Ceci me parut être une trahison, pour un chef de la jeunesse. [...] Il était pénible de voir que l'homme qui avait créé les Jeunesses hitlériennes et qui en restait encore l'autorité suprême, n'ait pas pu résister, en pleine guerre, à l'attrait d'une vie de jouissance, somptueuse et dissipée. [...] j'ai eu la même désillusion amère avec Axmann, bien que ses dépenses personnelles aient été plus modestes. »

Invitée à une soirée par Axmann, elle écrit : « rien ne me fut plus désagréable. Je devais louer une robe de soirée, et perdre des heures précieuses chez le coiffeur. [...] Tout y respirait la paix et il y régnait une abondance qui était en opposition flagrante avec notre vie de temps de guerre. On y faisait de véritables festins. Le maître d'hôtel y officiait comme dans un hôtel de luxe, et lorsqu'on chuchotait que Berlin était survolé par des bombardiers, personne ne se laissait troubler pour autant dans son plaisir. A mon avis, les chefs des Jeunesses et les dirigeantes B.D.M. rassemblés là étaient exactement le contraire de ce qu'ils auraient dû être. [...] Lorsque Axmann m'interpella et me demanda pourquoi je ne venais plus, je lui répondis : "Parce que je trouve inadmissible d'aller boire et danser pendant qu'ailleurs les bombes pleuvent." ²⁰³ »

La contradiction est donc très forte. Cependant, cela ne nous conduit pas à penser qu'il n'existait pas de « foi » nazie, mais seulement à relativiser cette dernière. Le témoignage de Melita Maschmann nous prouve en effet qu'une adhésion qu'on a estimé pouvoir être qualifiée de « foi » a bel et bien existé, même si elle n'a été qu'un phénomène réduit. Là encore, on ne peut pas quantifier le degré de croyance au sein de la population et donc avoir une idée de l'étendue de cette « foi » ; mais ce témoignage au moins montre qu'on ne peut se détourner de l'idée d'une « foi » nazie.

²⁰³ Melita Maschmann, *Ma jeunesse.... Op. cit.*, pp. 192-194

3) *La « foi » nazie : contenu et manifestation*

- *Le contenu de la « foi »*

Puisque l'on a emprunté le terme de « foi » au christianisme, il faut regarder quelles similitudes et quelles différences existent entre les deux types de « foi ». En effet, on peut trouver des aspects convergents entre foi chrétienne et « foi nazie ». L'élément fondateur de la foi chrétienne réside dans la croyance du principe énoncé par Jésus Christ : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, et de toute ta pensée », complété par : « tu aimeras ton prochain comme toi-même²⁰⁴ ». Le principe fondamental qui sous-tend ces commandements est celui d'Amour ; Dieu aime l'homme et c'est pourquoi l'homme doit aimer son prochain. De cette grande idée et de ces commandements découlent des principes tels que celui de la charité envers son prochain, la camaraderie, la fidélité à Dieu. On retrouve ces principes dans le nazisme : camaraderie, fidélité et honneur sont les vertus fondamentales du bon National-Socialiste.

« Voici ce que j'exige :

1. Fidélité, fidélité inconditionnelle au Führer. La devise qu'il nous a donnée pour vous reconnaître en elle : « Mon honneur est la fidélité », doit vous servir de fil directeur. Vous devez la vivre non en parole, mais en acte. À prononcer est très facile ; l'appliquer pendant toute une vie, que cela se voie ou non, est assez difficile. Votre fidélité doit venir du cœur et non de l'esprit, car ce dernier est bien souvent mauvais conseiller. Lorsqu'on a juré fidélité, on doit rester fidèles, que cela tourne à notre avantage ou à notre désavantage.
2. Obéissance : obéir sans réfléchir, sans hésiter, sans rien soupeser, sans rien demander, obéir de toutes ses forces. C'est nécessaire, aucun ordre ne vous est donné sans que celui qui le donne en prenne la responsabilité.
3. Camaraderie. [...] ²⁰⁵ »

Ces ordres donnés par Himmler sont très explicites : on demande aux adhérents d'être fidèles de « cœur » et non pas « d'esprit » ; la fidélité au Führer est un principe sur lequel on ne peut revenir, et sur lequel on ne doit pas se poser de question. Cette

²⁰⁴ Maurice Carrez, *Dictionnaire de culture biblique*, éditions Desclée de Brouwer, Paris, 1993, articles « Commandement » et « Amour »

²⁰⁵ Discours prononcé par Himmler devant le 99e régiment SS à Znaïm (Sudètes), le 11 décembre 1938

idée est à mettre en parallèle avec le premier commandement du Décalogue, qui ordonne la reconnaissance de Dieu et la fidélité envers lui. La fidélité et la croyance impliquent ensuite une obéissance absolue : là encore, l'obéissance doit venir du cœur. En effet, on obéit non parce qu'il nous a été démontré que ce que l'on nous demande de faire est juste, mais parce que l'on a une confiance absolue en l'autorité qui nous l'ordonne (le mot « foi » provient d'ailleurs du latin « *fides* », signifiant « confiance »). La confiance est infinie sans qu'on ait besoin de démonstration, et c'est pourquoi il faut « obéir sans réfléchir, sans hésiter, sans rien soupeser ». On retrouve ainsi dans ce discours de Himmler certaines des composantes essentielles de la « foi » : fidélité absolue et confiance aveugle.

La vertu de la camaraderie est également exacerbée, et on peut rattacher cette dernière de l'Amour du prochain. Les membres de la Communauté doivent s'aimer et s'entraider les uns les autres. L'adhésion au groupe est une forme d'engagement de solidarité envers les autres membres du groupe, même au détriment de soi. Cette idée est particulièrement forte lorsqu'on lit le témoignage de Melita Maschmann, qui explique que pendant tout le temps où elle a œuvré « pour la cause » nazie, elle a eu le sentiment d'agir par solidarité, par amour pour les siens : « Pendant des années, après la guerre, je m'étais persuadée que mes convictions national-socialistes étaient louables, puisqu'elles avaient eu pour fin de venir en aide, dans notre peuple, aux déshérités. J'avais donc agi par amour.²⁰⁶ » Ou encore : « lorsque nous mangions un morceau de pain, nous pensions ainsi prendre des forces pour que ce pain profitât à un autre, qui en avait plus besoin que nous, afin qu'il pût combattre pour l'Allemagne.²⁰⁷ » En effet, elle possède le sentiment d'agir pour le bien de la Communauté, et se sacrifie entièrement pour cela. Dans cette citation, on retrouve très clairement le concept de charité chrétienne : les actions ont pour but de « venir en aide aux déshérités ». Même si l'on possède peu, il s'agit de secourir celui qui possède moins que soi : c'est tout à fait dans cette optique qu'agit la jeune dirigeante nazie. Dans le témoignage de Baldur von Schirach se retrouve également cette idée : « Le national-socialisme, cela signifiait pour moi Hitler, la camaraderie et la communion des idées, la communauté du haut et du bas, du pauvre et du riche.²⁰⁸ ».

²⁰⁶ Melita Maschmann, *Ma jeunesse.... op. cit.*, p. 271

²⁰⁷ Idem, p. 252

²⁰⁸ Baldur von Schirach, *J'ai cru en Hitler*, op. cit. p. 40

Néanmoins, la différence entre Amour chrétien et « amour nazi » est fondamentale, et si l'on peut les mettre en parallèle, il ne faut pas perdre de vue leur profonde distinction. La religion chrétienne parle en effet d'amour du prochain, mais aussi d'amour de l'ennemi : « aimez vos ennemis, priez pour vos persécuteurs » est la parole de Jésus. Cette dimension est évidemment exclue du nazisme, qui limite sa « charité » et son « amour » aux membres de sa Communauté. L'ennemi est au contraire persécuté, et la doctrine nazie dénigre précisément cet aspect de la religion chrétienne ; il s'agit en fait du cœur même de ce qui constitue la « faiblesse », « l'asservissement » de l'homme chrétien. L'homme aryen, en opposition, doit être sans pitié pour ses ennemis, dans une logique darwinienne de survie du plus fort et du « biologiquement » supérieur. La « foi » nazie constitue donc une obligation de don de soi pour son prochain, mais ce dernier est entendu de façon très restrictive, puisqu'il se limite à celui qui fait également partie de la « Race supérieure ».

« Pour des raisons qui ne peuvent être dites ici, nous nous étions enfermés dans une sorte d'idolâtrie de notre peuple, sentiment dont la contrepartie ne pouvait être que mépris et haine pour les autres peuples, prétendument « inférieurs ». Nous avons acquis ainsi un esprit borné, digne d'une peuplade sauvage, qui s'imagine que les dieux de la tribu sont les plus puissants du monde [...] C'était une sorte d'égoïsme familial primitif. Que signifient la bonté, l'esprit de sacrifice l'énergie, le sens des responsabilités, lorsqu'on en réserve jalousement l'exercice au bénéfice de ses frères et de ses sœurs ? Ce n'est pas beaucoup plus que l'instinct de conservation, qui tient réunies en troupeau les bêtes sauvages.²⁰⁹ »

Autre différence fondamentale, l'individu ne peut pas entrer dans la communauté des « fidèles » par sa volonté, par la manifestation de sa foi. En effet, l'accès ne se fait que par des caractéristiques génétiques, par le Sang ; en sont donc exclus d'office tous ceux qui ne naissent pas « aryens ». On ne peut pas adhérer à la Communauté grâce à la foi, mais seulement grâce à son hérédité. Inversement, on ne peut se séparer de la communauté par la volonté, mais on est irrémédiablement liée à elle par son capital biologique (et c'est pourquoi les nazis cherchent tous les éléments susceptibles de faire partie de la Communauté en dehors des frontières de l'Allemagne, dans les territoires annexés ou conquis : à l'Est, surtout, mais aussi dans les **territoires annexés de France**).

²⁰⁹ Idem, p. 271

- ***Sacrifice et abnégation de soi***

« Nous avons appris qu'aucun sacrifice n'était trop grand pour l'Allemagne. Dans ce cas particulier, je ne me serais pas autorisée à m'inspirer avant tout de mes sentiments personnels ou de mon besoin d'intégrité morale.²¹⁰ »

« Je savais bien dans mon subconscient, qu'un doute sérieux m'eût arraché toute raison de vivre ; raison non pas matérielle mais morale. Je m'étais complètement identifiée au national-socialisme²¹¹. »

La « foi » en la cause national-socialiste se construit par une croyance-confiance absolue en l'idéologie. Ce qui la caractérise est par conséquent son degré d'investissement sur la personne : elle se traduit par un sacrifice permanent au service de la cause, ce sacrifice pouvant aller jusqu'à une dissolution du « moi » dans la recherche du but à atteindre.

La vie des jeunes militants est caractérisée par un rythme effréné : chaque minute doit être utile, rien ne doit être perdu. L'effort demandé est immense et la fatigue difficile à supporter, mais cela n'est pas important, puisque la finalité est supérieure, et qu'elle prime donc sur toute considération personnelle. Il s'agit ainsi d'une véritable abnégation de soi. Un jour, Melita Maschmann dit à un prêtre : « la supériorité qu'on vous reconnaît, nous l'avons aussi. Notre travail est une vocation ».

Cette abnégation n'est pas simplement matérielle ; en effet, la cause est si importante qu'elle se substitue à la personnalité propre du militant ; dans cette hiérarchie démesurée, le « moi » n'a plus sa place, la personnalité est ressentie comme néant en face de l'objet transcendant. Cela se traduit très clairement :

« Une voix s'éleva en moi, me dit « C'est la guerre, tu n'as plus besoin d'avoir peur. » - « Et pourquoi ? Demandais-je. Je ne comprends pas. » Au bout d'un moment, la voix répondit : « Lorsqu'on est mort, on n'a plus besoin d'avoir peur, n'est-ce pas, » - « Non, répondis-je, évidemment ! » - « Maintenant, tu es morte à toi-même. Tout ce qui a pu être une fois « Moi » s'est dissous dans un tout. »

²¹⁰ Idem p. 65

²¹¹ Idem, p. 80

Cet anéantissement de mon « Moi », et en même temps mon identification avec une nécessité supérieure (le peuple ou la communauté populaire), établirent en moi une sorte d'équilibre qui se maintint pendant toute la guerre et me protégea comme un palladium. Non pas contre le danger des bombes, des partisans polonais et, plus tard, des tireurs russes, mais contre le plus grand danger moral : la peur.²¹²»

Comme le note Jean-Pierre Sironneau²¹³, la dissolution du moi est telle que la chute du régime est considérée comme la destruction même de la personnalité « J'étais persuadée que je ne survivrais pas au Troisième Reich. S'il était destiné à périr, alors je périrais avec lui. L'un entraînerait l'autre, fatalement, sans que j'y pusse rien. Ma fin ne me paraissait pas un sacrifice que j'aurais à consentir. [...] J'avais le sentiment obscur que « mon univers » disparaîtrait, comme disparaît une constellation, au cours d'une catastrophe cosmique, et m'entraînerait dans le néant, comme une poussière. Parfois une angoisse imprécise me saisissait, à la pensée que je pourrais manquer ce départ et survivre à « mon univers ». Je pourrais, à la dernière minute, me cramponner lâchement à la vie. Cela, je le prévoyais, m'aurait condamné à me mépriser et, ce qui aurait été pire, à mener une existence sans la moindre raison d'être [...] De notre idolâtrie pour l'Allemagne, il résultait que rien ne devait survivre à l'effondrement du Troisième Reich. Un tel sentiment de désespoir inconscient devait aussi avoir pour cause l'horrible méthode de la terre brûlée.²¹⁴ » Mettre en cause cette croyance menace gravement l'équilibre de la personnalité et requiert une réorganisation psychique totale qui demande beaucoup de temps pour être complètement réalisée²¹⁵. Ainsi, l'ancienne militante décrit le désespoir et l'angoisse dans lesquels elle vit des années durant après la fin de la guerre, et dont l'intensité ne baisse que très lentement. Le désengagement de sa personnalité est un processus très long et très douloureux, au point même que le suicide devient impossible, la narratrice étant atteinte « par une sorte de paralysie morale et physique, qui dura des jours, et qui fût que je n'eus même plus la force de bouger les mains. [...] Pendant tout le temps que dura cette dépression, mon corps fut comme ligoté.²¹⁶ »

²¹² Idem, p. 8

²¹³ Jean-Pierre Sironneau, *Sécularisation et religions politiques*, La Haye, éd. Mouton, 1982

²¹⁴ Idem, p. 211

²¹⁵ Jean-Pierre Sironneau, *Sécularisation et religions politiques*, La Haye, éd. Mouton, 1982, p. 350 et supra

²¹⁶ Melita Maschmann, op. cit., p. 253

L'incapacité collective à faire le deuil pour de nombreux Allemands marque ainsi le fait que Hitler et l'idéologie national-socialiste avaient tenu une place centrale dans leur ego, et qu'il ne s'agissait donc pas d'une simple adhésion politique ou bien d'un enthousiasme créé par des mises en scène et une propagande bien menés. Le sentiment créé par le national-socialisme est profond et réclame un investissement complet aussi bien par les actes que par la pensée. Il constitue la raison de vivre des fidèles qui, après la guerre, ne trouvent plus de sens à la vie. Ces « inconditionnels » de la « foi nazie » mettent parfois des années pour se remettre de l'anéantissement de leur monde, et parfois ne s'en remettent jamais.

Chapitre 7 : la confiance en Hitler

La « foi » en la doctrine national-socialiste passe également par la « foi » en son dirigeant, Führer considéré comme l'incarnation même de l'idéologie. Nous avons appréhendé dans le chapitre précédent le terme de « foi » comme la croyance-confiance en une idéologie ; cette croyance-confiance doit également s'appliquer au chef incarnant cette idéologie. Dans le chapitre précédent, c'est l'aspect de « croyance » en la vérité national-socialiste qui a été mis en valeur ; dans ce chapitre, il s'agit d'étudier la « confiance » absolue placée dans le guide porteur de la parole nazie.

Pour examiner cet aspect, il faut se pencher au préalable sur la question de la source du pouvoir hitlérien. Le culte de la personnalité de Hitler est un phénomène bien connu, et qui a été maintes fois analysé ; le grand problème qui s'est alors posé non seulement aux historiens, mais aussi aux contemporains, a été de déterminer la source du pouvoir inspirant un tel culte. Comment un homme décrit comme médiocre, et dont tout laissait à penser qu'il n'aurait qu'un avenir des plus banals, est-il devenu l'homme le plus puissant d'Europe ? Deux écoles s'affrontent sur ce point. L'école dite « fonctionnaliste » ou « structuraliste », post-marxiste, considère que Hitler en tant que personne n'a réellement joué qu'un rôle très limité dans les rouages du pouvoir, et qu'il ne disposait en fait que d'un pouvoir relativement faible. Elle met en relief les contraintes « structurelles » (notamment de type économique), qui pesaient sur le régime. De même, elle s'appuie sur les contraintes imposées par des caractéristiques « fonctionnelles », dans le sens où Hitler devait éviter de prendre des décisions qui pourraient le déstabiliser. Ces analyses mettent en avant le caractère chaotique du système de gouvernement et son système décisionnel des moins clairs. À cette interprétation mettant en scène un « dictateur faible » s'oppose l'école dite « intentionnaliste », qui considère que Hitler possédait un pouvoir sans limites et que chacune des actions menée par le régime nazi était le résultat de la volonté du Führer. Ces deux interprétations contiennent du vrai, mais chacune d'entre elles est trop

radicale et tend trop à exclure l'autre pour pouvoir englober la réalité du pouvoir. Dans ce chapitre, on s'appuiera sur une conception « charismatique », reprenant le concept formé par Max Weber²¹⁷ et repris par de nombreux historiens, dont Ian Kershaw²¹⁸, pour expliquer le fondement du pouvoir d'Adolf Hitler. Si la personnalité propre de Hitler joue un rôle dans la perception qu'on a de lui, un élément important se trouve en effet dans l'image que la « communauté charismatique » veut s'offrir de lui.

C'est donc après avoir examiné les sources où Hitler puise l'autorité qui fait de lui un demi-dieu que l'on peut s'attacher au culte qui lui est rendu. Comment se manifeste le « charisme » dégagé par Hitler ? Enfin, on s'attachera au cœur de la question : la confiance qui lui est accordée. Il s'agit d'évaluer le degré de cette confiance, notamment lorsque celle-ci est mise à rude épreuve par l'expérience négative. Cette confiance se retrouve chez les proches, qui voient en lui un homme génial depuis ses débuts ; elle se retrouve ensuite chez les militants, chez les membres du Parti, et enfin dans la masse. S'agit-il d'un simple enthousiasme pour le personnage, créé par son exceptionnel talent d'orateur et les merveilleuses mises en scène du Parti ? Ou bien peut-on relever chez les « fidèles » de véritables « professions de foi », une confiance indestructible en un chef déifié impliquant une obéissance sans réserve ?

1) Le « charisme » hitlérien

Le « charisme » est un concept développé par Max Weber : il s'agit de « la qualité extraordinaire d'un personnage, qui est, pour ainsi dire, doué de force ou de caractères surnaturels ou surhumains ou tout au moins en dehors de la vie quotidienne, inaccessibles au commun des mortels ; ou encore qui est considéré comme envoyé par Dieu ou comme un exemple et en conséquence considéré comme un “chef”²¹⁹ ». Le concept de Max Weber présente l'avantage de considérer le charisme non pas comme une qualité inhérente à un individu (ses qualités propres), mais comme un pouvoir qui

²¹⁷ Max Weber, *Economie et société*, Paris, éditions Plon, 1971

²¹⁸ Ian Kershaw, *Hitler – Essais sur le charisme en politique*, trad. fr., Paris, éditions Gallimard, 1995

²¹⁹ Max Weber, *Economie et société*, op.cit., p. 249

émane au moins autant, sinon plus, des attentes placées en lui par ceux qui l'entourent. Selon Weber, il « saisit la tâche pour laquelle il se croit destiné et exige des autres qu'ils lui obéissent et le suivent en vertu de sa mission. Si ceux vers qui il se sent envoyé ne le reconnaissent pas, ses prétentions s'effondrent ; s'ils le reconnaissent, il devient leur maître et le demeure aussi longtemps qu'il "fait ses preuves".²²⁰ » Les partisans forment une « communauté charismatique » unie par des liens personnels nés de leur foi commune dans le chef et sa « mission ». De plus, une telle « autorité charismatique » est instable et surgit généralement dans des périodes de crise. Max Weber ajoute qu'elle finit forcément par s'effondrer, soit parce qu'elle échoue à remplir les attentes qu'elle a suscitées, soit parce qu'elle se « routinise » en un système incapable de se reproduire autrement qu'en perdant sa pure essence « charismatique ».

C'est en utilisant ce concept légèrement modifié pour s'adapter à un système totalitariste que Ian Kershaw analyse le fondement du pouvoir de Hitler, et explique ainsi comment le nazisme a pu conjuguer une base aussi instable avec un extraordinaire dynamisme. Il montre ainsi comment l'entourage de Hitler lui prêtait des qualités extraordinaires, « surnaturelles », voire dans de nombreux cas le considérait comme envoyé par la Providence pour sauver l'Allemagne²²¹. Puisque que l'autorité se dégage de ce que le groupe attend de son chef, celui-ci devient son mandataire et se décharge de toute responsabilité sur lui ; la puissance du chef se fonde ainsi sur sa capacité à entretenir les attentes, et donc l'enthousiasme et la fascination qu'il exerce sur ce groupe. Nous dégageons trois composantes de ce « charisme wébérien » imputé à Hitler : celui-ci est en effet un composé de l'attente par la population du « chef inspiré », de la façon dont ce dernier est présenté par ses proches et par la propagande, mais aussi de sa personnalité propre.

- *La tradition allemande du « chef inspiré »*

Le mythe du Führer n'apparaît pas avec le mouvement nazi. On le trouve dans la tradition allemande depuis le début du XIXe siècle, dans les racines de la tradition

²²⁰ Idem, pp. 249-261

²²¹ Se référer au paragraphe sur le messianisme hitlérien, chapitre 3

romantique et conservatrice opposée au modèle démocratique français. Un esprit romantique, héroïque et nationaliste se développe, et s'entretient notamment par le culte de Bismarck. « L'histoire nationale », écrit Ian Kershaw, « avait donné naissance – dans les milieux bourgeois mais pas seulement – à une vision héroïque de la politique. Mis à part quelques géants de la culture tels que Goethe ou Beethoven, le panthéon des héros nationaux allemands était presque uniquement peuplé de figures mythiques, ou hissées au rang de mythe, qui avaient remporté de célèbres victoires exaltant l'idéal suprême d'un Reich allemand unifié²²² ».

On retrouve ainsi au sein de la population allemande pendant la période des années 20 une nostalgie quasi-religieuse d'un pouvoir fort, capable de maintenir l'unité allemande face à une démocratie faible et à la profonde division politique d'une société constituée en classes. Après la guerre, on réclame des romans avec les personnages charismatiques de sauveurs et de Führer, de guides. L'idéal aristocratique est en vogue, et l'esprit du « Führer » prôné dans les associations de jeunesse²²³. Cet engouement pour un chef fort s'instaure dans une ambiance tendue où les menaces paraissent aussi nombreuses que terribles : modernité, marxisme, inflation et crise économique, perte des valeurs, etc.

C'est pourquoi la masse recherche et trouve en Hitler le « Führer » tant attendu, une figure forte de type traditionnel capable de relever le pays et de le hisser hors son borbier démocratique. « Le pouvoir de Hitler, dans son exercice, dépendait beaucoup de son pouvoir *symbolique* comme Führer²²⁴ » écrit Ian Kershaw : en tant que chef, la population est prête à se soumettre à son autorité. Le pouvoir « charismatique » de Hitler trouve donc une de ses sources dans l'attente que plaçait en lui la population, c'est-à-dire dans la volonté de retrouver en lui un chef capable de « redorer le blason » de l'Allemagne et de la protéger des multiples menaces l'encerclant. Cette vision d'un Führer paternaliste, capable de protéger le peuple allemand, mais aussi inspiré et donc en mesure de redresser et de glorifier la nation se reporte ainsi sur la personne d'Adolf Hitler.

²²² Ian Kershaw, *Hitler...* op.cit. « Introduction », p. 41

²²³ Voir Peter Reichel, *La fascination du nazisme*, Paris, éditions O. Jacob, 1993, « La personnification de la politique : Hitler et le mythe du Führer »

²²⁴ Ian Kershaw, *Hitler – Essais sur le charisme en politique*, trad. fr, Paris, éditions Gallimard, 1995, « Introduction », p. 35

- *L'image conférée à Hitler*

Si la masse trouve en Hitler ce Führer tant attendu, capable de redresser l'Allemagne, c'est en partie parce qu'elle recherche cette image en lui ; mais c'est aussi en partie parce que la propagande et l'entourage de Hitler n'ont cessé de le présenter (et, souvent, de le percevoir) comme un homme doué de qualités exceptionnelles, un Chef extraordinaire détenteur d'une mission sacrée, envoyé par le Destin, la Providence, ou autre entité mystique. Baldur von Schirach témoigne de son rôle dans la formation d'un mythe déjà recherché par la population :

« Je croyais en Hitler depuis que j'avais fait sa connaissance à dix-sept ans. Pendant les huit années qui étaient passées depuis, j'avais appris à l'admirer. Comme la plupart de ceux qui le connaissaient bien, je voyais en lui un homme foncièrement bon qui se contraignait à être dur pour accomplir sa tâche surhumaine. Ce Hitler tel que je le voyais, je l'ai toujours présenté à la jeunesse avec des mots souvent passionnés. C'est ainsi que j'ai contribué par conviction sincère à la naissance du mythe du Führer auquel le peuple allemand était si réceptif. Cette vénération sans bornes, presque religieuse, à laquelle j'ai autant pris part que Goebbels, Goering, Hess, Ley et bien d'autres, a ancré en Hitler la croyance qu'il était envoyé par la Providence. [...] Car il ne peut y avoir un Hitler que dans un peuple qui souhaite et qui veut avoir un Hitler. C'est une fatalité collective chez nous autres Allemands que nous vouions aux hommes doués de capacités extraordinaires – et personne ne les contestera à Hitler – un culte qui leur suggère la conscience de leur surhumanité et de leur infaillibilité.²²⁵ »

Les dignitaires du parti travaillaient à cette image, et particulièrement à répandre autour de Hitler une aura de mystère impénétrable : on le présentait comme un chef inspiré n'apparaissant en public que dans les grandes circonstances, puis « rentrant dans la solitude et le silence des montagnes, au milieu des pics inaccessibles, où il est censé méditer ses prochaines décisions²²⁶ », le refuge de l'Obersalzberg.

En outre, Hitler est présenté comme l'incarnation suprême de l'idéologie national-socialiste et de la volonté du *Volk* lui-même. Le Führer incarne la volonté du peuple et détient en conséquence l'autorité politique suprême. Ce *Führerprinzip* sera codifié par les plus célèbres juristes du Reich (dont Carl Schmitt) et part du principe que les institutions politiques ne sont que des éléments perturbateurs freinant la libre

²²⁵ Baldur von Schirach, *J'ai cru en Hitler*, tr. fr., Paris, Librairie Plon, 1968, pp. 148-149

²²⁶ Jean-Pierre Sironneau, *Sécularisation...* op.cit., p.328

expression du *Volk* qui se manifeste par le biais de son chef. De cette façon, le Führer est considéré comme le symbole vivant de l'unité et de la volonté du groupe, concrétisant une sorte de communion mystique entre le *Volk* uni et son chef suprême, seul garant de la parole populaire (contrairement à un Parlement vicié). Le but recherché est de provoquer un mécanisme de projection-identification entre le Chef et son *Volk*, et donc le report de toute responsabilité sur lui.

- ***La personnalité de Hitler***

Enfin, c'est dans la personnalité du Führer qu'il faut chercher ce « charisme ». En effet, nombreux sont les témoignages qui relatent le « magnétisme » exercé par Hitler, la fascination que celui-ci exerce sur ses interlocuteurs. « Mais comment se fait-il que de si nombreux visiteurs tombent en extase dès qu'ils voient Hitler et vivent désormais dans l'adoration de son génie dominateur ? je ne parle pas de tout jeunes gens, mais d'hommes cultivés, riches d'expériences et de sens critique²²⁷ » se questionne Hermann Rauschning. En effet, on trouve un paradoxe en la personne de Hitler : celui-ci est perçu tantôt comme un homme fascinant, tantôt comme un homme vulgaire. En effet, nombreux sont les visiteurs qui repartent déçus de leur rencontre avec le Führer ; d'autres, en revanche, sont captivés par sa personne. De même, il paraît dans son entourage comme un homme banal, paresseux, parfois peu sûr de lui et plein de manies, tandis que lorsqu'il se met à discourir s'opère une véritable transfiguration; Hitler se donne à la foule – qui se donne en retour à lui – à un point tel qu'il s'épuise totalement et déshydrate. Il pouvait ainsi perdre plusieurs kilos en quelques soirées²²⁸. Toujours est-il que Hitler possédait une véritable emprise sur de nombreuses personnes, particulièrement ses proches²²⁹. Hermann Rauschning décrit ce paradoxe en utilisant le terme de « medium » :

²²⁷ Hermann Rauschning, *Hitler m'a dit*, Paris, Librairie Somogy, collection Coopération, Paris, 1939, chapitre XLIII « Hitler tel qu'il est et tel qu'il se voit »

²²⁸ Pour une description très détaillée de ce qui fait de Hitler un homme « ordinaire » et même médiocre, et sur son « magnétisme », se référer à Ray Petitfrère, *La mystique de la croix gammée*, éd. France Empire, Paris, 1962

²²⁹ Hermann Rauschning se décrit lui-même comme atteint de ce « magnétisme » émanant de la personne de Hitler : « J'ai souvent eu l'occasion de me scruter moi-même, tout à fait froidement et j'avoue qu'en présence d'Hitler je me suis senti sous une emprise que j'ai eu quelque peine à secouer ensuite. [...] Ce qui résonne autour de lui, ce ne sont pas les buccins des légions, c'est le tam-tam des

« C'est un homme tout à fait quelconque et vulgaire. Comment peut-il agir ainsi sur ses visiteurs ? On est obligé de penser aux médiums. La plupart du temps, ce sont des êtres ordinaires, insignifiants. Subitement il leur tombe comme du ciel des pouvoirs qui les élèvent bien au-dessus de la commune mesure. Ces pouvoirs sont extérieurs à leur personnalité réelle. Ce sont des visiteurs venus d'un autre plan. Le médium en est possédé. Délivré de son démon, il retombe dans la médiocrité. C'est ainsi qu'incontestablement certaines forces traversent Hitler, des forces quasi-démoniaques, dont le personnage nommé Hitler n'est que le vêtement momentané. Cet assemblage du trivial et de l'extraordinaire, voilà l'insupportable dualité que l'on perçoit dès qu'on entre en contact avec lui. [...] Dans tout ce que les « miraculés » racontent de leur entrevue, il y a beaucoup d'enthousiasme feint, d'humilité hypocrite et souvent aussi de suggestion. La plupart des visiteurs veulent avoir eu leur moment sublime. [...] « Non, il n'a pas l'air d'un homme éminent... du moins, je n'ai pas eu cette impression. » Alors, d'où vient l'illusion ? Du prestige, du halo, du nimbe ? Le nimbe, oui, c'est le nimbe qui fait tout. »

« Le nimbe », l'aura dont est entourée le Führer découle de la projection sur sa personne de nombreuses attentes (on espère voir, donc on voit), mais aussi par sa capacité propre à envoûter. En effet, Hitler possède une capacité de persuasion très grande ainsi qu'un talent d'orateur exceptionnel, qu'il se découvre dès 1919²³⁰. En outre, Hitler se pense lui-même investi d'une mission sacrée, véritable prophète venu délivrer l'Allemagne du joug judaïque (et chrétien), ce sentiment étant largement renforcé par la conviction de ses proches. Il déclare d'ailleurs à Vienne un mois après l'Anschluss, en mars 1938 : « je crois que ce fut [...] la volonté de Dieu, d'envoyer un jeune garçon d'ici dans le Reich, de le laisser grandir, de l'élever [au rang de] futur Führer de la nation et de lui rendre possible maintenant de conduire sa patrie dans le Reich. Il existe une détermination supérieure, et nous tous ne sommes rien d'autre que ses outils²³¹ ». La conviction qu'il détient en sa propre qualité « surhumaine » déteint sur des interlocuteurs impressionnés par sa certitude et sa confiance en lui-même.

peuplades sauvages. Des rites et des incantations asiatiques ou africaines, voilà les vrais ingrédients de sa magie. Des danses frénétiques jusqu'à l'épuisement. C'est l'irruption du monde primitif dans l'Occident. Voilà, je crois, la note juste. », Hermann Rauschning, *Hitler m'a dit*, Librairie Somogy, collection Coopération, Paris, 1939, chapitre XLIII « Hitler tel qu'il est et tel qu'il se voit »

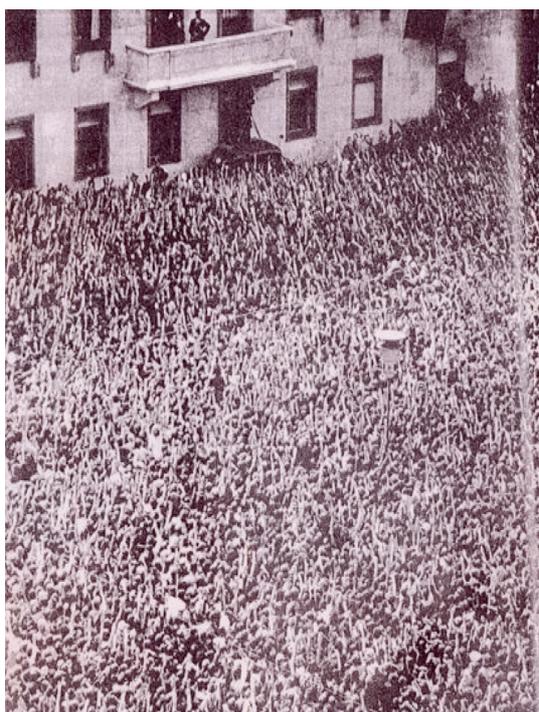
²³⁰ « C'est un tribun-né qui, par son fanatisme et son style populiste, captive l'attention et oblige à penser comme lui » écrit un des supérieurs de Hitler dans son rapport, en 1919. Cité in Ian Kershaw, *Hitler...op.cit.*, p. 56

²³¹ Discours du 9 avril 1938, cité in Cornelia Essner et Edouard Conte, *La quête de la race...op.cit.* « La foi nouvelle »

Tous ces éléments font de Hitler un personnage « charismatique » au sens wébérien : un chef auquel on attribue des « caractères surhumains », « considéré comme envoyé par Dieu » et investi d'une mission sacrée. Ce véritable pouvoir se manifeste par un culte de la personnalité extrêmement développé, du fait bien sûr de la propagande, mais aussi de l'adulation d'une population tombée « sous le charme » de son Führer.



A la Maison brune de Munich : « Comme leurs yeux brillent, lorsque le Führer est près d'eux ! », 1932, photo H. Hoffman, in Michaud Eric, *Un art de l'éternité – L'image et le temps du national-socialisme*, Paris, éditions Gallimard, 1996, p. 79



« Une foule immense rassemblée sur la Wilhelmplatz de Berlin, le 6 juillet 1940, pour acclamer le héros conquérant après son triomphe en France. », tiré in Ian Kersahw, *Hitler 1936-1945, Paris*, éd. Flammarion, 2000, planche 1.

2) Le culte de la personnalité

Le culte de la personnalité de Hitler se manifeste de nombreuses façons, et il se caractérise par son intensité. Ce culte est essentiellement dû au fait que la population n'attribuait quasiment jamais les actions néfastes du régime à Hitler ; inversement, toutes les actions positives étaient systématiquement attribuées à Hitler, et à lui seul. Quand on constatait que les choses allaient mal ou qu'elles se détérioraient, on en imputait la responsabilité au Parti, aux « ronds-de-cuir », tels qu'on nommait avec mépris les « petits Hitler ». Les succès militaires, sociaux, économiques étaient tous imputés au chef paternaliste et inspiré. En effet, Hitler, incarnation de la volonté populaire, ne pouvait faire mal ; chacune de ses décisions était forcément dans le vrai, et on ne pouvait remettre en cause sa volonté. Ainsi, si les choses allaient mal, c'était que soit la volonté du Führer avait été mal comprise ou mal exécutée par les membres

du parti, soit qu'il s'agissait de conséquences prévues, mais qui étaient des sacrifices nécessaires afin d'atteindre un objectif supérieur.

Jusqu'à la guerre, et encore après, le culte prit des proportions énormes : Hitler ne pouvait plus se déplacer sans soulever les foules. Albert Speer se remémore un voyage en voiture au cours duquel il accompagne le Führer : « des milliers d'hommes et de femmes se rassemblaient et réclamaient Hitler en scandant son nom en chœur. [...] Partout, dans la campagne, les paysans déposaient leurs outils, des femmes faisaient de grands signes, c'était un voyage triomphal. À un certain moment, dans la voiture, Hitler se pencha en arrière pour me dire : "Jusqu'ici, un seul Allemand a été fêté de cette manière : Luther ! quand il traversait le pays, hommes et femmes accouraient de tous côtés pour le fêter. Comme moi aujourd'hui !" ²³²» On constate une fois de plus dans cette description la conviction que Hitler lui-même avait d'être un grand réformateur, envoyé sur terre pour accomplir une mission divine, insuffler une nouvelle vision du monde aux Allemands. Comme Luther, lui aussi est là pour réformer la religion du peuple allemand et lui inculquer la vraie foi, la « foi nazie ». Nombreux sont les témoignages qui relatent les déplacements de population, partout où le Führer se rend. Albert Speer écrit notamment que les paysans se « passaient le mot » d'un village à l'autre : au début du voyage, peu de personnes saluaient la voiture, puis en fur et à mesure du trajet, les villageois prévenus s'amassaient le long de la route pour acclamer leur Chef.

Le portrait de Hitler prend place dans tous les lieux publics et dans de nombreux lieux privés. Par exemple, Albert Speer découvre en visitant la demeure de Göring « une espèce de chapelle [...] vouée au culte de la croix gammée, mais on découvrait ce signe aussi dans les autres pièces, où le nouveau symbole figurait partout, sur les murs, sur les planchers, sur les plafonds. [...] Sur la table, il avait posé deux chandeliers d'argent avec des abat-jour géants et une énorme photographie de Hitler : l'original dont lui avait fait cadeau Hitler ne lui ayant pas paru assez imposant, il l'avait fait agrandir plusieurs fois ²³³ ». De nombreux poèmes, des films, peintures ou sculptures lui sont consacrés et les aquarelles de sa jeunesse sont tirées à des millions d'exemplaires. De même, beaucoup de « gadgets » sont vendus à son effigie avec un grand succès : photos, images, assiettes, bustes ou figurines en plâtre, brochures,

²³² Albert Speer, *Au cœur du Troisième Reich*, op.cit., p. 95

²³³ Idem, pp. 54-55

monographies illustrées, albums hagiographiques, et même enregistrements des discours sur disque etc. Des boîtes de médicaments sont même vendues sous le nom du « Bon Adolf ». cependant, des mises en garde sont publiées par le parti, déclarant que l'image du Führer avait été utilisée et « profanée » par une « bande d'individus assoiffés de bonnes affaires et d'amateurs d'art trop empressés²³⁴ ». On sombre dans la caricature la plus totale avec la « *Passion allemande* » de Richard Euringer qui eut beaucoup de succès pendant l'été 1933, célébrée comme le modèle du théâtre national-socialiste. Hitler y apparaissait comme le Soldat Inconnu allemand, une couronne de fil de fer barbelé sur la tête : il descendait dans un monde de « profiteurs », d'actionnaires, d'intellectuels, de prolétaires et autres personnages représentatifs de divers aspects de l'« Etat de Novembre », parce que, selon des références permanents aux thèmes chrétiens, « il avait pitié du peuple » ; lorsque la foule furieuse veut le flageller et le clouer sur la croix, il la repousse par un miracle, et conduit la Nation « aux armes et au travail », réconcilie les vivants et les morts de la guerre dans la Communauté populaire du Troisième Reich. De ses blessures « surgit enfin une lueur » ; il monte au ciel en prononçant ces mots : « tout est accompli »²³⁵.

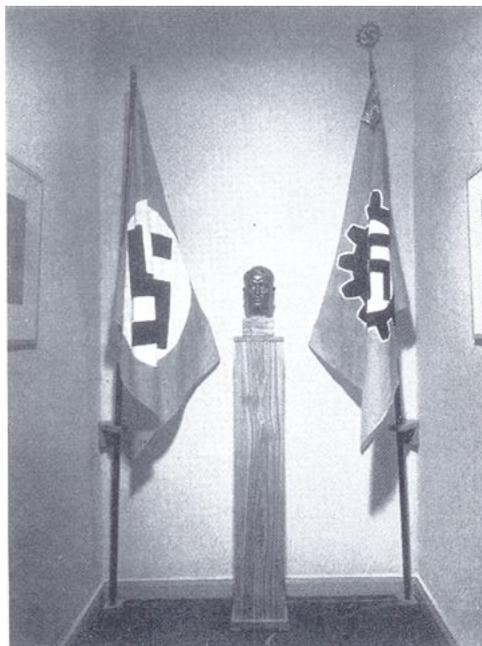
En outre, Hitler occupait une position centrale dans toutes les manifestations et cérémonies. Toute la mise en scène est destinée à le mettre en valeur, à le magnifier. Ainsi, lors d'une célébration du 1^{er} mai, Goebbels prolongea volontairement son discours afin que l'arrivée du Führer coïncide avec la percée du soleil à travers les nuages, illuminant ainsi son apparition devant la foule. La traditionnelle image du Christ ou du saint illuminé par une trouée de lumière est ici parodiée afin de conférer à Hitler les attributs de la divinité.

²³⁴ Cité in Joachim Fest, *Hitler*, Paris, éditions Gallimard, 1973, vol.II, p.77

²³⁵ Ibid



Un « autel privé », 1937 in Eric Michaud, *Un art de l'éternité – L'image et le temps du national-socialisme*, Paris, éditions Gallimard, 1996, p.96. Deux générations sont représentées autour de l'image du Führer et d'un ouvrage « *Gebt mir vier Jahre Zeit* ». Le grand-père se réjouit « d'avoir encore pu vivre ça », tandis que la petite fille se demande « quand verrais-je le Führer ? ». Le petit frère fait déjà le salut hitlérien. Hitler, au centre, complète la génération manquante : il est à la fois père et fils, trait d'union entre les deux générations.



Le « coin des drapeaux » (« *der Fahnenecke* ») avec le buste de Hitler dans une petite entreprise. Tiré in Eric Michaud, *Un art de l'éternité*, op.cit., p. 100.

3) La foi en Hitler : confiance et obéissance

La « foi » se caractérise par les deux aspects de croyance et de confiance ; le croyant, lorsqu'il possède la « foi », voue une confiance absolue en l'autorité divine qui lui a été révélée. Dans la religion chrétienne, cette confiance absolue se double d'un Amour envers Dieu. Cette confiance et cet amour au sens chrétien du terme doivent être absolus que le croyant obéit aux règles de sa religion sans opposer d'objections, car il n'a pas besoin de démonstration pour savoir que ces commandements sont justes ; car ce qui vient de l'autorité divine est forcément bon. Le fidèle prête ainsi serment qui le lie à Dieu et lui jure sa fidélité à travers une profession de foi où il affirme son *credo*.

Si on observe les témoignages des anciens nazis, on peut dégager des éléments qui vont dans le sens d'une « foi » quasi-religieuse en Hitler ; en effet, les adhérents sont placés sous l'autorité directe du Führer et lui font allégeance, lui promettant une obéissance aveugle et sans faille. Parallèlement, on dénote une profonde confiance en l'action du Führer, protecteur et sauveur de l'Allemagne, qui ne peut mal faire et donc, si l'on renverse le raisonnement, a toujours raison.

- ***Le serment d'allégeance***

*« Salut terre patrie ! Fier pays !
Nous sommes bons avec toi et fidèles !
De ta terre dégoutte et braise
Le vieux sang allemand ;
Il séduit et rit et chante et saute
De la même façon dans tous les cœurs :
Pour Adolf Hitler nous combattons
Pour Adolf Hitler nous mourrons,*

*Pour le saint, saint Reich allemand. »*²³⁶

Le IIIe Reich se caractérise par les multiples serments d'allégeance qui sont faits envers le Führer et envers lui seul ; ces serments prennent la forme de professions de foi et sont régulièrement « réactualisés », que ce soit par de petits gestes (le salut hitlérien obligatoire) ou par de véritables prières²³⁷ parodiées de la religion chrétienne. Ainsi, la Ligue des jeunes Filles allemandes élaborera une nouvelle version du Notre Père : « Adolf Hitler, qui êtes notre chef suprême. Que votre nom fasse trembler l'ennemi. Que votre Troisième Reich arrive, que votre volonté soit faite sur la terre²³⁸ ». De même, de nombreuses récitations prennent la forme de prières, notamment pour les enfants : « Mon Führer ! je te connais bien et je t'aime comme mon père et ma mère. Je t'écouterai toujours comme mon père et ma mère. Et quand je serai grand, je t'aiderai comme mon père et ma mère. Et je serai pour toi une source de joie comme pour mon père et ma mère²³⁹ ». Dans la jeunesse hitlérienne, changer la chemise d'enfant pour endosser l'uniforme nazi est une étape solennelle sacralisée par le serment, véritable confirmation nazie : « En présence de cet étendard de sang, qui représente notre Führer, je jure de consacrer toute mon énergie et toute ma force au sauveur de notre pays, Adolf Hitler. Je suis prêt à donner ma vie pour lui, et je m'en remets à Dieu.²⁴⁰ »

Nombreux sont les exemples qui marquent ce parallèle entre profession de foi chrétienne et allégeance au Führer ; mais l'exemple le plus frappant est sans doute le credo formulé par Robert Ley dans un discours prononcé le 10 février 1937 :

« Adolf Hitler ! Nous sommes liés à toi seul ! En cette heure, nous voulons renouveler notre serment : nous croyons sur cette terre en Adolf Hitler seulement. Nous croyons que le national-socialisme est la seule foi porteuse de salut [*allein seligmachender Glaube*] pour notre peuple. Nous croyons qu'il existe un Seigneur Dieu [*Herrgot*] qui nous a créés, qui nous guide, qui nous oriente et qui nous bénit

²³⁶ Chant chrétien-allemand recueilli à Wiesbaden lors du culte du 7 mai 1936, cité in Cornelia Essner et Edouard Conte, *La quête...* op.cit., « La foi nouvelle »

²³⁷ Voir annexes pour les textes de quelques-unes de ces « prières »

²³⁸ R. G.L. Waite, *The psychological god : Adolf Hitler*, cité in P. Bruneteaux, *Devenir un Dieu – Le nazisme comme nouvelle religion politique, éléments pour une théorie du dédoublement*, Paris, éditions Publibook Université, Paris, 2005, p. 270

²³⁹ Cité in Adelin Guyot et Patrick Restellini, *L'art nazi – Un art de propagande*, éditions Complexe, 1987, « Le culte du Führer », p. 89

²⁴⁰ Idem, p. 171

manifestement. Et nous croyons que ce Seigneur Dieu nous a envoyé Adolf Hitler pour que l'Allemagne devienne un fondement pour toute l'éternité.²⁴¹ »

La plupart des partisans se considèrent beaucoup plus comme des fidèles de Hitler que les adhérents d'un parti politique ; c'est l'homme qui fait une profonde impression sur l'individu, qui ensuite voudra se rallier à lui. Même des dirigeants tels que Baldur von Schirach sont pris par cette logique : « c'est que je me sentais alors, et me suis toujours senti, beaucoup moins membre d'un parti politique que partisan de Hitler dont l'apparition, la première fois que je le vis, m'avait profondément touché et dont l'image ne m'avait plus lâché depuis. [...] Il m'avait pris et enchaîné avant que j'aie compris²⁴² ». C'est la plupart du temps après avoir vu le Führer discourir que les adhérents prennent leur carte au parti. Il se produit parfois de véritables épiphanies lors de la première rencontre avec le Führer :

« L'impression qu'il me fit alla beaucoup plus profond que les paroles du discours dont je n'ai que peu de souvenirs. Je fus bientôt moi aussi soulevé par l'enthousiasme général qui, pour ainsi dire physiquement, portait l'orateur de phrase en phrase, balayait les réserves des sceptiques, réduisait les adversaires au silence. [...] Je ressentais le besoin de voir clair en moi-même et de dominer mon désarroi. Je voulais rester seul. Remué jusqu'au plus profond de moi-même, j'errai dans la nuit au volant de ma petite voiture, m'arrêtai dans une forêt de pins des bords de la Havel, et marchai longtemps. [...] Les sombres prédictions de Spengler me semblaient réfutées et, en même temps, sa prophétie annonçant la venue d'un *imperator*, réalisée.²⁴³ »

« Ce regard qui donne le frisson et dont un juriste haut placé et d'âge mûr me dit un jour que, l'ayant subi, il n'avait plus qu'un désir, celui de rentrer chez lui pour se recueillir et assimiler ce souvenir unique.²⁴⁴ »

« Quand mon père [...] fut présenté à Hitler, il fut saisi d'un tremblement violent, comme jamais je ne lui en ai vu ni avant ni après. Il pâlit, ne réagissant pas aux hymnes de louanges que Hitler entonna à la gloire de son fils et prit congé sans avoir prononcé une parole.²⁴⁵ »

²⁴¹ Discours de Robert Ley du 10 février 1937, cité in Edouard Conte et Cornelia Essner, *La Quête de la race*, op.cit., p. 21

²⁴² Baldur von Schirach, *J'ai cru en Hitler*, op.cit., pp. 30-31

²⁴³ Albert Speer, *Au cœur du Troisième Reich*, op.cit., « Profession et vocation », p. 29

²⁴⁴ Hermann Rauschning, *Hitler m'a dit*, op.cit., chapitre XLIII « Hitler tel qu'il est et tel qu'il se voit »

²⁴⁵ Alber Speer, *Au cœur du Troisième Reich*, op.cit., « Déchaînement du neo-empire », p. 191

Ces personnes, après avoir vu Hitler, se « convertissent » à la « religion nazie ». le Führer devient alors l'objet d'une idolâtrie au sens propre du terme, c'est-à-dire d'une projection de l'absolu sur une personne finie. Les réactions devant Hitler sont extrêmement impressionnantes pour les observateurs extérieurs, ce qui est le cas de l'auteur Denis de Rougemont qui décrit une communion entre le Führer et la foule assemblée : « quarante mille hommes, quarante mille bras se sont levés d'un seul coup. [...] Ils sont dressés, immobiles et hurlants en mesure, les yeux fixés sur ce point lumineux, sur ce visage au sourire extasié, et des larmes coulent sur les faces, dans l'ombre... J'ai compris. [...] Je me croyais à un meeting de masse, à quelque manifestation politique. Mais c'est leur culte qu'ils célèbrent, et c'est une liturgie qui se déroule, la grande cérémonie sacrée d'une religion donc je ne suis pas²⁴⁶. »

À cette adoration fait pendant une obéissance sans limites envers le Chef ; ses adorateurs sont prêts à le suivre dans n'importe lequel de ses ordres ou de ses actes. « J'étais maintenant totalement sous le charme de Hitler, enchaîné à lui sans conditions ni réserves, prêt à le suivre n'importe où » écrit Speer. « Des dizaines d'années plus tard, je tombais à Spandau sur le passage de Cassirer, où il parle de ceux qui, de leur propre gré, rejettent le plus grand privilège de l'homme, celui d'être un individu souverain. Désormais, j'étais un de ces hommes²⁴⁷ ». De nombreux Allemands repoussèrent ainsi leur droit de posséder une conscience indépendante en vouant au Führer une adoration allant parfois jusqu'au sacrifice de leur propre vie pour son service. Hitler exerce réellement la fascination d'un être surhumain, descendu sur la terre pour accomplir sa mission (un « *deus ex machina* », écrit Goebbels). On trouve une preuve de cette attraction sacrée dans l'interrogatoire de Speer lors du procès de Nuremberg. Celui-ci explique qu'il a voulu se rebeller contre Hitler, et même élaboré le projet de le tuer. Le 16 avril 1945, il enregistra un discours prônant la rébellion et la résistance aux ordres du Führer. Il est donc clair qu'à ce moment l'architecte s'est complètement retourné contre son chef ; il déclare cependant :

²⁴⁶ Denis de Rougemont, *Journal d'une époque*, Paris, éditions Gallimard, 1968, pp. 319-320, cité in Jean-Pierre Sironneau, *Sécularisation...* op.cit, p. 339

²⁴⁷ Albert Speer, *Au cœur du Troisième Reich*, op.cit., p.71

« J'aurais toujours été incapable de me présenter devant Hitler le revolver à la main. En face de lui, sa force de suggestion exerça sur moi jusqu'au dernier jour un pouvoir trop grand²⁴⁸ »

« Le lien sentimental qui m'attachait à Hitler n'était pas aboli ; par mon souci de ne laisser diffuser le discours qu'après sa mort, je voulais lui épargner la peine d'apprendre que moi aussi, je m'étais retourné contre lui ; une pitié grandissante pour cet homme déchu m'emplissait le cœur²⁴⁹».

Göring fait également part de telles inhibitions en affirmant que souvent, il avait pris la résolution de contredire Hitler, mais que jamais devant lui il n'en avait trouvé le courage. En outre, nombreux sont les dirigeants qui ont avoué leur soulagement lorsque Hitler est mort : n'était-ce pas que rompre avec lui représentait un sacrilège suprême ? On peut d'ailleurs noter que beaucoup, plutôt que de rompre, choisiront de disparaître avec lui, comme ce fut le cas de Goebbels et de sa femme – qui entraînent également dans la mort leurs six enfants. Or qu'est-ce que le sacré ? D'après la définition la plus simple, celle du dictionnaire, il s'agit de ce « qui appartient à un domaine séparé, inviolable, privilégié par son contact avec la divinité et inspirant crainte et respect.²⁵⁰ » C'est exactement ce qui caractérise la répulsion des dirigeants à renier Hitler : pour eux, l'homme est un personnage surhumain, qui possède un part de sacré ; on est donc en présence d'un interdit de type religieux.

- ***La confiance en Hitler***

A l'adoration et l'obéissance absolue dans le chef fait pendant une profonde confiance en chacune de ses actions. De nombreuses références montrent que même à la fin de la guerre, certains militants étaient toujours convaincus de la « victoire finale », car, entité supérieure, il n'était pas possible que le Führer fasse mal. Une parfaite illustration de cette confiance sans faille se trouve relatée par Albert Speer. Alors que les Alliés ont déjà envahi la Ruhr, celui-ci s'arrête dans une cour de ferme et parle avec les paysans sans être reconnu :

« Je fus très étonné de m'apercevoir que la confiance en Hitler [...] continuait d'agir, même dans cette situation. Hitler, affirmaient-ils, ne pourrait jamais perdre la guerre. Le Führer a en réserve des atouts

²⁴⁸ Idem, p. 569

²⁴⁹ Idem, p.624

²⁵⁰ Marie-Hélène Drivaud (ss la dir.), *Dictionnaire Le Robert*, 1997, article « sacré »

qu'il jouera au dernier moment. Ce sera alors le grand tournant. Laisser entrer l'adversaire si loin chez nous, ça ne peut être qu'un piège. On rencontrait même dans les cercles gouvernementaux cette fois naïve en des armes gardées en réserve jusqu'au dernier moment.²⁵¹ »

On s'aperçoit que le degré de confiance en la capacité de Hitler est tel que ces paysans en viennent à tenir des raisonnements absurdes : plutôt que de penser que la guerre pourrait être perdue, ils s'imaginent que les avancées critiques de l'ennemi sont « un piège », qu'on les attire pour les battre au dernier moment grâce à une prétendue arme secrète qui serait gardée en réserve.

D'autres expliquent ces conditions catastrophiques par le fait que le peuple allemand n'a pas encore « mérité » la victoire : « le Führer sortira de cette situation ; et tôt ou tard viendra la victoire allemande – quand nous l'aurons méritée, mais pas avant²⁵² » clame Himmler à des officiers, fin juillet 1944 ! On préfère trouver des explications absurdes que d'admettre que le Führer pourrait avoir tort. En septembre 1944, Himmler continue d'ailleurs à proclamer que « C'est à cet homme que nous devons la résurrection de l'Allemagne et le sens de notre vie : Adolf Hitler²⁵³ ». La même confiance se retrouve chez Goebbels qui note dans son journal le 4 décembre 1944 sa confiance absolue en la victoire, et « peut-être même plus tôt que nous le pressentons » :

« Cet après-midi-ci restera inoubliable pour notre famille. Avoir l'occasion d'accueillir le Führer chez nous après si longtemps a été pour nous tous une fête exceptionnelle. [...] Nous échangeons des souvenirs du temps jadis et nous évoquons, non sans exaltation, un avenir qui, pour le moment, est encore enveloppé de mystérieuses ténèbres, mais que nous avons tous la conviction d'atteindre un jour, et peut-être même plus tôt que nous ne le pressentons.²⁵⁴ »

« Un homme qui ne se laisse pas renverser par les revers les plus durs ne peut finir que par remporter la victoire pour son pays et pour son peuple.²⁵⁵ »

²⁵¹ Albert Speer, *Au cœur du Troisième Reich*, op.cit., p. 587

²⁵² Discours prononcé devant le corps des officiers d'une division de grenadiers sur le champ de manœuvre de Bitche, le 26 juillet 1944

²⁵³ Discours prononcé devant des représentants du parti, de la Wehrmacht et de l'économie à Klein-Berckel, le 3 septembre 1944

²⁵⁴ Joseph Goebbels, *Journal...* op.cit., pp. 662-663, le 4 décembre 1944

²⁵⁵ Idem, p. 335, le 27 octobre 1943

Ce sentiment de confiance absolue est d'ailleurs renforcé chaque fois que le ministre rencontre Hitler : la confiance de ce dernier se communique. Par exemple, Albert Speer écrit que « la confiance en soi dont Hitler fit preuve en ces journées dissipa mes doutes. Il m'apparaissait alors comme un héros des légendes antiques qui, sans la moindre hésitation, conscient de sa force, se lançait dans des entreprises les plus aventureuses et en sortait victorieux »²⁵⁶ ; de même, Goebbels note dans son journal que « le Führer est tellement sûr de son affaire qu'il ne peut que susciter la confiance. [...] Un homme qui avance d'un pas aussi sûr et qui plaide sa cause avec aussi peu d'équivoque rayonne à son tour de clarté et d'assurance²⁵⁷. »

La confiance en Hitler est donc renforcée régulièrement par l'assurance que lui-même affiche. Non seulement Hitler réactive la confiance que les autres ont en lui, mais en plus il parvient à leur rendre ferveur et enthousiasme. Dans le journal de Goebbels, on trouve de très nombreuses références au rôle de « catalyseur²⁵⁸ », de « rechargeur » que joue le Führer pour ses proches. « À son contact, j'ai pu recharger mes accus²⁵⁹ » ; « quand on le quitte, on a l'impression de revenir de cure²⁶⁰ » ; « on a l'impression, après de telles conversations, d'être comme un accumulateur qui vient d'être rechargé²⁶¹ » ; « de nouveau, j'ai repris des forces à son contact²⁶² » ; « quand on sort d'un entretien avec le Führer, on se sent comme une pile qui vient d'être rechargée²⁶³ » etc. On attribue ainsi à Hitler des pouvoirs qui s'apparentent presque à de la magie : celui-ci est capable d'apaiser, de « recharger », de rendre la confiance et la joie. Ses proches lui prêtent d'ailleurs nombre de qualités extraordinaires²⁶⁴.

Enfin, on retrouve une dimension quasi christique de Hitler par les nombreuses références à son « amour » : « Si le monde savait réellement ce qu'il [Hitler] a à lui

²⁵⁶ Albert Speer, *Au cœur...* op.cit., p.232, « Sur la mauvaise pente »

²⁵⁷ Joseph Goebbels, *Journal...* op.cit., pp. 201-202, le 25 juin 1943

²⁵⁸ Se référer au chapitre de Speer intitulé « Mon catalyseur » in *Au cœur du troisième Reich*, op.cit.

²⁵⁹ Goebbels, *Journal*, op.cit., p. 243, le 10 août 1943

²⁶⁰ Idem, p. 429, le 4 mars 1944

²⁶¹ Idem, p. 448, le 18 avril 1944

²⁶² Idem, p. 100, le 9 mars 43

²⁶³ Idem, p. 391, le 25 janvier 1944

²⁶⁴ « Il n'est pratiquement pas un fait, pas une théorie, pas une date qu'il ne connaisse et qu'il ne sache citer de mémoire. J'éprouve une grande considération vis-à-vis des prouesses intellectuelles dont le Führer fait montre dans tous les domaines. Il est dommage que de tels propos de tables ne puissent être portés à la connaissance de biens de gens. Cela renforcerait leur vénération envers le Führer. » idem, le 12 mai 1943 ; « Tout compte fait, je me dois de constater que le Führer est un prodige d'homme. Aucun danger, aucune détresse ne le terrassent ni même ne le démoralisent. Plus les difficultés dont il doit triompher sont importantes, plus grand il se montre. », idem, p. 692, le 23 janvier 1945

dire et à lui apporter, et s'il savait quel profond amour il voue, au-delà de son peuple, à l'Humanité toute entière, le monde quitterait sur l'heure ses faux dieux et lui offrirait ses hommages²⁶⁵ » ; « [...] Tout son être est caractérisé par une extrême bonté. [...] On ne peut que lui porter une extrême affection. C'est le plus grand génie historique qui vive à notre époque. Avec lui, nous parviendrons à la victoire, ou nous sombrerons héroïquement.²⁶⁶ » C'est avec une certaine ironie que l'on découvre ainsi le « profond amour » voué par Hitler à « l'humanité tout entière » lorsque l'on connaît l'ampleur et l'abomination des crimes perpétrés sous ses ordres. Toujours est-il que l'on retrouve clairement dans cette tirade de Goebbels une structure chrétienne : le Führer, assimilé au Christ, n'est qu'amour pour son peuple (et même pour les autres). A cet amour du Chef pour les siens se renvoie l'amour du peuple pour son Führer ; Goebbels décrit la réaction des hommes travaillant dans une usine Krupp en ruine à un de ses discours : « Il m'est aisé de gagner le chemin de leur cœur. Tous sont prêts du fond de l'âme à donner au Reich et au Führer tout ce qu'un être peut donner.²⁶⁷ »



²⁶⁵ Joseph Goebbels, cité in Walter Hofer, *Le national-socialisme par les textes*, Paris, éditions Plon, p. 281

²⁶⁶ Joseph Goebbels, *Journal...* op.cit. p. 541, le 21 janvier 1943

²⁶⁷ idem, p. 670, le 13 décembre 1944

Page précédente : Paul Mathias Padua, *Le Führer parle*

(in Adelin Guyot et Patrick Restellini, *L'art nazi – Un art de propagande*, éditions Complexe, 1987, p.95)

Une famille de paysans est rassemblée autour d'un poste de radio et elle semble plongée dans un recueillement quasi-religieux. On peut voir une photographie du Führer accrochée au mur et, sur la table, un journal laissant entrevoir son nom (« *Der Führer* »). Ces indices nous indiquent que la famille est plongée dans l'écoute de la parole de Hitler, ce qui est confirmé par le titre du tableau.

C'est la déclaration d'un S.S. dans le journal de l'Ordre, le *Schwarze Korps* qui résumera le mieux ce chapitre : « Je me suis tellement perdu en cet homme que je le défendrais, même s'il avait tort, étant lui-même la vérité et la justice. Quand j'ai vu pour la première fois le Führer, un chaud torrent de joie a jailli dans mon âme et depuis ce jour je me suis perdu entièrement dans le Führer²⁶⁸ ». Cette citation met en scène l'épiphanie que la vision de Hitler provoque chez le S.S. qui se « convertit » immédiatement, à un tel degré qu'il en va jusqu'à « se perdre ». Le Führer est considéré comme « la vérité et la justice » : n'est-ce pas lui attribuer le don d'omniscience et l'ériger ainsi au rang d'un véritable dieu ?

²⁶⁸ Cité in J.-P. Sironneau, *Sécularisation...* op.cit., p. 339

Quatrième partie : analyse fonctionnelle

Jean-Pierre Sironneau, sociologue des religions, relève la difficulté de distinguer dans la sociologie concrète la fonction de la cause²⁶⁹. Selon Durkheim, « L'analyse causale doit nous dire comment ce phénomène est « né », comment « il est ce qu'il est », tandis que l'analyse fonctionnelle doit nous dire « à quoi il est utile », « à quel besoin il correspond »²⁷⁰. » Il est en effet instinctif de saisir l'ambiguïté qui existe entre les deux termes : pour pouvoir les distinguer, il faudrait pouvoir séparer avec certitude ce qui est antérieur, et ce qui est consécutif. C'est-à-dire qu'il faudrait précisément pouvoir établir ce qui est « cause », et donc ce qui a permis la formation du phénomène, de ce qui est « fonction » et qui permet le maintien de ce phénomène, via le comblement de besoins. Or, on ne peut établir avec certitude les origines de la religion, d'une part ; d'autre part, causes et fonctions sont intimement liés. Si le phénomène apparaît, les causes n'en sont-elles pas précisément le besoin de combler les fonctions ? De même, ne pourrait-on pas dire que c'est parce qu'il correspond à des besoins qu'il « est ce qu'il est », que ces besoins ont d'abord conditionné les causes ? Comment savoir, au final, si telle ou telle variable, supposée causale n'est pas déterminée par la religion tout autant qu'elle la détermine ? Difficile, de ce fait, de répondre à cette question. Toutefois, on considère ici que la « cause » de la religion politique nazie a été étudiée dans notre première partie ; il s'agit à présent de s'attacher à sa « fonction ».

On a montré dans les parties précédentes la dimension religieuse du nazisme. D'une part, par les emprunts que fait le mouvement aux religions chrétiennes dans son langage mythique et dans sa liturgie, son cérémoniel et son rituel. D'autre part, par le développement d'une croyance si profonde chez certains militants qu'on a cru pouvoir la qualifier du terme de « foi ». Il s'agit maintenant de confronter l'expérience nazie aux concepts fonctionnels du sacré et du religieux. On a vu précédemment que le

²⁶⁹ Jean-Pierre Sironneau, *Sécularisation et religions politiques*, 1982, éd. Mouton, La Haye, « Religions politiques et sociologie »

²⁷⁰ Cité in Jean-Pierre Sironneau, *Sécularisation et religions politiques*, op.cit. p. 502

national-socialisme manifeste des expressions extérieures des phénomènes religieux, par le discours mythique, la forme communielle, l'adhésion absolue. Néanmoins, et de toute évidence, cela ne suffit pas pour prétendre que le nazisme peut être assimilé à une « religion » ; cela ne suffit en effet que pour affirmer que le mouvement a employé des techniques issues de la religion, mais ne permet pas de qualifier pas son essence de « religieuse ». Dans cette partie, nous allons donc tenter d'examiner de plus près les fonctions qui sont effectivement remplies par le national-socialisme. Il s'agit en fait de considérer si le mouvement politique va au-delà de ses fonctions traditionnelles, en tant que parti politique, et fournit des réponses à des questions qui sont généralement du ressort de la théologie. Tout d'abord, on s'intéressera dans un premier chapitre aux principales fonctions de la religion qui sont dégagées par la sociologie : peut-on déceler dans le régime d'Adolf Hitler des réponses satisfaisantes à ces fonctions ? Dans un deuxième chapitre, on étudiera de façon détaillée le problème particulier de l'immortalité et la question de l'au-delà, car la résolution de ce problème est en quelque sorte la pierre angulaire des religions traditionnelles. Ce sont ces analyses qui permettront enfin de déterminer en quoi le national-socialisme peut être, ou ne pas être, considéré comme une religion au sens propre du terme, c'est-à-dire affirmer qu'une telle « religion politique » peut être appréhendée au même titre qu'une religion « classique ».

Chapitre 8 : nazisme et fonctions sociologiques de la religion

Dans ce chapitre, on s'appuiera sur les fonctions dégagées par Jean-Pierre Sironneau²⁷¹, lui-même s'appuyant sur la distinction opérée entre « fonction latente » et « fonction manifeste » par le sociologue Robert King Merton dans son ouvrage *Eléments de théorie et de méthode sociologique*²⁷². « Les fonctions manifestes sont les conséquences objectives qui sont comprises et voulues par les participants du système, les fonctions latentes sont, corrélativement, celles qui ne sont ni comprises, ni voulues²⁷³ ». Ainsi, les fonctions manifestes de la religion seront celles qui sont intentionnelles et donc perçues par les acteurs : ceux-ci embrassent le mouvement pour satisfaire des désirs conscients. En revanche, les fonctions latentes sont celles qui peuvent être dégagées par l'observateur extérieur, mais dont l'acteur n'a pas conscience. En effet, si l'acteur les reconnaissait, elles deviendraient un désir qu'il faut combler de façon volontaire, et donc une fonction manifeste. Si les deux fonctions sont assez difficiles à distinguer, on peut cependant établir que les fonctions manifestes correspondent au besoin de combler des désirs psychologiques. Les fonctions latentes, en revanche, jouent plutôt un rôle social.

1) Les fonctions manifestes

Les fonctions manifestes du phénomène religieux sont donc celles qui contribuent à satisfaire des désirs psychologiques des croyants et possèdent un caractère intentionnel. Freud²⁷⁴ en a dégagé trois principaux ; tout d'abord, la religion « comme

²⁷¹ Cité in Jean-Pierre Sironneau, *Sécularisation et religions politiques*, op.cit. « Religions politiques et sociologie »

²⁷² Robert King Merton, *Eléments de théorie et de méthode sociologique*, Paris, éditions Plon, 1966

²⁷³ Idem, p.102

²⁷⁴ Sigmund Freud, *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*, Paris, éditions Gallimard, 1975, cité in Jean-Pierre Sironneau, *Sécularisation et religions politiques*, op.cit. « Religions politiques et sociologie »

la science, mais par d'autres procédés, satisfait la curiosité humaine ». Ensuite, elle cherche à « apaiser la crainte de l'homme devant les dangers et les hasards de la vie ou à lui apporter quelque consolation dans les épreuves ». enfin, « elle formule des préceptes, des interdictions, des restrictions ». On retiendra ici les désirs cognitifs et les désirs affectifs.

- *Les désirs cognitifs*

Le désir cognitif est le besoin de connaître, comprendre et donner un sens au monde en trouvant des explications sur son origine et sa destination. De telles explications sont fournies par les disciplines scientifiques et philosophiques. Cependant, la science propose des explications sur le « comment » des choses plutôt que sur le « pourquoi ». De même, la philosophie avance des explications, mais celles-ci sont constituées par une pensée critique et rationnelle. La religion, elle, comble ces besoins à travers l'utilisation du mythe et du symbole. Peut-on dire que l'idéologie nationale-socialiste comble ce besoin de connaissance et d'explication du monde ? Comme il a été développé dans le chapitre 3, le national-socialisme s'organise autour de grandes structures mythiques destinées à produire une explication sur l'origine du peuple et sur sa destinée. Ces mythes nazis peuvent s'apparenter aux mythes religieux ; en effet, le mythe nazi soutient l'idée que l'antique peuple germain était héroïque et supérieur grâce à la pureté de son sang, mais que celui-ci a été perverti au cours des siècles par la doctrine chrétienne du péché et par le métissage continu, ce qui a provoqué sa chute. C'est par la « purification du sang » que le peuple allemand pourra retrouver sa grandeur et dominer « à nouveau » le monde²⁷⁵ dans tous les domaines. On peut aisément faire un parallèle entre ce mythe et celui du paradis perdu : l'homme originel ayant péché et se trouvant chassé du jardin d'Eden, il doit racheter sa faute tout au long de sa vie en se conformant aux principes divins afin de reconquérir l'accès au paradis, après sa mort.

²⁷⁵ Puisque l'histoire est allègrement modifiée de façon à conforter les thèses nazies, l'antique peuple Germain est considéré comme ayant dominé les arts et les sciences. Le berceau du monde n'est pas le Sud, mais le Nord. Des doctrinaires tels que Rosenberg ou Günther n'hésitent pas à soutenir que c'est la « race nordique » et non la « race méditerranéenne » qui est à l'origine de la culture antique : les Grecs et les Romains étaient en réalité des aryens.

La *Weltanschauung* nazie se propose comme un système d'explication globale du monde à partir de cette structure mythique du mythe aryen et du messianisme. C'est d'ailleurs à partir de cette structure que se sont développées des « disciplines nazies » : les idéologues du parti élaborent en effet des explications national-socialistes touchants de nombreux domaines de la connaissance comme la philosophie de l'histoire, l'anthropologie, la sociologie, l'historiographie et même la cosmologie ! Pierre Ayçoberry²⁷⁶ note que le deuxième manifeste de Hitler fournit une véritable philosophie de l'histoire : la politique étrangère est « l'art d'assurer à son peuple un espace vital » et la politique intérieure est « l'art de conserver à un peuple la force nécessaire sous la forme de valeur raciale et du chiffre de sa population. » L'inégalité des races est le moteur de l'histoire, qui peut se résumer à la lutte du peuple et du parasite s'incarnant dans le Juif, anti-peuple car sans sol et sans Etat. La philosophie de l'histoire nazie explique ainsi le déroulement de l'histoire par la supériorité créatrice des races fortes. L'historiographie est également adaptée : les nazis ont produit de grands efforts pour élaborer une histoire mythique des Germains. Pierre Ayçoberry cite le philosophe Max Horkheimer (1943) : « Le fascisme, par l'exaltation même qu'il fait du passé, est antihistorique [...] Quand ils disent « l'histoire », ils veulent dire exactement le contraire : la mythologie²⁷⁷ ». Cette historiographie nazie, nouvelle histoire sainte du peuple aryen, célèbre les hauts-faits du peuple germanique, à grand renfort d'amplification mythique et symbolique des événements ; il en découle une vision très romantique et idéalisée des Germains d'autrefois, parés de toutes les vertus : l'homme du Nord aime les horizons illimités, il est pur, fort, guerrier héroïque, pionnier, bâtisseur, créateur. Dans un renversement total de perspective, le Nord devient le berceau du monde. L'anthropologie est également très développée dans le sens de la *Weltanschauung* national-socialiste : divers courants s'affrontent afin de déterminer une classification des races (s'appuyant notamment sur les caractéristiques physiques) et leur hiérarchisation²⁷⁸, avec des hommes tels que Hans Günther (dit « Günther la Race »), chantre de « l'hygiène raciale ». Les

²⁷⁶ Pierre Ayçoberry, *La question nazie – Essai sur les interprétations du national-socialisme 1922-1975*, Paris, Editions du Seuil, 2^e éd., 1982, « Des analyses pour l'action (1922-1945) »

²⁷⁷ Idem

²⁷⁸ Pour une description détaillée de ces courants, se référer à l'ouvrage de Cornelia Essner et Edouard Conte : *La quête de la race – une anthropologie du nazisme*, Paris, éditions Hachette, 1995, « Le dogme nordique des races »

appellations des prétendues races foisonnent : race « dalique », race « est-baltique », race « alpine », race « nordique », race « ostique », race « dinarique » etc. Les hommes qui alimentent cette ethnographie raciste se prétendent scientifiques, et se piquent de biologie, voire de théories de la génétique : il s'agit en effet de déterminer comment les « races » se transmettent afin d'établir de quelle façon on peut les séparer afin de purifier celles qui sont « supérieures ». On tentera également d'avancer des théories plus modérées, dans l'intérêt du parti, afin d'englober l'ensemble du peuple allemand dans son appartenance à la « race supérieure » : en effet, nombre de citoyens ne sont pas blonds, ni porteurs d'yeux bleus²⁷⁹ !

Le régime soutient même des théories relatives à la cosmologie ; par exemple, la théorie de la cosmologie glaciaire²⁸⁰ (*Welteislehre*) par Hans Hörbiger a été adoptée et institutionnalisée dans l'organisation *Ahnenerbe*. La théorie suppose que la plupart des astres sont faits de glace ou du moins recouverts par une épaisse couche de glace. Elle explique également l'origine de l'univers par la collision d'une énorme masse en fusion avec une plus petite masse constituée de glace. Cette collision aurait provoqué une explosion, constitutive du système solaire. Cette théorie allait dans le sens de la mythologie nordique²⁸¹, et permettait donc de fournir une explication « germanique » à l'origine du monde en opposition avec la Création narrée dans l'Ancien Testament. En outre, cette théorie permettait de se présenter comme l'antithèse germanique de la théorie « juive » de la relativité par Einstein.

Le nazisme, idéologie imperméable au réel et à la critique, a donc cherché à se poser comme un système d'explication totale et globale du monde, à travers de

²⁷⁹ « Même au nombre des camarades du peuple d'apparence moins nordique se trouvent des porteurs parmi les plus précieux de traits nordiques intérieurs », cité in Cornelia Essner et Edouard Conte : *La quête de la race* op. cit., p. 112

²⁸⁰ Christina Wessely, « Cosmic Ice Theory – Science, Fiction, and the Public, 1894–1945 », article publié sur le site internet du Max Planck Institute for the History of Science (<http://www.mpiwg-berlin.mpg.de/en/index.html>)

²⁸¹ La mythologie nordique explique la création par un affrontement entre le feu et la glace : le monde avant la création de l'univers n'était qu'un vertigineux abîme, avec pour limite tout au sud Muspelheim, le pays du feu, et tout au nord Niflheim, le pays glacé des morts. De Niflheim, douze rivières déversaient leurs eaux dans l'abîme : là, elles se gelaient et lentement le remplissait de glace. De Muspelheim venaient des nuages brûlants qui se transformaient la glace en brouillards. Des gouttes d'eau tombaient de ce brouillard et de ces gouttes naquirent les filles du Gel et Ymir, le premier Géant, fondateur de la race des Géants de givre. [...] Odin et ses deux frères tuèrent Ymir. Ils firent de lui le ciel et la terre : la mer de son sang, la terre de son corps, les cieux de son crâne. Un grand mur fut bâti avec les sourcils d'Ymir pour défendre le lieu où l'humanité allait vivre (Midgard). Ici, le premier homme et la première femme furent créés à l'aide d'arbres : un frêne pour l'homme, un bouleau pour la femme. (Edith Hamilton, *La mythologie*, Paris, éditions Marabout, 1998, p. 410)

nombreuses disciplines. En ce sens, on peut dire qu'il a cherché à répondre à un besoin cognitif de connaissance et d'explication du monde et de l'humanité. Il faut cependant fortement relativiser la portée de cette fonction ; en effet, comment évaluer le nombre d'adeptes embrassant ces théories comme explication du monde ? Combien ont réellement poussé la *Weltanschauung* jusqu'à s'expliquer entièrement le monde et la destinée de l'humanité à travers le prisme de la mythologie nazie ? Il n'y a bien sûr pas de réponse exacte à cette question. Pour les uns, le nazisme ne fût qu'une idéologie nationaliste susceptible de restaurer la puissance de l'Allemagne ; pour les autres, l'adhésion aux idées national-socialistes était compatible avec les explications avancées par le christianisme (les Chrétiens-allemands) ; enfin, pour d'autres, le nazisme fut une véritable « gnose raciste », capable, comme une religion, de répondre à ces questions. Mais il est certain que l'ensemble de la population ne s'expliquait pas le monde et l'histoire à travers ce prisme, ce qui était plutôt le fait des intellectuels qui se rallièrent au mouvement. En outre, le national-socialisme demeure une idéologie hétéroclite : nombreuses sont les interprétations qui en ont été faites, parfois contradictoires (par exemple, Hitler se désintéressait du peuple antique german, tandis que Himmler y portait un vif intérêt). Difficile, dans ce cas, de parler d'explication cohérente et uniforme du monde. Néanmoins, on ne peut nier que pour une minorité au moins, le national-socialisme s'est présenté comme une idéologie capable de remplir cette fonction.

- *Les désirs affectifs*

Les désirs affectifs sont multiples ; pour reprendre la formulation précédente, ce sont ceux qui sont propres à « apaiser la crainte de l'homme devant les dangers et les hasards de la vie ou à lui apporter quelque consolation dans les épreuves ». Sironneau relève les désirs d'obtenir des objectifs précis et précieux ou des bienfaits : désir d'obtenir la pluie, la victoire, la guérison, une récolte abondante, le paradis, etc. Mais le désir le plus important est celui d'échapper à ce qui fait le fond de la condition humaine, c'est-à-dire l'angoisse face à la finitude de l'être. Les religions sont en effet des réponses aux grandes questions du mal, de la mort et de la survie ainsi que des pratiques permettant de diminuer l'angoisse, et promettant souvent la fin de toute

souffrance dans l'au-delà paradisiaque. Comme le souligne Sironneau : « peu importe que les croyances qui correspondent à ces désirs soient des impossibilités physiques ou psychologiques, des illusions au sens freudien, l'essentiel est que le croyant croit les dieux (ou les forces sacrées) capables de réaliser ces désirs, de faire tomber la pluie ou de le faire entrer au paradis²⁸² ». Il a été montré dans les chapitres précédents que la croyance en l'idéologie national-socialiste s'offre comme une réponse à certains besoins affectifs. Les individus sont en effet investis dans le mouvement d'une façon qui n'est pas uniquement rationnelle : la part d'investissement affectif est très grande. Les militants recherchent en effet dans le mouvement une unité qui leur permettrait d'échapper à la précarité et la banalité de leur existence. La recherche d'une cause supérieure dans laquelle s'investir crée un but dans la vie des individus, et cette cause étant partagée collectivement, elle permet de former une union avec des semblables. La dimension communielle qui se forme lors des cérémonies nazies, et qu'on a pu mettre en relief dans le chapitre 4, est l'expression la plus manifeste d'un besoin affectif. Si les cérémonies nazies suscitèrent autant de ferveur, c'est parce qu'elles comblaient un vide profond. La population déchirée en classes et opinions divergentes se retrouvait unie dans un même élan, cimenté par la croyance en l'infailibilité d'un homme, messie rédempteur offrant la réconciliation nationale et la promesse d'un futur glorieux pour le peuple allemand. « Ici, personne ne peut s'exclure, nous sommes tous unis, ce n'est plus une simple manière de parler : nous sommes devenu un peuple unique de frères²⁸³ » écrit Goebbels dans son *Journal*. Cette communion dans un « peuple unique de frères » s'offre comme une fuite devant la finitude individuelle et la dispersion de l'existence. La visée eschatologique du national-socialisme joue également un rôle affectif : en effet, elle promet la fin des souffrances, elle projette dans un avenir de moyen terme une vie débarrassée de toutes ses frustrations et malheurs. L'embrassement de la cause national-socialiste est donc un moyen, pour les militants, d'échapper aux soucis quotidiens pour se plonger dans une cause qui les dépasse ; cela est également un moyen d'apaiser les souffrances et les insatisfactions par la pensée que ce qui est enduré aura un terme, terme qui se manifesterait au courant de la vie du militant, et non pas par sa mort.

²⁸² Jean-Pierre Sironneau, *Sécularisation et religions politiques*, op.cit. « Religions politiques et sociologie »

²⁸³ Goebbels Joseph, *Journal 1943-1945*, Paris, éditions Taillandier, 2005

La question de la mort et de l'immortalité, centrale dans les religions, et qui rentre également dans les besoins affectifs, sera quant à elle étudiée de façon plus détaillée dans le chapitre suivant.

2) Les fonctions latentes

Les fonctions latentes de la religion sont celles qui remplissent un besoin dont l'acteur n'a pas conscience. Les deux fonctions latentes principales dégagées par l'anthropologie contemporaine et reprises par Sironneau sont, d'une part le rôle de substitut parental, et d'autre part l'intégration sociale.

- *La fonction du substitut parental*

Le premier à avoir décelé le rôle de substitut parental dans la religion est Sigmund Freud. Dans ses travaux, il lie l'expérience enfantine à l'état de faiblesse de l'être humain, au besoin de protection qui, selon lui, est un ressort essentiel de la religion : « Lorsque plus tard l'adulte reconnaît son abandon réel et sa faiblesse devant les grandes forces de la vie, il se retrouve dans une situation semblable à celle de son enfance, et il cherche alors à démentir cette situation en ressuscitant par la voie de régression, les puissances qui protégeaient son enfance²⁸⁴ ». Freud dégage ainsi une corrélation entre les rôles du père et de la mère au sein de la structure familiale et les puissances sacrées de la religion. Jean-Pierre Sironneau confirme cette idée en expliquant que, dans l'ensemble, les croyances religieuses varient en fonction des systèmes familiaux et des expériences auxquelles ils conduisent chez l'enfant. De cette théorie ressort l'idée lorsqu'il y a dans un mouvement une projection de la figure paternelle ou maternelle sur des individus ou des groupes d'individus, alors ce mouvement remplit une des fonctions fondamentales, bien qu'inconsciente, de la religion : celle de fournir des substituts parentaux. Dans le cas du national-socialisme, le culte de Führer se fonde sur un mécanisme de projection-identification. Or les

²⁸⁴ Sigmund Freud, *L'avenir d'une illusion*, Paris, Presses Universitaires de France, pp.177-178, cité in Jean-Pierre Sironneau, *Sécularisation et religions politiques*, op.cit. « Religions politiques et sociologie »

attributs qui étaient projetés sur Hitler par les adeptes du mouvement étaient précisément des attributs relevant d'un père « puissant et bienveillant » : omniscience, bonté, sollicitude pour le peuple, colère pour les ennemis, infaillibilité, etc. Ainsi, on retrouve en la personne du Führer des caractéristiques prêtées à la divinité, et plus particulièrement à la divinité germanique, plus proche du chef inspiré que du dieu paternel et sage. Des théories ont été développées en ce sens, avançant que ces projections auraient été facilitées par l'éducation autoritaire qui tend à faire prédominer le rôle patriarcal du père dans la structure familiale allemande. Par exemple, pour le psychanalyste Wilhelm Reich²⁸⁵, la projection sur Hitler des attributs magico-religieux traditionnels est à mettre en relation avec le complexe parental de la famille allemande : les racines du nazisme se trouveraient moins dans les facteurs économiques que dans les structures mentales et affectives des masses allemandes. Si Hitler a fasciné, ce serait à cause de la mentalité petite bourgeoise de défense du système patriarcal autoritaire, qui aurait poussé les classes moyennes à projeter sur l'autorité politique la figure du père. De ce fait, se développe un lien affectif puissant puisque Hitler attirerait sur sa personne l'ensemble des attitudes affectives qui s'adressaient auparavant au père protecteur, capable de trouver une solution à tout et auquel il faut se soumettre.

Ce qu'il faut en tout cas retenir, c'est que le nazisme après le vide laissé par un pouvoir traditionnel à base de sacralité paternelle, a abouti à une forme de « divinisation » du Führer. Par là, on peut considérer que la fonction latente de la religion qui consiste à satisfaire la nostalgie du père trouve une réponse dans le national-socialisme.

- ***La fonction d'intégration sociale***

La fonction d'intégration sociale de la religion est un consensus parmi les sociologues. C'est particulièrement Durkheim qui lui accorde une importance fondamentale : pour lui, la fonction d'intégration sociale se confond avec la source même de la religion. Le rôle essentiel de la religion serait de créer du lien social, puis

²⁸⁵ Wilhelm Reich, *Psychologie de masse du fascisme*, Paris, éditions Payot, 1972

de l'entretenir pour que la trame sociale ne se défasse pas. Si cette position est radicale et à nuancer, aucun sociologue ne dément le rôle d'intégration sociale que joue la religion ; il faut cependant noter que la religion peut également avoir l'effet inverse, c'est-à-dire créer une forme de « désintégration » sociale du fait de la possibilité de conflit entre des religions différentes au sein d'un même groupe. Néanmoins, s'il est vrai qu'elle peut désorganiser le lien social, elle n'en demeure pas moins intégratrice pour un groupe particulier de la société, qui adhère à la même religion.

Il y a deux éléments dans cette fonction d'intégration: tout d'abord, la religion assure une légitimation de l'ordre social. Ensuite, elle se manifeste par une intégration par la parole et par le geste (c'est-à-dire par la ritualisation).

La légitimation sociale se traduit généralement par des maximes, des proverbes populaires ou des contes, mais ce sont les mythes religieux qui ont été un des instruments les plus efficaces de légitimation sociale. En effet, la religion rattache les institutions en place à une réalité supérieure : elles leur ôtent donc leur caractère fragile et instable. « La religion justifie les institutions sociales en leur conférant un statut ontologique, une validation suprême, c'est-à-dire en le situant dans un cadre de référence sacré et cosmique²⁸⁶ ». L'illustration la plus manifeste de cette légitimation par le sacré est la représentation du détenteur de l'autorité comme dieu ou comme représentant des dieux : le roi ou l'empereur de droit divin devient alors le lien qui lie le monde terrestre et le monde divin, ce qui légitime pleinement les institutions. Dans une société allemande où l'on assiste à un affaiblissement de la religion et surtout à l'écroulement du pouvoir traditionnel, la justification de l'ordre social n'est plus garantie. La République de Weimar n'est pas acceptée par la population, les conflits se multiplient, et aucun consensus ne semble se dessiner à l'horizon. C'est dans ces conditions que le nazisme s'offre comme nouvelle légitimation sur la base de l'unanimité nationale. De plus, le régime nazi se donne pour mission sacrée de rétablir la pureté du peuple german, véritable légitimation d'ordre supérieur. « L'ordre social chez les êtres humains dépend de la présence dans les esprits des membres d'une société, de certains sentiments qui gouvernent le comportement de l'individu dans sa relation à autrui. On peut considérer que les rites sont les expressions symboliques

²⁸⁶ Berger, cité in Jean-Pierre Sironneau, *Sécularisation et religions politiques*, op.cit. « Religions politiques et sociologie »

réglées de certains sentiments. On peut montrer, par conséquent, qu'ils ont une fonction sociale spécifique quand et dans la mesure où ils ont pour effet de régler, de maintenir et de transmettre d'une génération à l'autre, des sentiments dont dépend la constitution de la société²⁸⁷ ». La ritualisation sociale est en effet un élément constitutif de l'intégration dans la société. En effet, par la répétition de gestes et de paroles, et donc par des rituels, les individus se fondent dans les groupes. « Cette fonction sociale des rites est d'ailleurs relativement indépendante de la croyance en leur efficacité. Par le simple fait qu'ils commémorent les grands moments de la fondation du groupe (rites commémoratifs), qu'ils intègrent les adolescents au monde des adultes (rites d'initiation), ils contribuent à rafraîchir la mémoire collective, à rappeler aux membres du groupe tout ce qui les unit depuis le passé le plus lointain. Puisqu'ils répètent les gestes archétypes des dieux ou des héros fondateurs, ils réactivent pour le présent la solidarité sociale²⁸⁸ ». Cette citation met en valeur deux aspects d'intégration par les rites : d'abord, la répétition de rituels unit les personnes membres d'un groupe ; ensuite, le rituel agit comme une « piqûre de rappel », dans le sens où il réactive la conscience collective du groupe.

Cet aspect d'intégration par le rituel est très marqué dans la cérémonie national-socialiste : par la répétition de gestes (le salut hitlérien) ou de paroles répétées en chœur, les participants marquent leur appartenance au groupe. Cette inlassable répétition contribue de même au renforcement de la conviction et de la cohésion du groupe qui se soude lors du rituel. « Les nazis et les bolcheviks savaient, après Pascal et les Jésuites, que le simulacre de la ferveur finit par engendrer la ferveur elle-même, les gestes de la foi finissent par engendrer la foi²⁸⁹ ». La ferveur entretenue par le rite favorise la solidarité sociale, mais permet également pour les dirigeants d'exiger de plus grands sacrifices aux fidèles. La dimension communielle est inséparable du rituel : c'est en effet lors du rituel que se produit la communion. Ainsi, par la « religion politique » nazie, de nombreux individus ont pu trouver un épanouissement par leur intégration dans un grand groupe; il faut d'ailleurs souligner le fait que le national-socialisme mettait particulièrement l'accent sur l'action collective, puisqu'il

²⁸⁷ Radcliffe-Brown, cité in Jean-Pierre Sironneau, *Sécularisation et religions politiques*, op.cit. « Religions politiques et sociologie »

²⁸⁸ Jean-Pierre Sironneau, *Sécularisation et religions politiques*, op.cit. « Religions politiques et sociologie »

²⁸⁹ Idem

s'agissait précisément de rassembler la *Volksgemeinschaft*. Cet accent sur le collectif se retrouve continuellement, et particulièrement dans les multiples organisations préparant diverses activités, la plus célèbre étant celle des jeunesses hitlériennes. De même, « La Force par la joie » propose aux ouvriers des voyages organisés ou des activités sportives à moindre coût. Le sport est presque une obligation, et particulièrement les sports collectifs où l'on apprend que l'équipe a la primauté sur le sportif individuel, illustration parfaite de la Communauté du peuple à petite échelle, qui dispose de la primauté sur le citoyen. Lors du rituel, toutes les classes sociales sont confondues : les participants ne sont plus des éléments disparates provenant de milieux différents, mais sont mis sur un pied d'égalité devant l'action à accomplir.

Si l'on prend ces quatre grandes fonctions de la religion, on peut considérer que le national-socialisme répond assez bien aux besoins qui en sont dégagés. Certes, les explications du monde avancées ne sont pas aussi efficaces que les explications traditionnelles religieuses, mais elles demeurent des formes d'explication et donc de comblement des besoins ; il reste à savoir quelle est l'efficacité de ces solutions.

Chapitre 9 : La recherche de l'immortalité

« Il n'y a apparemment pas de représentation, si étrange soit-elle, à laquelle les hommes ne soient prêts à croire avec ferveur, pour peu qu'elle les soulage de ce savoir qu'un jour ils n'existeront plus, pour peu qu'elle leur donne l'espoir d'une forme quelconque de vie éternelle²⁹⁰ ».

L'une des caractéristique essentielles de la religion est l'apport d'une réponse à la question de la mort en posant un au-delà de l'existence terrestre, qui peut être conçu selon différentes manières (survie dans la réincarnation, continuation de la vie dans un autre monde etc.). Les sociologues et les anthropologues s'accordent en effet pour affirmer que dans toute expérience religieuse, il existe une telle visée de l'au-delà avec pour but d'échapper à la mort, au-delà appréhendé comme un monde tout aussi réel que l'existence terrestre. La religion se propose donc comme un apaisement face aux angoisses suscitées par ce qui fait le propre de la condition humaine : sa finitude. Ainsi, la religion comble un besoin affectif majeur, que l'on avait brièvement évoqué dans le chapitre précédent, et qu'il s'agit maintenant d'étudier plus en détail : la réponse apportée à la question de la mort. Il est particulièrement important de se pencher sur cette question, car la société allemande connaît pendant le régime de Weimar une intensification de l'angoisse de la mort liée à différents phénomènes : « les différents processus de sécularisation (pluralisme religieux, déformalisation religieuse liée à la relégation dans la sphère du privé de l'expression religieuse, baisse des croyances, espace public laïcisé...) mais aussi les données mêmes de ce que Elias appelle « la société des individus ». Avec la modernité économique (salarisation), politique (citoyenneté), sociale (temps libre et intimité domestique juridiquement protégé), le membre du groupe devient un acteur social qui découvre progressivement un traumatisme de la mort d'autant plus aigu que la modernité occidentale porte avec

²⁹⁰ Norbert Elias, *La solitude des mourants*, Paris, éditions Bourgeois, 1987, pp. 16-17

elle, simultanément le projet consistant à faire de chaque agent social le maître de sa destinée personnelle.²⁹¹ »

Pour ce faire, nous nous appuyerons sur l'analyse de Patrick Bruneteaux portant sur la théorie du dédoublement²⁹². Cette théorie tend à affirmer que dans des sociétés sécularisées où la question de la mort ne se trouve plus résolue par l'adhésion aux religions traditionnelles, les individus recherchent une nouvelle forme d'« immortalité ». Sigmund Freud avait affirmé que l'angoisse de la mort, autrement dit le sentiment de conscience de la finitude, n'existe pas : personne ne croit à sa propre mort ; l'anéantissement de l'individu se pose ainsi comme un problème impossible à envisager. La théorie soutient donc l'idée que cette question centrale de l'existence humaine doit être résolue par un moyen ou par un autre : si ce n'est plus par la religion, c'est qu'alors on peut retrouver cette solution sous une autre forme. « Le dédoublement constitue en une recherche d'objectivation du moi visant à dépasser l'angoisse de la mort. Il est une production objective d'équivalents du moi-objet mortel. Il équivaut à une fabrication du surplus de vie qui contrecarrent la finitude biologique. Le dédoublement est l'ensemble des productions matérielles et symboliques de survie qui viennent compenser la souffrance de la finitude, [...] une recherche d'équivalents de vie. [...] Le dédoublement de soi est une tentative d'échapper à la limite intrinsèque de l'enveloppe corporelle, il est prétention à vivre *plus* dans la complétude approximative d'un rêve de puissance et plus encore de toute puissance. La tentative religieuse de créer un autre être signifie l'intention d'inverser la logique biologique qui conduit du vivant au cadavre. L'humain en voie de devenir moins qu'un homme espère passer du vivant au sur-homme.²⁹³ »

La théorie du dédoublement distingue deux formes principales pour créer un substitut à « la vie en plus espérée » sous une forme sécularisée : d'un côté, « gagner de la vie » en se créant un double personnel ou matériel (le dédoublement positif). De l'autre, « gagner de la vie » en prenant celle des autres (le dédoublement négatif).

²⁹¹ Idem, p. 156

²⁹² Patrick Bruneteaux, *Devenir un Dieu – Le nazisme comme nouvelle religion politique, éléments pour une théorie du dédoublement*, Paris, éditions Publibook Université, Paris, 2005

²⁹³ Idem, Chapitre 3 « Dédoublement et nazisme », pp. 129-130

1) Le dédoublement positif

Le dédoublement positif se présente sous forme de stratégies variables, qui sont soit immédiatement rentables (c'est-à-dire qui produisent leur effet lors de la vie terrestre), soit des stratégies visant à la survie de soi après la mort. Cette forme d'immortalité se traduit par l'investissement des individus dans de grands projets ou par la création d'innovation. Associer son nom à la construction de monuments gigantesques est par exemple une garantie d'assurer la survie de soi, au moins pour quelques générations. De même, « être le premier à » garantit l'immortalité du nom, avec une force plus ou moins grande selon le domaine. Ainsi, de grands noms traversent les siècles, sans jamais tomber dans l'oubli. C'est le cas des grands théoriciens, de penseurs à l'origine de grandes avancées scientifiques (de Pythagore jusqu'à Einstein, en passant par Copernic et Newton) ou philosophiques (les philosophes grecs, ceux des Lumières, etc.). De même, les grands artistes conquièrent l'immortalité par les œuvres qu'ils produisent : que ce soient les peintres, les littéraires, les architectes ou les musiciens. Des noms tels que Mozart, Léonard de Vinci, Goethe ou Picasso traversent les âges. Enfin, la renommée peut passer par le biais de grandes actions d'éclat ayant marqué l'Histoire : c'est le cas des grands hommes politiques ou stratèges militaires (César, Napoléon, Louis XIV...). Patrick Bruneteaux dénombre les diverses formes de dédoublement positif²⁹⁴ ; on trouve parmi celle dont l'effet principal s'exerce pendant la vie l'accumulation de biens, l'entretien et le rajeunissement du corps, la filiation simple et bien d'autres. Celles qui nous intéressent de plus près, dont l'effet principal s'exerce après la vie, regroupent entre autres les figures politiques et religieuses de premier plan, les grands scientifiques, les artistes célèbres, les filiations entretenues des « grandes familles ». On retrouve très nettement dans le régime national-socialiste l'idée de l'immortalité par le dédoublement positif, qui constitue d'ailleurs sa réponse à la question de la mort. Tout d'abord, les dirigeants nazis ont marqué la nette volonté de se distinguer « pour mille ans » : à l'image des antiques civilisations grecques et romaines, le Reich doit être éternel, même en cas de chute, et toujours rester gravé dans les esprits à l'image d'une civilisation grandiose. D'autre part, l'immortalité du peuple demeurera

²⁹⁴ Idem, voir le tableau recensant les différentes formes de dédoublement, positif ou négatif, p. 131

à travers le « Sang » purifié : l'idéologie nazie développe en effet le thème de la vie éternelle par la continuation de la lignée ; tant que le sang reste pur, alors l'esprit du peuple aryen (et donc celui de chaque individu, puisque la communauté prédomine sur l'individu) ne peut s'éteindre.

- ***Science et arts***

La volonté d'assurer au grand Reich la postérité éternelle (et donc celle de son fondateur, Adolf Hitler ainsi que ses plus proches « collaborateurs ») se traduit très nettement dans l'architecture nazie. Cette architecture se caractérise par son gigantisme et par ses emprunts à l'architecture classique. Par le gigantisme, on assure le souvenir : une œuvre colossale marque en effet plus les esprits qu'une œuvre plus petite, et on peut supposer qu'elle sera plus stable, dans le sens où plus difficile à démolir. Ainsi, des grands bâtiments antiques, ce sont peut-être les colossales pyramides d'Égypte qui sont les plus célèbres. De même, par l'emprunt aux grands édifices grecs et romains, on se pare de l'héritage d'une civilisation glorieuse et a priori immortelle. Rapidement, Hitler repose ses rêves d'architecture grandiose, sa passion, en la personne de Albert Speer. En 1934, ce dernier conçoit le projet grandiose, avec l'accord enthousiaste de Hitler, de l'aménagement à Nuremberg d'un immense complexe composé de nombreux édifices de style néo-classique²⁹⁵ : un Champ de Mars de 1050 mètres de long sur 700 de large réservé aux futures démonstrations de la Wehrmacht, encadré par d'imposantes tribunes, prévues pour accueillir 160 000 spectateurs, elles-mêmes rythmées par 24 tours de 400 mètres de haut. Une tribune d'honneur devait être couronnée d'une statue de 60 mètres ; le stade, le plus grand du monde, en forme de fer à cheval, devait pouvoir accueillir pas moins de 400 000 personnes, et doté pour cela d'une enceinte de 100 mètres de haut. Enfin, une route de parade de deux kilomètres de long sur 80 mètres de large pavée de plaques de granit, une salle de congrès (le seul bâtiment réalisé encore existant) et une salle de la Culture. La nouvelle chancellerie du Reich, construite en moins d'un an, inaugurée le 10 janvier 1939 correspond également à ces critères. La ville de Berlin

²⁹⁵ Adelin Guyot et Patrick Restellini, *L'art nazi – Un art de propagande*, Paris, éditions Complexe, 1987, « Une architecture mégalomane », p. 100

doit être totalement réaménagée, dans le but de « coiffer Paris et Vienne » et devenir la nouvelle capitale du monde. Dès 1937, Speer trace les plans d'une avenue devant dépasser celle des Champs-Élysées : cinq kilomètres de longueur (ce qui équivaut à deux fois et demie celle de Paris), jalonnée d'imposants bâtiments de 150 à 200 mètres de longs (ministères, sièges sociaux des grandes firmes, opéra, hôtels, magasins et restaurants de luxe...). Cette avenue de prestige devait avoir à ses deux extrémités des monuments gigantesques : au nord, la plus grande salle de réunion du monde prévue pour 150 000 à 180 000 auditeurs, haute de 290 mètres et surmontée d'un immense dôme de 250 mètres de diamètre. Au sud, un Arc de triomphe de 170 mètres de long, large de 119 mètres et haut de 117 mètres (plus du double de celui de Paris), élevé à la gloire des soldats morts lors de la première guerre mondiale, et dont les noms devaient être gravés dans le granit. Cette volonté d'éterniser le Reich, mais aussi les fondateurs de ce Reich par leur architecture se retrouve clairement dans les mémoires d'Albert Speer :

« Hitler aimait à expliquer qu'il construisait pour léguer à la postérité le génie de son époque. Car, en fin de compte, seuls les grands monuments rappelaient les grandes époques de l'histoire. Que restait-il de l'œuvre des empereurs romains ? Quels étaient les vestiges de leur grandeur, sinon les édifices qu'ils avaient fait construire ? Il y a toujours, prétendait-il, des périodes de déclin dans l'histoire d'un peuple ; mais les monuments qu'il a édifiés sont alors les témoins de son ancienne puissance. [...] ²⁹⁶ Il n'avoua pas que cette architecture, la plus grande de toutes celles jamais conçues, devait magnifier son oeuvre et sublimer la conscience qu'il avait de sa propre valeur.[...] Moi aussi, je m'enivrais à l'idée de créer, à l'aide de dessins, d'argent et d'entreprises de bâtiments des témoins de pierre pour une histoire future et d'espérer de mon vivant une renommée millénaire. »²⁹⁷

Hitler déclare ainsi lors d'une conversation que « nous créons les monuments sacrés, les symboles de marbre d'une nouvelle civilisation. J'ai dû commencer par là, pour marquer d'un sceau indestructible mon peuple et mon époque²⁹⁸ ».

Cette optique trouve d'ailleurs son point culminant dans la « théorie de la valeur des ruines » élaborée par Albert Speer : il s'agit d'imaginer l'aspect qu'auront les

²⁹⁶ Albert Speer, *Au cœur du IIIe Reich*, Paris, éditions Fayard, 1971, p. 81

²⁹⁷ Idem, p. 101

²⁹⁸ Cité in Adelin Guyot et Patrick Restellini, *L'art nazi – Un art de propagande*, Paris, éditions Complexe, 1987, « Une architecture mégalomane », p. 119

bâtiments dans les siècles futurs, afin de les concevoir de façon à ce qu'ils forment des ruines esthétiques.

« Je vis un fouillis métallique pendant dans tous les sens et commençant à rouiller. On pouvait aisément imaginer ce que cela aller devenir. Ce lamentable spectacle fut le point de départ d'une réflexion qui m'amena à élaborer une théorie que je présentai plus tard à Hitler sous le nom quelque peu prétentieux de « théorie de la valeur des ruines d'un édifice ». [...] Il était impensable que des amas de décombres rouillés puissent inspirer, un jour, des pensées héroïques [...] En utilisant certains matériaux [...] on pourrait construire des édifices qui, après des centaines ou, comme nous aimions à le croire, des milliers d'années, ressembleraient à peu près aux modèles romains.²⁹⁹ »

On ne peut en effet trouver de meilleure illustration de la recherche de l'immortalité par l'architecture que cette « théorie », puisque celle-ci a précisément pour but de prévoir l'aspect des bâtiments dans les siècles futurs afin d'entretenir le souvenir glorieux et héroïque du Reich et de ses fondateurs ; « même si le mouvement devait être réduit au silence, ce témoin, après plusieurs millénaires, parlera encore de lui au sein d'un bois sacré de chênes antiques, les hommes contempleront, avec une stupeur empreinte de vénération, le premier des édifices géants du Reich³⁰⁰ ». Le gigantisme passe également par la sculpture (celle de Joseph Thorak, par exemple) : les statues sont monumentales, dans le style de l'Athéna du Parthénon grec.

Si cette prétention à l'immortalité passe par l'architecture, elle se retrouve également dans le domaine des sciences et des techniques. Hitler portait également un vif intérêt à ces disciplines. Le régime construit les « autoroutes du Reich », développe la motorisation de masse (avec le lancement d'une voiture populaire, la *Volkswagen*), les technologies d'armement, etc. La technique est perçue comme moyen de domination, et donc comme moyen de s'affirmer par rapport aux autres peuples pour l'avenir. La survie du Reich passe donc par le développement de sa technique.

Enfin, on peut concevoir le culte du corps comme la recherche d'un « plus de vie » : le corps magnifié, sculpté est synonyme de puissance. Accroître la puissance physique signifie l'accroissement du contrôle sur la dégradation physique liée à l'âge, mais aussi de l'affirmation d'une supériorité sur la condition humaine banale en

²⁹⁹ Albert Speer, *Au cœur du IIIe Reich*, op.cit., pp.81-82

³⁰⁰ Hitler, cité in Adelin Guyot et Patrick Restellini, *L'art nazi*, op.cit., p. 128

dépassant ses limites physiques, voire des limites jamais atteintes (records sportifs). Par la performance, le corps s'arrache aux lois physiques et biologiques. Le régime nazi mettait particulièrement en valeur les bienfaits du sport, les corps entretenus et musclés, symboles de puissance guerrière et de vitalité. L'idéal du physique aryen est celui du sportif grec olympien : un corps grand, bien proportionné et musclé, symbole de la virilité³⁰¹. Le corps est magnifié et entretenu : bien que voué à se détériorer, cet idéal est cultivé et représente le symbole éternel de l'Homme Nouveau. Ce culte est parfaitement illustré par le film de Leni Riefensthal « *Olympia (Les dieux du stade)* » : le film débute dans le temple de Zeus à Olympie où des athlètes nus symbolisent la Grèce éternelle. Brandie par un athlète, la flamme olympique quitte la Grèce antique pour arriver dans le stade de Berlin en 1936. Le film porte une attention toute particulière aux épreuves d'athlétisme et met en valeur la beauté du corps sportif.

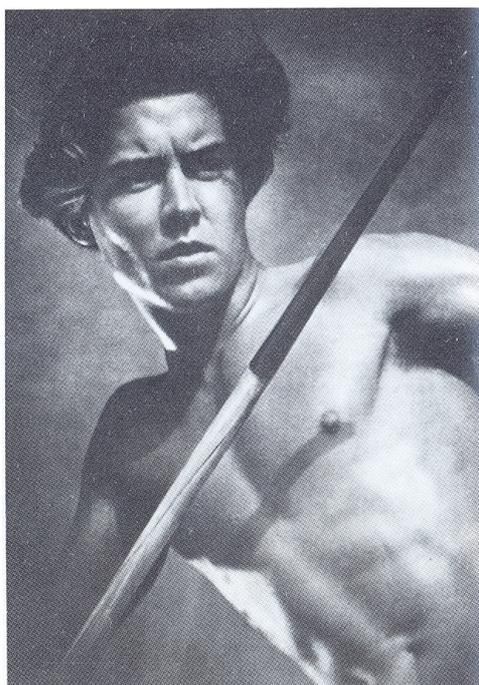
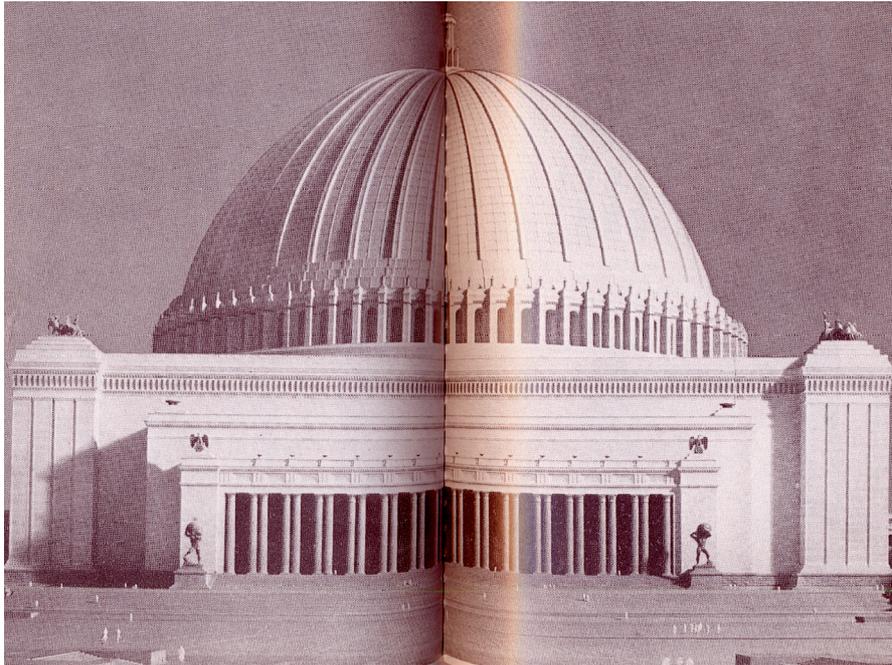


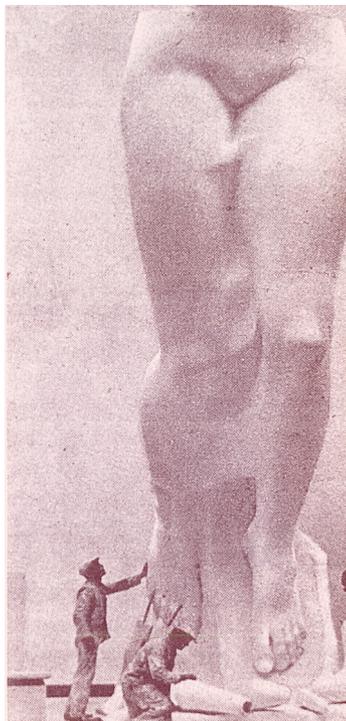
Image extraite du film *Olympia (Les Dieux du stade)* de Leni Riefensthal, in Guyot Adelin et Restellini Patrick, *L'art nazi – Un art de propagande*, Paris, éditions Complexe, 1987, p. 72.

L'homme brandit un javelot, prêt à le lancer. Son visage présente une expression de défi ; il incarne l'homme éternel, jeune, sportif, et tourné vers l'avenir.

³⁰¹ George L. Mosse, *The nationalisation of the masses – Political symbolism and mass movements from napoleonic wars through the third Reich*, Cornell University Press, 1975, « The aesthetics of politics »



Détail de la maquette de Berlin : le grand dôme, Albert Speer, architecte, in Guyot Adelin et Restellini Patrick, *L'art nazi – Un art de propagande*, éditions Complexe, 1987, pp. 114-115



Le gigantisme en sculpture : la partie inférieure de La Déesse de la Victoire par Joseph Thorak, Guyot Adelin et Restellini Patrick, *L'art nazi*, op.cit., p. 12

- ***La filiation***

La théorie du dédoublement par la filiation part de l'idée que l'on recherche la postérité par le souvenir de soi qui est créé en donnant la vie : « la procréation est sans doute l'outil le plus répandu pour gagner un peu de temps sur l'oubli. Il est probable que la majeure partie des membres de l'espèce dite « civilisée » (au sens de Norbert Elias) font des enfants pour que la descendance conserve leur mémoire³⁰² ». Dans le cas du national-socialisme, la filiation prend une autre dimension : l'immortalité se trouve dans l'idée de la conservation par le sang et la race. Le peuple allemand laissera les traces de son glorieux royaume pour les siècles à venir par le biais de ses grandes réalisations ; mais par-delà ces éléments matériels, témoins de la grandeur aryenne, le peuple lui-même est destiné à l'immortalité. Le *Volk* ne peut disparaître, car tant qu'il restera « intact » dans son essence, c'est-à-dire « pur », la grande civilisation de l'homme nouveau ne s'éteindra pas. Le nazisme avance donc l'idée de la résurrection via le sang : le peuple est immortel, car par-delà la mort, la pureté du sang le conservera à travers les âges. C'est cette pureté qui le préserve à jamais de l'altération, d'où l'importance de maintenir le sang « pur » après l'avoir dépouillé de ses éléments « impurs ».

Ainsi, le Reich ressuscité n'est pas banalement « millénaire » comme l'empire romain qui trouva la décadence par la « souillure » du son sang. Le Reich qui renaît des Allemands, plus exclusif, franchit le seuil de « l'éternel ». Rien de lui succèdera. En lui sera préservée la sève intacte du *Volk* immaculé pour des siècles et des siècles.³⁰³ On va donc au-delà de la traditionnelle mémoire par la descendance, d'une génération à la suivante, voir les quelques générations suivantes : il ne s'agit pas de l'individu isolé, mais de l'esprit du *Volk*, de la Communauté. L'individu avec sa personnalité propre et son histoire personnelle sera remémoré à travers quelques générations dont il sera l'ancêtre, puis sera progressivement oublié. Mais le *Volk*, lui, continuera de se perpétuer à travers le sang transmis de l'ancêtre pur vers le descendant pur, et cela à travers les âges, sans aucune altération. Cette idée est

³⁰² Patrick Bruneteaux, *Devenir un Dieu ...op.cit.*, « Du dédoublement aux dédoublements », p. 369

³⁰³ Edouard Conte et Cornelia Essner, *La Quête de la Race op.cit.*, « La foi nouvelle »

exprimée de façon manifeste par Himmler : « quelque chose doit exister sur un autre plan : nous devons retrouver nos liens avec nos ancêtres et nos descendants, retrouver notre place dans cette chaîne, dans cette succession éternelles. Si nous retrouvons ces liens, notre peuple aura la vie éternelle, notre sang sera éternel.³⁰⁴» L'ancêtre joue d'ailleurs un rôle important au sein de la S.S. : le candélabre envoyé aux parents de quatre enfants porte l'inscription : « tu n'es qu'un maillon dans la chaîne éternelle de la tribu ». De même, Himmler « exige que ces objets [les anneaux des S.S., qui doivent revenir à l'Ordre après la mort de leur propriétaire] soient rendus ; il y a à cela une raison particulière : ils rappellent chaque officier et chaque homme de troupe de la SS. Il y a là une armoire où sont conservés ces anneaux, et je crois que le fait de savoir qu'ils ont été portés par des générations d'officiers SS pendant les années faciles et les années difficiles, pendant les bonnes et les mauvaises années, constituera pour les générations futures un souvenir d'une beauté inouïe. Je crois que cela peut permettre de susciter une amorce de tradition.³⁰⁵ »

C'est donc une des raisons qui fait que la préservation de la « pureté de la race » est vitale : c'est par elle que passe l'immortalité. Voilà pourquoi les théories de la génétique sont prolifiques³⁰⁶ : il s'agit d'établir de quelle façon les caractères phénotypiques de la « race » se transmettent d'une génération à une autre, afin de déterminer avec précision qui est susceptible de porter des précieux « gènes aryens », même invisibles extérieurement, et qui ne l'est pas. La recherche du Sang pur est d'ailleurs frénétique : elle se fait dans les provinces annexées et dans les pays conquis, car tous les individus porteurs de « phénotypes aryens » doivent être rassemblés au sein de la *Volksgemeinschaft*. On tente d'ailleurs de parvenir à un type d'homme supérieur, ou au moins d'améliorer cette pureté, sur la base des principes de l'élevage, de sélection, et de croisements des animaux. Walter Darré rassemble des fiches sur la « biologie héréditaire » de l'élite nazie et constitue des arbres généalogiques en ce sens. D'ailleurs, les mariages, sources de la descendance, ne sont permis qu'après

³⁰⁴ Discours prononcé par Himmler devant les généraux et les chefs de services de la SS et de la police au foyer des aviateurs de Berlin, le 9 juin 1942

³⁰⁵ Discours de Himmler prononcé devant un public inconnu en 1938

³⁰⁶ Se référer à Edouard Conte et Cornelia Essner, *La Quête de la Race* op.cit, « Le dogme nordique des races »

examen biologique approfondi au sein de la SS³⁰⁷ ; pour rentrer dans l'organisation, il faut fournir « la liste des ancêtres, qui constitue le certificat le plus important ; elle est exigée de chaque SS et remontera jusqu'à 1650. Pour cette année, on doit remonter jusqu'à 1850 avant le 1er octobre, jusqu'à 1750 avant le 1er avril, de telle sorte que dans les trois ans à venir nous en arriverons à 1650 pour tous les candidats et pour tous les SS³⁰⁸. » La promesse soit également fournir un arbre généalogique « aryen » et doit subir un examen médical. Comble du ridicule, « les deux candidats au mariage doivent fournir une photographie d'eux-mêmes en maillot de bain afin que les services RUSHA³⁰⁹ puissent juger de l'harmonie du couple³¹⁰ » !

Deux institutions sont mises en place afin de promouvoir cette amélioration de la race et sa conservation : l'*Ahnenerbe* qui s'occupe des recherches raciales, et le *Lebensborn* (« *Source de vie* »), responsable de la transmission. Dans ces derniers notamment, les S.S., les dignitaires de haut rang, les athlètes à récompenser, les spécimens choisis de la race « nordique », des combattants du front trouvaient des femmes triées sur le volet par des gynécologues, et « où les pensionnaires étaient gracieusement invités de procréer à leur guise pour le plus grand bien de la Race [...] pour donner au Reich des « enfants du Führer » à l'anatomie académique »³¹¹. On dénombra après la guerre plus de 10 000 enfants « nés à la vie », comme on appelait ceux qui avaient été conçus dans ces centres en vue d'assurer les « devoir biologique » envers la Communauté.

La mort n'est pas une fin, et à ce titre elle n'est donc pas à redouter ; en effet, la mort n'est pas considérée comme dommageable à la survie du peuple puisque cette dernière passe avant tout par sa pureté. Tant que cette pureté est conservée, le Volk subsistera. Ce n'est donc pas la mort qu'il faut craindre (la mort héroïque au champ de bataille n'est pas un drame, mais un honneur), mais le métissage.

³⁰⁷ « La survie de notre peuple dépend de l'augmentation ou de la disparition du sang nordique : car s'il disparaît, cela signifie la fin du peuple dans son ensemble et celle de sa culture. Sachant cela, nous en sommes venus à l'idée de la sélection et de l'autorisation du mariage. Au mois de décembre 1931, j'ai fait publier l'ordonnance sur le mariage des SS qui stipule qu'aucun SS ne peut se marier sans autorisation du *Reichführer* SS. » Discours prononcé par Himmler devant la *Auslandsorganisation*, le 2 septembre 1938

³⁰⁸ Discours prononcé par Himmler devant les Jeunesses hitlériennes, le 22 mai 1936

³⁰⁹ « *Rasse und Siedlungshauptamt* », organisme créé par Himmler en 1931, pour contrôler la valeur raciale des SS et de leurs futures épouses.

³¹⁰ Heinz Höhne, *L'Ordre noir – Histoire de la SS*, Paris, éditions Casterman, 1968, « l'Ordre Noir »

³¹¹ Ray Petitfrère, *La mystique de la croix gammée*, éd. France Empire, Paris, 1962, « Le Parti et le culte du sang » pp. 248-249

2) Le dédoublement négatif

Le dédoublement négatif s'appuie sur l'idée que l'individu va calmer son angoisse de la mort en prenant ses distances par rapport à sa condition humaine : en s'érigeant au rang de « dieu », l'individu acquiert ainsi un contrôle sur la mort qui apaise son sentiment de finitude. « Devenir un dieu », cela passe par une maîtrise de la vie et de la mort d'autrui, par le pouvoir de mettre fin à la vie ou d'avoir le choix de la prolonger. Patrick Bruneteaux montre que le dédoublement négatif s'obtient par un sadisme vampiriste : c'est-à-dire que le bourreau va puiser le « surplus de vie » qui l'érige au rang d'être supérieur en détruisant la vie d'autrui. L'acte du meurtre procure une sensation de toute puissance (sentiment pouvant être prolongé par une torture préalable) : c'est ainsi que Bruneteaux explique les atrocités sadiques commises par les S.S. dans les camps de concentration, bourreaux par ailleurs « normaux » dans le sens où ils sont issus de diverses tranches de la population, et ne présentent aucun signe de folie. « Dans cet acte de différenciation qui allonge aussi symboliquement la vie d'un autre totalement dépendant de l'espace-temps ainsi créé », écrit Patrick Bruneteaux, « il participe à une création divine, à une production sélective, organisée, planifiée, aménagée, de la prolongation ou de l'annihilation des êtres. Comme un sacrifice opérant à partir de toute une théâtralité de jeux pré-sacrificiels, le dédoublement par destruction de corps est nécessairement une production lente et raffinée d'inhumanité qui calme l'idée de la mort en fragmentant le rapport singulier entretenu à elle puisque la mort d'autrui s'interpose entre ma vie et ma mort.³¹² [...] Les bourreaux nazis [...] étant les seuls créateurs de signification dans un univers fabriqué pour abolir toute signification chez les victimes, les sadiques vampiristes deviennent autant de Dieux inversés, de prophètes négatifs. Ils ne dictent pas la loi commune pour le groupe. Ils dictent une loi commune incompréhensible pour le groupe qui leur permet à eux seuls de vivre. Parce qu'il ne sont pas à la base Dieu, ils le deviennent par ce retournement de l'action unique de création du sens.³¹³ »

³¹² Patrick Bruneteaux, *Devenir un Dieu ...op.cit.*, « Du dédoublement aux dédoublements », p. 219

³¹³ Idem, p. 232

Nous ne développerons pas plus cet aspect dans ce chapitre ; en effet, le dédoublement négatif permet d'expliquer les actes de sadisme perpétrés par les nazis et constitue bel et bien une réponse à la question de la mort et de l'immortalité. Cependant, il s'agit d'une réponse qui n'est pas apportée par l'idéologie national-socialiste elle-même. Cette réponse est en fait permise par le régime nazi, qui offre la « possibilité » aux S.S. de dominer des millions de vies humaines selon leur libre arbitre. Elle est également poussée par cette idéologie, qui prône la destruction de l'anti-race ; mais cette destruction conserve une certaine « rationalité », dans le sens où seule l'élimination d'un élément indésirable est recherchée. Ce n'est donc pas l'idéologie en elle-même qui apporte ici des éléments d'immortalité : ceux-ci sont individuellement créés par chaque bourreau, pour lui-même. Elle n'est que le socle qui permet et encourage cette recherche individuelle.

Le national-socialisme développe donc la thématique de l'immortalité et y apporte des éléments de réponse. Il faut d'ailleurs ajouter aux diverses tentatives de recherche d'immortalité que nous venons d'évoquer le simple fait pour les militants de croire et de participer activement à un mouvement jugé « supérieur ». En effet, le sentiment de participer à un événement majeur (voire fondateur, pour les nazis) de l'Histoire est également un moyen de s'inscrire dans les mémoires. Ainsi, même si la mémoire des générations futures ne se souviendra pas des individus pris séparément, elle se rappellera la masse qui est parvenue à fonder le « Reich millénaire », tout comme, par exemple, on se souvient de la foule qui a pris la Bastille en 1789. « Ces gens dont je parle », écrit Melita Maschmann à propos de ceux qui vivent dans le passé et regrettent le temps de Hitler, « ont vécu, pendant le Troisième Reich, la grande aventure de leur vie. Je ne veux pas dire qu'ils exerçaient peut-être un emploi qui les flattait, ou qui leur donnait l'agrément d'exercer une certaine puissance ; mais ils croyaient à « quelque chose », qui les sortait des limites étroites de tous les jours et les plaçait dans une position où ils pouvaient se surpasser eux-mêmes. »³¹⁴ Cette croyance et cet investissement de soi en un « quelque chose » supérieur donnait en effet à ces personnes le sentiment sacré d'entrer dans les pages de l'Histoire et donc de s'immortaliser.

³¹⁴ Melita Maschmann, *Ma jeunesse au service du nazisme*, op.cit., p.254

Nous venons de voir que les recherches d'immortalité se présentent sous de multiples formes dans le national-socialisme, la principale étant celle de la survie par le Sang. Cependant, peut-on dire que cette solution est suffisante, et qu'elle parvient à calmer l'angoisse de la finitude pour la population allemande, et ce du moins aussi bien que la religion chrétienne ? Il est intuitif de penser que non. C'est cette question qui fera, entre autres, l'objet du chapitre suivant.

Chapitre 10 : pourquoi le nazisme ne peut être considéré comme une « religion » au sens propre du terme

Il est extrêmement complexe de définir le terme de religion, et c'est pourquoi la distinction entre les formes de religions traditionnelles et les « religions politiques » ou « religiosités séculières » est complexe à formuler. La définition sociologique propose la religion comme « une forme d'organisation du croire qu'on définit couramment soit à partir des contenus de croyance qu'elle véhicule, soit à partir des fonctions sociales qu'elle remplit. Une autre approche met en avant le type particulier de légitimation que ce croire requiert³¹⁵ ».

Max Weber souligne l'impossibilité de définir a priori la religion et parle de l'étude non pas de la religion, mais « d'une espèce particulière de façon d'agir en communauté ». Ainsi, les sociologues des religions ont évité pendant longtemps de définir le terme de « religion », et ce du fait de l'impossibilité d'assigner des bornes précises à un tel domaine. Le consensus est vite fait en ce qui concerne les objets que la société elle-même désigne comme « religieux » ; mais en ce qui concerne les manifestations « analogiquement religieuses », comme les « religions politiques », la sacralisation des stars ou du sport, les positions sont restées très réservées. Cependant, « si l'on veut étudier comment la croyance religieuse se disperse et se distribue en dehors des espaces du croire contrôlés par les grands systèmes religieux, il faut pouvoir identifier ce qui, dans les productions modernes du croire, relève ou ne relève pas de la religion. Il faut, autrement dit, se doter d'une « définition » de la religion permettant non pas de saisir l'essence ultime de la religion, mais simplement de classer les phénomènes observables³¹⁶ ». Le débat porte sur le choix entre une définition « substantielle » et restrictive de la religion, qui implique toujours la croyance en une puissance surnaturelle, et une définition « fonctionnelle », qui

³¹⁵ André Akoun et Pierre Ansart (ss la dir.), *Dictionnaire de sociologie*, Collection Le Robert/Seuil, 1999, article « Religion »

³¹⁶ Idem

embrasse dans le terme de religion l'ensemble des significations « ultimes » ou fondamentales » que les individus et les groupes sont amenés à produire pour donner un sens à leur vie³¹⁷. Ainsi, soit on définit la religion en fonction du contenu des croyances et des activités rituelles qui y sont explicitement associées, soit on s'oriente vers une définition étendue à tout ce qui touche à la question de sens et aux interrogations ultimes de l'homme sur la signification du monde dans lequel il vit.

On voit donc la difficulté qu'il y a à sélectionner les éléments qui vont entrer dans la définition. Cependant, on peut relever deux éléments fondamentaux, leitmotiv de la plupart des « religions » traditionnelles : la croyance aux êtres surnaturels et la réponse à la question de la mort. Comment le national-socialisme répond-il à ces critères ?

1) L'absence d'être surnaturel

Jean-Pierre Sironneau³¹⁸ cite l'anthropologue Melford Spiro : la religion est « une institution qui régit, selon des modèles culturels, les relations des hommes avec les êtres surnaturels dont la culture postule l'existence ». Le fait qu'il existe un contre-exemple frappant, le bouddhisme, qui n'inclut pas la croyance en des êtres surnaturels, ne constitue selon lui pas une réfutation possible. En effet, selon lui, le bouddhisme constitue une exception, et il n'est pas sûr qu'il ne comporte pas de croyances à des êtres surnaturels, même s'il ne pose pas de dieu créateur.

Là se trouve une première distinction fondamentale : le national-socialisme ne propose en effet pas de croyance en des êtres surnaturels. Certes, l'idéologie porte à la sacralisation du Führer-messie, considéré comme envoyé de Dieu pour accomplir une mission sacrée. Hitler est adoré, et même divinisé par ses plus ardents admirateurs qui le perçoivent comme un être nimbé d'une aura surnaturelle. « J'ai souvent eu l'occasion de me scruter moi-même », écrit Hermann Rauschning, « tout à fait

³¹⁷ Idem

³¹⁸ J.P. Sironneau, *Sécularisation et religions politiques*, 1982, éd. Mouton, La Haye « Religions politiques et sociologie »

froidement et j'avoue qu'en présence d'Hitler je me suis senti sous une emprise que j'ai eu quelque peine à secouer ensuite.³¹⁹ »

De même, les dirigeants nazis parlent fréquemment d'un Dieu. Heinrich Himmler considérait que la croyance en Dieu était primordiale : « notre croyance en un Dieu tout-puissant est extrêmement profonde et nous refusons d'admettre dans nos rangs ces gens prétentieux, arrogants et déraisonnables que sont les athées.³²⁰ », « [...] j'ai exprimé de manière absolument délibérée ma profonde conviction d'une foi en Dieu, d'une foi dans le destin, au Très Ancien comme je l'ai appelé – c'est le vieux mot germanique : Waralda³²¹ ». De même, Hitler évoquait fréquemment dans ses discours un Dieu, Providence ou Tout-Puissant, « Dieu immanent dans la nature [...] Dieu indiscernable de son destin et de son sang³²² ». Pour certains, la divinité se trouve dans la nature elle-même³²³. Mais rares sont ceux qui excluent toute croyance en un être transcendant, qu'il s'agisse d'un Dieu chrétien, d'antique divinités germaniques, ou d'une dieu « immanent dans la nature ».

Cependant, nous pensons que cela ne peut être pris en considération, dans l'optique qui nous intéresse ici. Tout d'abord, on a vu la multiplicité des formes d'êtres surhumains auxquels les militants nazis prêtent leur croyance. Là encore, on est confronté à un manque d'uniformité majeur, qui se confirme par le flou avec lequel nombre de militants appréhendent la question divine :

« Ma position intime vis-à-vis du divin était peu nette. Parfois, je me laissais aller à un panthéisme romantique, parfois je tournais en toute simplicité (dans nos fêtes du matin, notamment) vers un Dieu unique. Dans un cas comme dans l'autre, j'avais le sentiment confus que je n'accordais pas assez d'attention à ce point capital de l'existence humaine. Je n'avais ni assez de temps, ni assez de courage pour cela³²⁴. [...] Avec beaucoup de naïveté, j'avais fait de Dieu (sans jamais oser le dire) le patron protecteur du Troisième Reich³²⁵. »

³¹⁹ Hermann Rauschning, *Hitler m'a dit*, Paris, Librairie Somogy, collection Copération, Paris, 1939, chapitre XLIII, « Hitler tel qu'il est et tel qu'il se voit »

³²⁰ Discours prononcé par Himmler le jour de la Fête des paysans du Reich à Goslar, le 12 novembre 1939

³²¹ Discours prononcé par Himmler devant les *Reichsleiter* et les *Gauleiter* à Posen, le 6 octobre 1943

³²² Rauschning Hermann, *Hitler m'a dit*, Paris, Librairie Somogy, collection Copération, Paris, 1939, « L'Antéchrist »

³²³ George L. Mosse, *Les racines intellectuelles du Troisième Reich – la crise de l'idéologie allemande*, 1964, 2006 pour la traduction française, Paris, éd. Calmann-Lévy/Mémorial de la Shoah, « Du romantisme au Volk »

³²⁴ Melita Maschmann, *Ma jeunesse au service du nazisme*, Paris, éd. Plon, 1964, p. 155

³²⁵ Idem, p. 252

L'idéologie nazie ne se fonde ainsi pas sur la croyance à un ou des êtres supranaturels, ce qui se caractérise par la multiplicité des croyances personnelles, croyances influencées par le catholicisme, le protestantisme, le christianisme-allemand, le panthéisme, les cultes germaniques, etc. Ainsi, et malgré les nombreuses références faites à une divinité supérieure dans les discours des différents dirigeants, le manque de cohérence qui résulte du peu de clarté qu'apporte l'idéologie sur ce point nous conduit à penser que le national-socialisme ne saurait être considéré comme une véritable religion, puisqu'il lui manque un critère essentiel : la croyance en un être surhumain bien défini.

2) Une résolution insuffisante du problème de la mort

On a examiné dans le chapitre précédent les réponses apportées par le national-socialisme au problème de la finitude humaine : l'immortalité proposée par le nazisme passe par la survie du peuple, de la race. La réponse à la question de la mort s'inscrit comme un élément caractéristique des religions, et pour certains sociologues, comme Julien Freund, il s'agit même de leur élément distinctif :

« [Les religions] ont toutes en commun la croyance en un au-delà. Il va de soi que dans ces conditions Dieu n'est pas le fondement des religions, mais uniquement, la foi des êtres humains en une survie, un au-delà, puisqu'il existe des religions sans dieu, tel le bouddhisme. Autrement dit, l'au-delà peut être personnifié anthropocentriquement dans un Dieu unique ou plusieurs dieux ou n'être qu'une absorption de l'âme individuelle par une délivrance dans l'universel du Nirvana.³²⁶ »

Le national-socialisme apporte-t-il une réponse assez satisfaisante pour concurrencer les solutions religieuses traditionnelles ? Autrement dit, une immortalité de consolation peut-elle se trouver dans la survie de l'espèce ? Diderot écrit dans l'article « encyclopédie » de l'ouvrage du même nom : « l'individu passe, mais l'espèce n'a point de fin. » Mais l'aspect dérisoire de ces substituts d'immortalité

³²⁶ J. Freund, *Actes de la 14^e conférence internationale de Sociologie religieuse*, Lille, cité in J.P. Sironneau, *Sécularisation et religions politiques*, 1982, éd. Mouton, La Haye « Religions politiques et sociologie »

n'échappe à personne. Pour Robert Favre, le génie du XVIII^e siècle s'est investi dans une « recherche en tous sens d'une nouvelle immortalité qui fut de ce monde et ne tint rien d'une religion révélée³²⁷ ».

En fait, si le mouvement propose effectivement une forme de survie après la mort, on se rend aisément compte que celle-ci est superficielle. En effet, l'explication nazie du problème de la mort comporte des grandes lacunes. Nous en dégageons deux ; la première tient à ce que la solution suppose que l'individu accepte de se percevoir avant tout comme partie intégrante d'un esprit collectif, et non un esprit individuel. En effet, les dirigeants parlent toujours de l'immortalité de la Communauté, de la Race, du Sang etc., mais jamais de l'individu en tant que personne unique. Les militants, pour être en mesure d'apaiser leur angoisse de la mort grâce à l'explication nazie, doivent donc se concevoir comme un esprit collectif : ce n'est pas leur personnalité propre qui sera immortelle (si l'on excepte les dédoublements positifs conscients et à visée personnelle des dirigeants : Speer par son architecture, Hitler comme le fondateur du nouvel empire, Himmler comme le fondateur de la noblesse nazie, etc.). C'est le « Peuple » qui ne mourra jamais, pas l'individu. Certes, dans l'idéologie nazie le peuple est érigé comme valeur suprême qui prime systématiquement sur l'individu, mais face à une question aussi sensible que celle de la mort, cette collectivité offre-t-elle une réponse aussi aisément acceptable ? On peut ainsi être très sceptique sur l'efficacité d'une telle solution : combien de personnes se trouveront satisfaites de vivre à jamais dans l'esprit du Volk ?

La deuxième lacune concerne l'aspect concret de cette vie éternelle. En effet, les religions traditionnelles proposent généralement des solutions où l'individu « renaît » véritablement. Soit cette renaissance se produit dans un monde des morts, paradis ou enfer ; soit cette renaissance passe par une série de réincarnations. Toujours est-il que cette renaissance est bien « concrète » : même si le monde attendu est incertain, on s'imagine des esprits individuels capables de penser par eux-mêmes. La solution nazie consiste en la survie dans la continuité du Volk : non seulement elle nécessite le collectif, mais en plus elle ne se réfère à aucun « monde » pouvant l'accueillir. Ainsi, l'immortalité nazie se présente comme plutôt fallacieuse ; La promesse de survie peut satisfaire quelques exaltés heureux de mourir en criant « Heil Hitler »,

³²⁷ Georges Minois, *Histoire de l'athéisme*, Paris, éditions Fayard, 1998, p. 365

mais combien de militants se sont-ils satisfaits de cette seule explication, sans en greffer d'autres, empruntées à la religion chrétienne ou aux cultes païens ?

De ce fait, et comme le note J.-P. Sironneau : « la visée du sacré tend à retomber et à s'enfermer dans l'objet fini qui ne pourra jamais être le support d'une expérience religieuse menée jusqu'à son terme³²⁸. »

Le nazisme suppose en fait une altération de l'essence du religieux, puisqu'il ne propose pas d'ouverture sur un au-delà. La « religion nazie » n'est qu'une religion de l'homme, d'un homme qui se suffit à lui-même. Le salut ne se fait pas individuellement, dans une vie future et pour l'éternité ; il s'agit d'un salut temporel qui se produira sur terre, et dont l'élément éternel ne touche que le collectif. Finalement, le militant n'est même pas sûr qu'il parviendra à ce salut : s'il meurt avant l'instauration du règne de « l'Homme nouveau », il n'aura vécu ce paradis temporel ni pendant sa vie, ni après. De ce fait, aucun élément ne le lie à ce salut, si ce n'est sa participation active à la mise en place du Reich de mille ans.

Cependant, le nazisme est aussi une altération du politique « l'essence du politique, sa fin spécifique, est la “protection des êtres vivants actuellement dans une communauté déterminée”, non une “fin imaginaire dans un temps indéterminé, à savoir faire le salut des hommes qui ne sont pas encore nés”³²⁹ », écrit Jean-Pierre Sironneau. Le national-socialisme ne peut donc pas être perçu comme une véritable religion, mais il ne peut pas non plus être conçu comme un mouvement politique de type traditionnel, car il renvoie à des éléments et à des mécanismes différents de ceux qui sont strictement politiques.

³²⁸ J.P. Sironneau, *Sécularisation et religions politiques*, 1982, éd. Mouton, La Haye « Religions politiques et sociologie »

³²⁹ Idem, « Conclusion »

Conclusion

Tout au long de ce travail, nous avons tenté de dégager les différents aspects permettant d'établir des analogies entre national-socialisme et religion. Il en ressort que de nombreux éléments sont pertinents ; en effet, on retrouve dans le régime nazi des illustrations multiples relevant des manifestations traditionnelles du religieux³³⁰. On retrouve ainsi, parmi les nombreuses manifestations du mouvement, une dimension à la fois rituelle et communautaire ; il faut également ajouter qu'à la base de ces célébrations, dont le déroulement et le décorum sont largement inspirés de la religion chrétienne, se trouve développée une véritable mythologie nazie. En ce qui concerne la manifestation, se trouvent donc de très nombreuses analogies entre religion traditionnelle et mouvement national-socialiste.

Cependant, il importe de fortement nuancer ces constats. En effet, le nazisme ne peut pas se présenter comme une religion, car deux des caractéristiques fondamentales des religions lui font défaut, à savoir la présence d'un ou de plusieurs êtres surnaturels, ainsi qu'une réponse crédible et suffisamment satisfaisante à la question de la finitude humaine. D'autre part, on constate des limites dans la « foi » envers l'idéologie nazie ; s'il a été établi que pour certains militants, la croyance-confiance en la doctrine nazie et son Führer était si profonde qu'elle pouvait s'apparenter à une « foi », il ne s'agit là pas d'un phénomène généralisé. On a vu que certains dirigeants, comme Baldur von Schirach ou Artur Axmann ne présentaient pas ce type d'adhésion profonde et inconditionnelle envers l'idéologie nazie. Il faudrait donc étudier la diffusion de la « religion politique » nazie, c'est-à-dire être en mesure d'évaluer la proportion de la population ayant ressenti des sentiments aussi puissants à l'égard de leur régime politique et ayant conditionné toute leur existence à travers le prisme de la

³³⁰ Ces fonctions sont dégagées par Jean-Pierre Sironneau, in *Sécularisation et religions politiques*, La Haye, éd. Mouton, 1982

weltanschauung. Si ces personnes sont une minorité, il serait alors plus juste de parler de « secte nazie », groupuscule fanatisé au sein d'une population favorable à son régime, mais sans aller au-delà. En revanche, dans le cas où ces personnes seraient une majorité, il deviendrait alors pertinent de parler d'une véritable « religion politique » dans le sens où chaque adhérent modèlerait ses pensées et ses actions à partir de la vision du monde national-socialiste ; dans ce cas, on pourrait presque qualifier les incrédules et les cyniques d'« athées » de la religion politique nazie. Il est cependant extrêmement difficile d'évaluer la profondeur de l'adhésion de la population dans son ensemble ; en effet, de ce point de vue, un bulletin de vote reste muet. Pour sonder la puissance de la croyance, il faut donc s'appuyer sur des témoignages, ce qui ne permet pas d'évaluer le degré de diffusion, et se heurte au problème de la sincérité de celui qui témoigne. Cependant, on ne peut nier que dans de très nombreux cas, le mouvement nazi ne laisse pas indifférent, et c'est peut-être là que se trouve un élément de réponse quant à la diffusion de la « religion politique » nazie ; en effet, s'il est délicat d'affirmer que la plupart des Allemands furent profondément imprégnés de la *weltanschauung* nazie, on peut en revanche constater que le mouvement suscitait des sentiments extrêmes, de façon positive ou négative. En effet, pour les militants les plus attachés à la conception nazie, le Führer et le peuple aryen sont érigés au rang de dieux ; la doctrine national-socialiste est sensée apporter le salut et le bonheur éternel du peuple allemand. En revanche, pour les opposants et les persécutés, le mouvement est associé à une force démoniaque, satanique. Ainsi, Melita Maschmann relève que « beaucoup de ceux qui ont souffert sous le national-socialisme prenaient courage en se disant qu'Hitler était l'incarnation du démon. [...] On se dit : « Un mal si profond ne peut être que l'œuvre de Satan, qui choisit ses victimes parmi les innocents. » Et chaque fois que les survivants de telles périodes malheureuses pensent à leurs morts, leur tristesse diminue peut-être s'ils peuvent se dire : ils ne furent pas victimes d'un fatal enchaînement de circonstances. La puissance qui les a anéantis est de nature démonique, c'est-à-dire, de celles qui s'opposent à l'événement d'un avenir plus heureux pour tous les hommes.³³¹ » Finalement, qu'il soit Dieu ou Diable, le régime nazi comporte une dimension qui dépasse le mouvement purement politique. Ainsi, si l'on ne peut pas parler de

³³¹ Melita Maschmann, *Ma jeunesse au service du nazisme*, Paris, éd. Plon, 1964, p. 284

« religion nazie », on ne peut pas non plus réduire le mouvement à un parti politique classique. Le régime nazi se situe en fait dans une sorte d'état intermédiaire, mêlant pouvoir temporel et pouvoir spirituel – le temporel « absorbant » le spirituel. En ce sens, le terme de « religion politique » semble adapté pour qualifier le régime nazi, car il reflète cet état intermédiaire, situé à cheval entre politique et religieux.

Ainsi, même si le national-socialisme se présente sous la forme d'une religion « incomplète », la théorie de la fibre religieuse du mouvement se pose comme une explication valable à la question du « comment ? » qui avait été abordée en introduction. En effet, malgré son caractère « partiel », il est indéniable que le nazisme relève de ce que l'on appelle les « religions politiques ». C'est pourquoi il faut pleinement intégrer cette dimension comme un facteur d'explication à l'adhésion des masses et à la fascination exercée par le régime. De nombreux auteurs, dont Fritz Stern³³², relèvent en effet que c'est précisément cette dimension religieuse qui paraissait si séduisante pour des individus mal à l'aise dans une société ayant connu un processus de sécularisation. D'autre part, les éléments de « religion politique » tels que le langage prophétique, la mise en scène incorporant des éléments de sacré ou la foi extatique de certains militants, constituent des facteurs de fascination sur des personnes extérieures.

En guise de conclusion, on peut se poser la question de savoir si la « religion politique » nazie se présente comme une singularité dans l'histoire des régimes politiques. Autrement dit, la fibre religieuse du mouvement politique est-elle spécifique au nazisme, ou se retrouve-t-elle ailleurs ? Il est aisé de répondre à cette question : il a été dit que des éléments de « religion politique » se retrouvent dès la Révolution française, et si le terme a été forgé et incorporé aux phénomènes de « religiosités séculières » en sociologie des religions, c'est bien qu'il peut se retrouver sous la forme de mouvements très différents. Les « religions politiques » les plus évidentes sont, outre le national-socialisme, le communisme lénino-stalinien et le communisme maoïste. Si nazisme et communisme s'opposent de façon drastique, chacun de ces mouvements relève cependant du terme de « religion politique ». Or, ce

³³² Fritz Stern, *Rêves et Illusions – Le drame de l'histoire allemande*, essai traduit de l'anglais par Jeanne Etoré, Paris, Les Grandes Traductions, éd. Albin Michel, 1987

qui les relie également, et de façon évidente, c'est leur caractère totalitaire. Ainsi se pose la question à laquelle il est moins aisé de répondre, de déterminer quelle part joue le caractère totalitaire d'un état dans l'établissement d'une « religion politique ». Le totalitarisme est-il un facteur déterminant, voire nécessaire à l'établissement d'un phénomène de « religion politique » ? Si oui, dans quel mesure le caractère totalitaire d'un régime joue-t-il en faveur de l'établissement d'une religion politique ? L'analyse de cette question à travers la comparaison de différentes religions politiques pourrait permettre un approfondissement du concept. Elle aurait notamment l'intérêt de déterminer des facteurs de genèse des religions politiques, ce qui permettrait de faciliter l'identification des religions politiques passées et à venir.

« Le destin de tout être humain est de mourir, ce qui est le plus grand de tous les échecs. Mais s'il peut se soumettre complètement et entièrement, s'il peut échapper à son identité, s'il peut se plonger dans le parti jusqu'à être le Parti, il est alors tout-puissant et immortel.³³³ [...] Ne pouvez-vous pas comprendre que la mort de l'individu n'est pas la mort ? Le Parti est immortel³³⁴ »

George Orwell, *1984*

³³³ George Orwell, *1984*, Paris, éd. Gallimard, Collection Folio, 1950, p. 373

³³⁴ Idem, p. 379

ANNEXES

- 1) Un baptême S.S.
- 2) Bénédicité » prononcé avant les repas dans les orphelinats dirigés par les nazis
- 3) Une dictée dans une école communale
- 4) Texte récité le 9 novembre lors de la célébration commémorative des morts tombés lors du putsch de 1923
- 5) Le déroulement d'une cérémonie célébrant le solstice d'été
- 6) Glossaire des mouvements et courants religieux de fibre völkish

Un baptême S.S.³³⁵

On a trouvé dans les papiers de Himmler la description détaillée d'un baptême d'enfant de SS. La pièce était décorée de drapeaux nazis, d'un tableau représentant l'arbre de vie, de branches de bouleaux et de deux grands candélabres. Au centre se dressait un autel où étaient placés une photographie de Hitler et un exemplaire de *Mein Kampf*. Derrière l'autel, trois S.S., celui du milieu tenant une bannière. La cérémonie se déroulait ainsi :

- Introduction musicale (instruments à corde, aucun instrument à vent) : « Le matin de Grieg »
- Au son de la musique, le père, accompagné à droite de sa femme, et à gauche du chef SS le plus âgé, apporte l'enfant et le dépose sur un coussin près de l'autel.
- Le chœur ou l'orateur : citations de *Mein Kampf*
- Le célébrant (un SS en uniforme) :

Nous croyons en un Dieu Tout-puissant

Et en la mission de notre sang allemand.

Nous croyons au Peuple qui perpétue le Sang ;

Et en notre Guide, que Dieu nous a envoyé.

(Il se tourne vers les parents)

Quel nom voulez-vous que porte votre enfant ?

- Le père : « Nous nommons notre fils... »
- Le célébrant aux parents : « Promettez-vous d'élever votre enfant, de le chérir et de développer ses talents pour que les promesses de son nom deviennent réalité ? »
- Les parents : « Nous le promettons ».

³³⁵ Conway J.S., *La persécution des Eglises 1933-1945*, éditions France-Empire, 1969, p. 236-237

- Le célébrant : Maintenant allumez la flamme. Qu'elle brûle comme un symbole de votre unité. »
- Le père allume la flamme.
- Les amis des parents offrent leurs félicitations et déposent leurs présents sur la table près de l'enfant et du flambeau allumé.
- Le célébrant : « Maintenant resserrez le cercle autour de l'enfant, pour qu'il devienne partie intégrante de notre communauté ».
- Le Chef SS : « Nous te recevons dans notre communauté comme un membre de notre corps. Tu grandiras sous notre protection et tu couvriras ton nom d'honneur, ton « clan » de fierté et ton peuple d'une gloire impérissable ».
- Tous chantent l'hymne de fidélité aux SS.
- Les parents sortent avec l'enfant, accompagnés de la musique, tandis que, debout, l'assistance l'honore du salut hitlérien



Un baptême nazi, tiré de Eric Michaud, *Un art de l'éternité – L'image et le temps du national-socialisme*, éditions Gallimard, 1996, p. 97

Le bébé est placé sur un coussin en face d'un autel nazi sur lequel on aperçoit le portrait de Hitler et un exemplaire de *Mein Kampf*. Sur la gauche, un officiant S.S.



Un autel nazi, tiré de Michaud Eric, *Un art de l'éternité – L'image et le temps du national-socialisme*, éditions Gallimard, 1996, p. 97.

Les trois S.S. se tiennent derrière l'autel décoré de branches d'arbres, de drapeaux et au centre duquel trône le portrait de Hitler.

« Bénédicité » prononcé avant les repas dans les orphelinats dirigés par les nazis³³⁶

*« Oh, Führer, mon Führer que Dieu m'a envoyé,
Protège-moi, soutiens-moi !
Toi qui a servi l'Allemagne à l'heure du besoin,
Je te remercie pour mon pain quotidien.
Oh ! reste avec moi, oh ! ne me quitte jamais,
Führer, mon Führer, ma foi et ma lumière ! »*

Les enfants étaient aussi encouragés à chanter :

*« Nuit silencieuse ! Nuit sacrée !
Tout est calme, tout est brillant,
Seul le Chancelier, inébranlable dans la lutte,
Veille sur l'Allemagne le jour et la nuit,
Et toujours il prend soin de nous !*

*Nuit silencieuse, nuit sacrée !
Tout est calme, tout est brillant,
Adolf Hitler est la fortune de l'Allemagne,
Il nous dispense grandeur, faveur et santé,
A nous, Allemands, donne-nous la puissance ! »*

³³⁶ J.S. Conway, *La persécution des Eglises 1933-1945*, éditions France-Empire, 1969, p. 237

Une dictée dans une école communale³³⁷

« De même que Jésus libéra les hommes du péché et de l'enfer, de même Hitler a sauvé le peuple allemand de la perdition. Jésus et Hitler furent persécutés, mais tandis que Jésus a été crucifié, Hitler a été promu Chancelier. Tandis que les disciples de Jésus ont renié leur maître et l'ont abandonné, les seize camarades sont tombés pour le Führer. Ce sont les apôtres qui ont achevé l'œuvre de leur Seigneur. Nous espérons que Hitler pourra mener lui-même son œuvre à terme. Jésus construisait pour le Ciel, Hitler [construit] pour la Terre Allemande. »

³³⁷ Cité in Eric Michaud, *Un art de l'éternité – L'image et le temps du national-socialisme*, éditions Gallimard, 1996, p. 102

**Texte récité le 9 novembre, lors de la célébration des morts
sur la *Feldherrnhalle*³³⁸**

« Sur les degrés qui mènent au *Feldherrnhalle*,
Ou viennent en pèlerinage aujourd'hui nos grands hommes,
Le Sacrement de notre combat naquit un jour.
Dans cette cathédrale unique de l'Allemagne, seuls sont admis
Ceux dont la volonté s'est exprimée en actes violents.
Vous êtes les pèlerins véritables, si pour vous la gloire de la nation
Est supérieure à la révélation de toutes les religions !
Nous sentons l'atmosphère sacrée du *Feldherrnhalle* :
Que sont les hymnes, les prières de la Messe et le balancement des brillants
encensoirs,
Comparés au rythme de nos tambours voilés,
Quand notre Führer gravit ces degrés ?
Ceux qui le contemplant parlent à voix basse ;
Sous nos pas vibre un sol silencieux ;
Le bruit s'est éloigné jusqu'aux confins du monde.
Le Führer se dresse tout là-haut.
Le Führer lève sa main pour un salut éternel.
Son cœur bat à l'unisson de celui du peuple,
Aujourd'hui sa montée est une prière...
Il monte et s'arrête tout émerveillé,
Consumé par la foi de ses camarades.
Nulle consécration sacerdotale n'atteint la puissance
De la prière silencieuse, ciselée dans la pierre,

³³⁸ cité in Hans-Jochen Gamm, *Der Braune Kult*, éd. Rütten & Loening, Hambourg, 1962, p. 141

De cet homme unique
Dont le cœur bat au rythme de toute la nation.
Le serment du Feldherrnhalle est la prière de tous à notre Créateur.
Que le feu, la fumée ou la Mort nous entourent,
Nous nous réjouissons si seulement le drapeau...
Notre drapeau continue de flotter...
Touche les marches du *Feldherrnhalle*,
Élève plus haut le drapeau, symbole des Allemands, sublime entre tous,
Baigné dans le sang des batailles de l'Ouest, proclamant notre foi.
Et tous nos étendards expriment notre joie ;
Qu'importe la mort, si tu as besoin de nos vies,
Oh ! Allemagne ? »

Exemple du déroulement d'une cérémonie du solstice d'été³³⁹

Des cors résonnent dans une clairière ; puis obscurité et silence ; Les torches sont allumées pour que revive la terre. Un second jeu de cors annonce l'hymne « Le temps est mûr, tourne la roue solaire... ». Les porteurs de torches avancent et allument le feu. Les membres de la communauté se rangent en cercle autour du brasier. Surgit la lumière au son de « Flamme, lève-toi... ». Le maître des cérémonies intervient alors : « A côté de ces flammes qui proclament la victoire du soleil et la victoire de notre force vitale, songeons au fait que nous pratiquons une coutume qui nous vient de traditions anciennes. [...] Nous sommes le peuple qui de notre sang et de notre glèbe, à travers nuit et détresse, renaît une vie nouvelle. [...] Le feu doit nous donner une force nouvelle et une volonté fraîche. À sa lueur, nous voulons de nouveau professer [notre attachement] à notre grande terre allemande. De même que nous sommes liés aux ancêtres par cette pratique et que nous honorons leur existence par cette coutume, nous comme unis par un même amour, nous les travailleurs et les paysans d'Allemagne, pour la Mère universelle Terre, pour la force de la nature et du soleil. Nous savons que cette présence, cette terre ainsi que notre vie sont remplies de forces opérant en secret que nous respectons et honorons. La grande heure du solstice d'été en laquelle la vie et la mort de la nature se tendent la main, nous fait ressentir avec quelle intensité nous sommes un maillon dans le grand ordre du monde. La profonde connaissance de l'ordre du monde fait la force de l'idée du Führer, qui déverse sur nous une volonté inébranlable de maintien de notre Reich. Camarade ! Nous tous sentons agir la vie dans notre sang qui émane de notre terre ; nous voulons en cette heure prononcer ensemble ces paroles ! Nous tenons à toi, Terre allemande ! »

À cela la congrégation répond : « Nous tenons à toi, Terre allemande ». S'engage alors un crescendo de formules incantatoires : « nous voulons servir la communauté avec toujours plus de force », affirme le célébrant. « Nous voulons servir la

³³⁹ D'après une esquisse de cérémonie de solstice d'été (*Sommersonnenwendefeier*) reproduite dans 105-107, « Heiliges Feuer des Sonnenwende » in *Das Schwarze Korps* du 23 juin 1938, cité in Edouard Conte et Cornelia Essner, *La Quête de la Race – une anthropologie du nazisme*, 1995, éd. Hachette « La foi nouvelle »

communauté avec toujours plus de forces », répondent les présents. « L'Allemagne est notre foi ! », lance l'orateur. Répondent les fidèles : « L'Allemagne est notre foi ! Adolf Hitler, *Sieg-Heil ! Sieg-Heil ! Sieg-Heil !* », « Victoire et Salut »...

Le calme reprend ses droits pour un instant. Tel un pasteur président au culte dominical, l'officiant, posé, déclare : « Nous allons maintenant chanter « En avant, en avant... ». Soudain quelques jeunes sautent vers le milieu du cercle et procèdent, sur fond musical soutenu, à une démonstration de lancement de drapeaux autour du feu. Après cet exercice, l'assistance vante la force de sa nouvelle religion : « la foi crée le neuf, la foi efface l'ancien ; sainte foi allemande, ne refroidis jamais en nous ; tu es renée de l'obscurité ; les fanions flottent qui annoncent : « l'Allemagne est libérée ». Nous, les jeunes, marchons, croyants, face au soleil ; nous sommes un saint printemps [qui entre] dans le pays allemand. »

« Nous allons maintenant jeter trois couronnes à la braise : nous consacrons cette couronne aux ancêtres. Nous nous sentons unis à eux dans notre croyance en la sainteté de la terre.

Baissez les étendards !

Nous consacrons cette couronne à tous les combattants qui engagent leurs vies pour la vie de notre peuple. Nous commémorons les morts de la Grande Guerre, du Temps de la lutte [*Kampfzeit*] et ceux qui se sacrifient quotidiennement pour la communauté. Chantons « J'avais un camarade... ».

Levez les étendards !

Nous consacrons cette couronne à la vie éternelle de notre grand peuple et à la force créatrice de notre Führer. »

Avant de quitter la clairière, l'assistance chante : « Allemagne, sainte parole, ô toi, pleine d'éternité ! ».

Glossaire des mouvements et courants religieux³⁴⁰

***Bekennende Kirche*, « Eglise confessante »** : groupe d'opposition protestant issu de la Ligue défensive des pasteurs (*Pfarrernotbund*), qui demande que soit respectée la séparation de l'Eglise et de l'Etat et s'oppose à la collaboration des « chrétiens-allemands » avec le régime nazi. L'Eglise confessante institue une direction ecclésiastique évangélique parallèle.

***Bund für deutsche Kirche*, « Alliance pour une Eglise allemande »** : ligue d'associations chrétiennes-allemandes d'inspiration völkish fondée en 1921, que remplacera en 1925 la *Deutsch-christliche Arbeitsgemeinschaft*.

***Deutsch-Christen*, « chrétiens-allemands »** : adeptes du *Deutsch-Christentum* (christianisme-allemand)

***Deutsch-Christentum*, « christianisme-allemand »** : terme créé par Adolf Bartels en 1913 pour désigner le courant religieux nationaliste regroupant les protestants, mais aussi les catholiques, qui visent à « épurer de ses origines juives » le christianisme en Allemagne. Partisans d'une « germanisation de la foi », ils souhaitent néanmoins, même sous le IIIe Reich, maintenir des structures ecclésiastiques autonomes.

***Deutsch-christliche Arbeitsgemeinschaft*, « communauté de travail chrétienne-allemande »** : ligue d'associations chrétiennes-allemandes d'inspiration völkish fondée en 1925 et qui remplace le *Bund für deutsche Kirche*. Cette organisation cherche notamment à associer les « néo-païens » à un renouveau religieux national.

***Deutsche Glaubensbewegung*, « Mouvement de la foi allemande »** : mouvement néo-païen radical, panthéiste et anticlérical, fondé par l'indologue Wilhelm Hauer et

³⁴⁰ Glossaire tiré de l'ouvrage Edouard Conte et Cornelia Essner, *La Quête de la Race – une anthropologie du nazisme*, 1995, éd. Hachette, pp. 63-64

le député « nazi de gauche » comte Ernst zu Reventlow en 1933, et qui prône un « culte de l'âme et de la race nordiques ».

Deutschgläubige, « **croyants-allemands** » : à partir de 1933, adeptes de la Deutsche Glaubensbewegung ; cf. *gottgläubig*

Deustchreligion, « **religion allemande** » : panthéisme et culte de la Nature qui, popularisée sous Guillaume II, prône la revitalisation d'une foi germanique ancienne (d'inspiration préromaine). Dénonçant dans le christianisme une religion « allogène », la *Deustchreligion* refuse les Eglises établies. Ce courant se fond avec le Mouvement de la foi allemande (*Deutsche Glaubensbewegung*) à partir de 1933.

Deutschreligiöse : adeptes de la *Deustchreligion* (religion allemande).

Gottgläubig, « **croyant-en-Dieu** » : catégorie administrative introduite en décembre 1936 et reprise dans le recensement de 1939. Est reconnue *gottgläubig* toute personne non juive se déclarant adepte de la « troisième religion » (à côté du catholicisme et du protestantisme) qui rassemble les partisans néo-païens du « Mouvement de la foi allemande ».

Positives Christentum, « **christianisme positif** » : slogan nazi figurant dans le programme du Parti de 1920, qui tente de subsumer sous une même désignation tous les chrétiens susceptibles de s'associer au « mouvement de renouveau national ».

Landeskirchen, « **Eglises régionales** » : la paix d'Augsbourg (1555) abroge l'autorité ecclésiastique des évêques catholiques dans les régions protestantes, laisse aux seigneurs le choix du culte dans leurs domaines, et introduit le principe de *cuius regio, eius religio*. Ainsi naissent les Eglises évangéliques régionales.

Neuheidentum, « **néo-paganisme** » : terme péjoratif forgé sous la République de Weimar par les hommes politiques et le clergé catholiques pour dénoncer les partisans du mouvement panthéiste et antichrétien au sens large.

Pfarrernotbund, « **Ligue défensive des pasteurs** » : association antinazie de pasteurs protestants fondée en septembre 1933 par le pasteur Martin Niemöller et dont sera issue l' « Eglise confessante » (*Bekennende Kirche*).

Volkskirche, « **Eglise du peuple** » : projet d'Eglise nationale allemande réunissant toutes les dénominations chrétiennes, développé depuis le XIXe siècle, principalement dans les milieux nationalistes protestants, puis par le mouvement völkisch.

Bibliographie

1) Ouvrages

Ouvrage généraux

- Ayçoberry Pierre, *La question nazie – Essai sur les interprétations du national-socialisme 1922-1975*, Paris, Editions du Seuil, 2^e éd., 1982
- Ayçoberry Pierre, *La société allemande sous le IIIe Reich, 1933-1945*, Paris, Editions du Seuil, 1998, 387 p.
- Burrin Philippe, *Fascisme, nazisme, autoritarisme*, Paris, éd. Du Seuil, collection Points, 2000, 311 p.
- Dupeux Louis, *Aspects du fondamentalisme national en Allemagne de 1890 à 1945*, 2001, collection « Les mondes germaniques », Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 300 p.
- Fest Joachim, *Hitler*, Paris, éditions Gallimard, 1973, volume 2
- Höhne Heinz, *L'Ordre noir – Histoire de la SS*, Paris, éditions Casterman, 1968, 288 p.
- Kershaw Ian, *Hitler – Essai sur le charisme en politique*, Paris, éditions Gallimard collection Folio Histoire, 1995, (413p.)
- Kershaw Ian, *Hitler - 1936-1945 : Némésis*, Paris, éditions Flammarion, 2000, 1632 p.
- Mosse George L., *The nationalisation of the masses – Political symbolism and mass movements from napoleonic wars through the third Reich*, 1975, Bloomington, Cornell University Press
- Neumann Franz, *Béhémoth – Structure et pratique du national-socialisme*, Paris, éd. Payot pour la traduction française, 1987 (pour la version originale, Oxford University Press, 1942)
- Petitfrère Ray, *La mystique de la croix gammée*, Paris éd. France Empire, 1962, 473 p.
- Rauschning Hermann, *La Révolution du nihilisme*, Paris, éditions Gallimard, 1980, 360 p.

- Reich Wilhelm, *Psychologie de masse du fascisme*, Paris, éditions Payot, 1972
- Stern Fritz, *Rêves et Illusions – Le drame de l'histoire allemande*, essai traduit de l'anglais par Jeanne Etoré, Paris, Les Grandes Traductions, éd. Albin Michel, 1987
- Wahl Alfred, *La seconde histoire du nazisme dans l'Allemagne fédérale depuis 1945*, Paris, éd. Armand Colin, 2006, 319 p.

Sur les mythes et le cérémoniel nazi

- Baird Jay W., *To die for Germany – Heroes in the Nazi Pantheon*, Bloomington, Indiana University Press, 1990, 322 p.
- Cohn Norman, *Les Fanatiques de l'Apocalypse – Courants millénaristes révolutionnaires du XIe au XVIe siècle avec une postface sur le XXe siècle*, Paris, éditions Julliard, Dossiers des « Lettres nouvelles », 1957, 341 p.
- Gamm Hans-Jochen, *Der Braune Kult*, éd. Rütten & Loening, Hambourg, 1962, 217p.
- Goodrick-Clarke Nicholas, *Les racines occultistes du nazisme – Les Aryosophistes en Autriche et en Allemagne 1890-1935*, Paris, éd. Pardès, 1985, 311 p.
- Guyot Adelin et Restellini Patrick, *L'art nazi – Un art de propagande*, Paris, éditions Complexe, 1987, 208 p.
- Michaud Eric, *Un art de l'éternité – L'image et le temps du national-socialisme*, Paris, éditions Gallimard, 1996, 347 p.
- Poliakov Léon, *Le mythe aryen – essai sur les sources du racisme et des nationalismes*, Paris, éd. Complexe, 1987 (première édition chez Calmann-Lévy, 1971), 377p.
- Reichel Peter, *La fascination du nazisme*, Paris, éditions O. Jacob, 1993, 400p.

Sur les « religions politiques » et la sociologie des religions

- Bruneteaux Patrick, *Devenir un Dieu – Le nazisme comme nouvelle religion politique, éléments pour une théorie du dédoublement*, Paris, éditions Publibook Université, 2005, 389 p.
- Cox Harvey, *La cité séculière*, Paris, éditions Casterman, 1968

- Elias Norbert, *La solitude des mourants*, Paris, éd. Bourgeois, 1987
- Hervieu-Léger Danièle, *La religion pour mémoire*, Paris, Editions du Cerf, 1993, 273p.
- Merton Robert King, *Eléments de théorie et de méthode sociologique*, Paris, éditions Plon, 1966
- Minois Georges, *Histoire de l'athéisme*, Paris, éditions Fayard, 1998, 671 p.
- Piette Albert, *Les religiosités séculières*, Paris, Presses Universitaires de France, collection *Que sais-je ?*, 1993
- Sironneau Jean-Pierre, *Sécularisation et religions politiques*, La Haye, éd. Mouton, 1982, 591 p.
- Voegelin Eric, *Les religions politiques*, Paris, Les éditions du Cerf (1994), 109p.

Sur les rapports avec l'Eglise et les mouvements religieux völkish

- Conte Edouard et Essner Cornelia, *La Quête de la Race – une anthropologie du nazisme*, Paris, éd. Hachette, 1995, 372 p.
- Conway J.S., *La persécution des Eglises 1933-1945*, Paris, éditions France-Empire, 1969, 412 p.
- Friedlander Saul, *Pie XII et le Troisième Reich*, Paris, éd. Du Seuil, 1964, 232p.
- Mosse George L., *Les racines intellectuelles du Troisième Reich – la crise de l'idéologie allemande*, 1964, 2006 pour la traduction française, Paris, éd. Calmann-Lévy/Mémorial de la Shoah, 357 p.

Témoignages

- Maschmann Melita, *Ma jeunesse au service du nazisme*, Paris, éd. Plon, 1964, 286 p.
- Rauschning Hermann, *Hitler m'a dit*, Paris, Librairie Somogy, collection Coopération, 1939, 318 p.
- Schirach von Baldur, *J'ai cru en Hitler*, Paris, Librairie Plon, 1968 (pour la traduction française), 313 p.

- Speer Albert, *Au cœur du IIIe Reich*, Paris, éditions Fayard, 1971, 816 p.

Ouvrages divers

- Nietzsche Friedrich, *Ainsi parlait Zarathoustra*, Paris, Livre de Poche, 1972
- George Orwell, *1984*, Paris, éd. Gallimard, Collection Folio, 1950
- Rousseau Jean-Jacques, *Du contrat social*, Paris, éditions Garnier-Flammarion, 1975
- Weber Max, *Economie et société*, Paris, éditions Plon, 1971

2) Textes Sources

- Hitler Adolf, *Mon Combat*, Paris, Nouvelles éditions latines, 1934, 685 p.
- Himmler Heinrich, *Discours secrets*, Paris, éd. Gallimard, 1978, 255 p.
- Goebbels Joseph, *Journal 1943-1945*, Paris, éditions Taillandier, 2005, 742 p.
- Lettre Encyclique aux vénérables Frères, Archevêques et Évêques d'Allemagne et autres Ordinaires en paix et Communion avec le Siège Apostolique sur la situation de l'Église catholique dans l'Empire allemand, " *Mit brennender Sorge* ", Pie XI, 14 mars 1937

3) Articles

- Baird Jay W., « Goebbels, Horst Wessel, and the Myth of Resurrection and Return », *Journal of Contemporary History*, 17/4 (octobre 1982), p. 647
- Bédarida François, « Kérygme nazi et religion séculière », *Revue Esprit* du mois de janvier 1996, p.89
- Debray Régis et Gauchet Marcel, « Du religieux, de sa permanence et de la possibilité d'en sortir » in *Le Débat*, n°127, Novembre-Décembre 2003
- « Terreur et fascination, le paradoxe du nazisme », *Le Point*, 9 novembre 2006
- « Hitler, le nazisme et les Allemands », les *Collections de l'Histoire* n°18, janvier 2003

4) Dictionnaires et encyclopédies

- Akoun André et Ansart Pierre (ss la dir.), *Dictionnaire de sociologie*, Paris, Collection dictionnaires Le Robert /Seuil, 1999
- Burkard Franz-Peter, Kunzmann Peter, Wiedmann Franz, *Atlas de la philosophie*, Paris, collection La poche, Le livre de poche, 1993
- Carrez Maurice, *Dictionnaire de culture biblique*, éditions Desclée de Brouwer, Paris, 1993
- Marie-Hélène Drivaud (ss la dir.), *Dictionnaire Le Robert*, Paris, 1997, article « sacré »
- Poupard Paul (ss la dir.), *Dictionnaire des religions*, Paris, Presses Universitaires de France, 1984
- Rey Alain (ss la dir.), *Dictionnaire culturel en langue française*, Paris, Le Robert, 2005
- Annoscia Giuseppe (ss la dir.), *Encyclopaedia Universalis, Encyclopaedia Universalis France S.A.*, 2002

INDEX DES NOMS

Arendt,33
Axmann,98,162
Barth,12
Baurield,55
Bonhoeffer,12,78
Bormann,82
Brasillach,55
Christ,53,54,67,68,69,72,81,82,88,99,1
16,125
Darré,52,71,151
Dinter,42,68
Einstein,134,143
Elias,11,17,18,141,150,181
Euringer,115
Faulhaber,79
Freud,131,136,142
Goebbels,33,34,39,45,46,47,49,53,54,6
4,65,71,74,86,96,109,116,121,122,1
23,124,125,135,182
Goering,97,98,109
Günther,131,133
Hauer,69,176
Himmler,34,35,36,37,38,39,45,51,52,5
3,66,71,83,86,89,97,100,123,134,15
1,152,158,160,167,182
Hitler,3,21,26,28,29,30,31,33,34,35,37,
40,41,42,43,45,46,47,53,54,55,56,58
,60,62,63,64,66,68,69,70,71,72,73,7
4,77,78,79,83,85,86,87,89,90,94,96,
97,101,104,105,106,107,108,109,11
0,111,112,114,115,116,117,118,119,
120,121,122,123,124,125,126,129,1
32,134,137,144,145,146,154,157,15
8,160,163,167,168,169,170,171,175,
179,181,182,187
Hörbiger,133
Horkheimer,132
Höss,97
Jahn,27
Krupp,125
Lagarde,69
Ley,47,109,119,120
Liebenfels,35
Marat,23
Marianne,16
Maschmann,33,51,83,87,91,92,93,94,9
5,97,98,100,103,104,154,158,163,18
1
Meinberg,71
Merton,130,181
Napoléon,24,143
Nietzsche,33,36,37,90,182
Orwell,155,182
Pie IX,12
Pie XI,79,80,83,84,181,182
Pie XII,79,83,84,181
Popieluszko,16
Rauschning,29,30,31,33,35,40,45,46,6
2,69,70,71,73,87,110,111,120,157,1
58,179,181
Riefenstahl,47
Robespierre,58
Rosenberg,34,37,41,42,43,50,52,71,72,
131
Rougemont,121
Rousseau,9,19,20,21,26,27,182
Schirach,46,55,63,73,93,96,97,98,101,
109,120,162,181
Speer,37,46,49,61,66,67,96,114,115,12
0,121,122,123,124,144,145,146,148,
160,182
Thorak,146,149
Wagner,26,57,58
Weber,106,156,182
Wessel,39,64,182

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION.....	3
PREMIERE PARTIE : LES PREMISSES A UNE « RELIGION POLITIQUE » NAZIE	9
CHAPITRE 1 : PROCESSUS DE SECULARISATION ET PERMANENCE DU SACRE.....	11
1) LE DEBAT SUR LA PERMANENCE DU RELIGIEUX.....	13
2) LE REPORT DU SACRE	16
CHAPITRE 2 : ETAT-NATION ET SACRALISATION DU PEUPLE	20
1) DE LA « VOLONTE GENERALE » A LA REVOLUTION FRANÇAISE.....	20
2) LE CULTE DE LA NATION EN ALLEMAGNE.....	23
DEUXIEME PARTIE : LA FASCINATION DU NAZISME : ELEMENTS D'EMPRUNTS AUX RELIGIONS TRADITIONNELLES.....	29
CHAPITRE 3 : LES MYTHES NAZIS.....	32
1) COSMOGONIE NAZIE, OU LES MYTHES ORIGINELS	34
2) ESCHATOLOGIE NAZIE, OU L' APOCALYPSE.....	39
3) MESSIANISME NAZI : L' ATTENTE ET L' ARRIVEE DU SAUVEUR	44
CHAPITRE 4 : RITUELS NAZIS ET DIMENSION COMMUNIELLE	48
1) LES FETES ET LES RITUELS NAZIS.....	49
• <i>Les Lebensfeiern</i>	49
• <i>Les Jahresfeiern</i>	51
2) CEREMONIEL ET DIMENSION COMMUNIELLE.....	56
CHAPITRE 3 : LES EGLISES TRADITIONNELLES FACE AU NAZISME	65
1) MOUVEMENTS DE CONCURRENCE : LA « CHASSE AUX PRETRES ».....	66
• <i>Les grandes tendances religieuses « völkish »</i>	66
• <i>Les attaques du régime</i>	69
2) REACTIONS DES EGLISES MENACEES.....	75
• <i>L' attitude du clergé et le rejet d' une « religion nazie »</i>	75
• <i>La portée des actions nazies sur l' influence des Eglises</i>	80
TROISIEME PARTIE : LA « FOI NAZIE ».....	83
CHAPITRE 6 : LA CROYANCE EN LA CAUSE NAZIE	85
1) LES BASES DE LA « FOI » NAZIE : LA RECHERCHE D' UNE CAUSE SUPERIEURE	88
2) LA CROYANCE ABSOLUE	90
• <i>Un caractère absolu</i>	91
• <i>Le rejet de la critique</i>	92
• <i>Le cynisme des dirigeants</i>	94
3) LA « FOI » NAZIE : CONTENU ET MANIFESTATION	97
• <i>Le contenu de la « foi »</i>	97
• <i>Sacrifice et abnégation de soi</i>	100
CHAPITRE 7 : LA CONFIANCE EN HITLER	103
1) LE « CHARISME » HITLERIEN	104
• <i>La tradition allemande du « chef inspiré »</i>	105
• <i>L' image conférée à Hitler</i>	107
• <i>La personnalité de Hitler</i>	108
2) LE CULTE DE LA PERSONNALITE	111

3) LA FOI EN HITLER : CONFIANCE ET OBEISSANCE	115
• <i>Le serment d'allégeance</i>	115
• <i>La confiance en Hitler</i>	119
QUATRIEME PARTIE : ANALYSE FONCTIONNELLE	124
CHAPITRE 8 : NAZISME ET FONCTIONS SOCIOLOGIQUES DE LA RELIGION	126
1) LES FONCTIONS MANIFESTES	126
• <i>Les désirs cognitifs</i>	127
• <i>Les désirs affectifs</i>	130
2) LES FONCTIONS LATENTES	132
• <i>La fonction du substitut parental</i>	132
• <i>La fonction d'intégration sociale</i>	133
CHAPITRE 9 : LA RECHERCHE DE L'IMMORTALITE	137
1) LE DEDOUBLEMENT POSITIF.....	139
• <i>Science et arts</i>	140
• <i>La filiation</i>	145
2) LE DEDOUBLEMENT NEGATIF.....	148
CHAPITRE 10 : POURQUOI LE NAZISME NE PEUT ETRE CONSIDERE COMME UNE « RELIGION » AU SENS PROPRE DU TERME	151
1) L'ABSENCE D'ETRE SURNATUREL.....	152
2) UNE RESOLUTION INSUFFISANTE DU PROBLEME DE LA MORT	154
CONCLUSION	157
ANNEXES	161
<i>Un baptême S.S.</i>	162
<i>« Bénédicité » prononcé avant les repas dans les orphelinats dirigés par les nazis</i>	165
<i>Une dictée dans une école communale</i>	166
<i>Texte récité le 9 novembre, lors de la célébration des morts sur la Feldherrnhalle</i>	167
<i>Exemple du déroulement d'une cérémonie du solstice d'été</i>	169
<i>Glossaire des mouvements et courants religieux</i>	171
BIBLIOGRAPHIE.....	174
INDEX DES NOMS	179
TABLE DES MATIERES.....	180

Image de couverture : « Une foule immense rassemblée sur la Wilhelmplatz de Berlin, le 6 juillet 1940, pour acclamer le héros conquérant après son triomphe en France. », tiré in Ian Kersahw, *Hitler 1936-1945, Paris*, éd. Flammarion, 2000, planche 1.